


U d/of OTTAWA

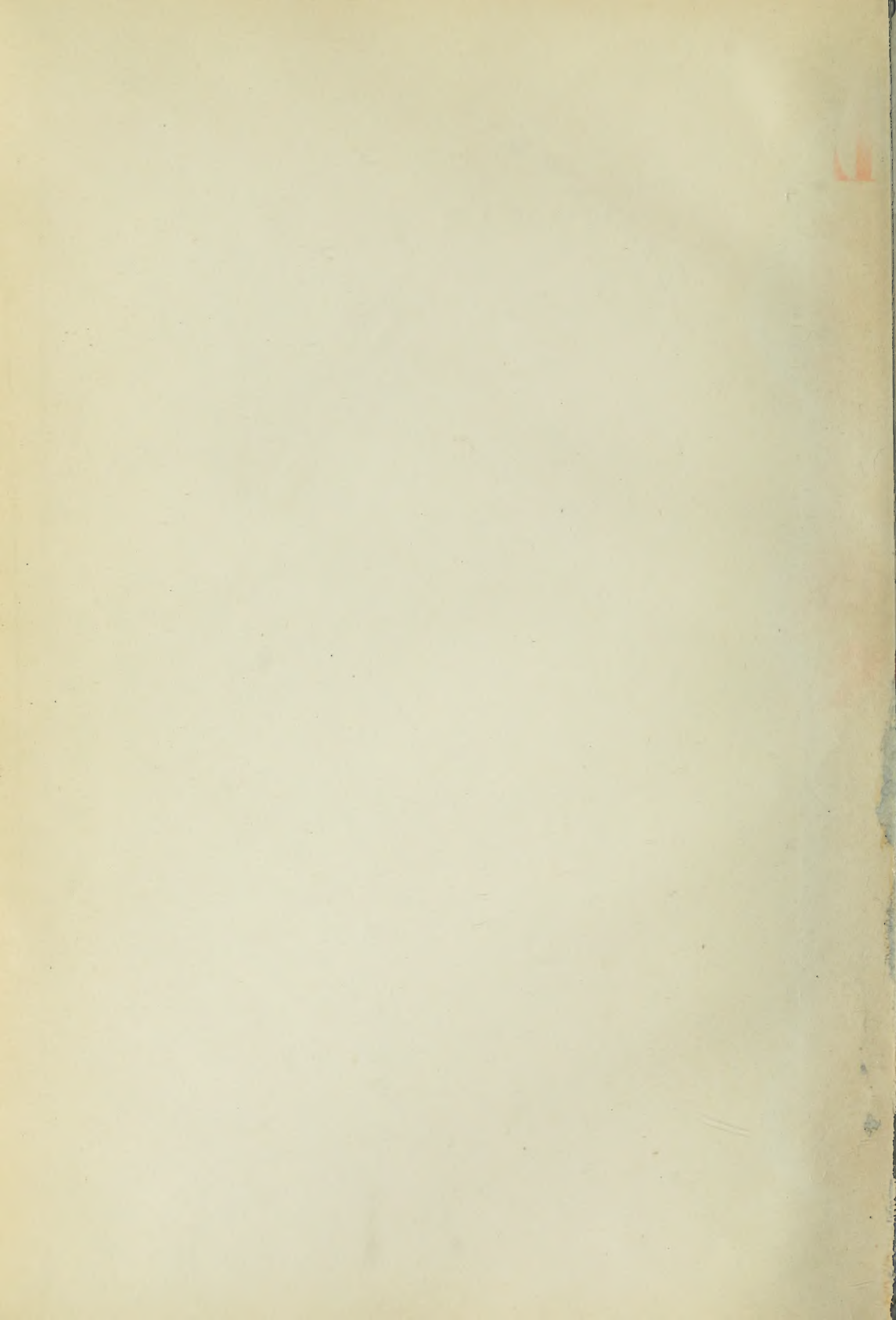


39003003093209



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

24-3-45



PAUL HEYSE

Prix Nobel 1910.

Prix : 95 Centimes

L'AMOUR EN ITALIE



Bataillon

PARIS
E. FLAMMARION, Editeur

Ex Libris

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Ottawa, Canada



Gracieusement offert par
Mme. Paul Bernier
Ottawa.



Handwritten signature and scribbles in the top left corner.

L'AMOUR EN ITALIE



PAUL HEYSE

(PRIX NOBEL 1910.)

PAUL HEYSE

Prix Nobel 1910.



Traduction VICTOR TISSOT

L'AMOUR EN ITALIE



Illustrations de MARIN BALDO



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris
la Suède et la Norvège.



PT

2356

. A33T5

1910

L'ARRABBIATA

I

Le soleil n'est pas encore levé.

Un épais brouillard cache le Vésuve, enveloppe Naples, se traîne le long des côtes dont on ne distingue pas les contours, dont on ne voit pas les jolies petites villas blanches égrenées dans la verdure, derrière les orangers aux globes d'or.

Au large, la mer s'étend calme et déserte, mais dans la rade, qu'abritent les rochers de la rive sorrentine, l'activité et l'agitation sont déjà grandes.

Et tandis que les femmes jeunes aident leurs maris à gréer les barques, à tirer les filets tendus la nuit pour la pêche au large, les vieilles, assises devant les portes, raccommoient du linge ou filent.

— Rachel, n'est-ce pas M. le curé qui descend là-bas ? demanda une des vieilles femmes à une fillette de dix ans... Le voilà qui monte dans la barque d'Antonio... Sainte Vierge, il n'a pas l'air bien éveillé, le digne homme !

Elle se leva et salua d'une révérence

un petit prêtre à l'air affable qui s'installait dans une barque, au-dessous de la maison, en retroussant avec soin sa soutane.

Les pêcheurs s'étaient arrêtés pour regarder le prêtre s'embarquer.

L'enfant questionna :

— Grand'mère, pourquoi M. le curé va-t-il à Capri ? Les gens de là-bas n'ont-ils pas de curé ?

La vieille, souriante, répondit :

— Bien sûr qu'ils ont un curé... Ils en ont même plusieurs, et de belles églises, et même un ermite. Mais il y a à Capri une dame qui a longtemps habité ici, à Sorrente ; un soir, on vint chercher en toute hâte M. le curé : la dame était tombée gravement malade, on ne croyait pas qu'elle passerait la nuit ; la sainte Vierge l'a sauvée, elle est redevenue forte et bien portante et a pu de nouveau se baigner chaque jour dans la mer. En nous quittant, elle a laissé une bourse pleine de ducats pour l'église et pour les pauvres, et M. le curé lui a promis d'aller la voir de temps en temps et de la confesser. Elle tient beaucoup à M. le curé. Nous devons en être fiers.

Notre curé reçoit des cadeaux comme un archevêque, sa société est recherchée par les riches et les grands.

La barque était prête à partir.

Le prêtre, les yeux fixés du côté de Naples évanoui dans le brouillard, demanda au batelier :

— Aurons-nous beau temps ?

— Quand le soleil se lèvera, il n'y aura plus de brouillard.

— Eh bien ! partons vite, pour éviter la chaleur.

Elle portait un petit paquet sous son bras ; ses vêtements étaient pauvres, mais il y avait dans toute sa personne, dans sa démarche et son maintien, un air de distinction et de noblesse peu commun. Ses cheveux noirs légèrement frisés, épais comme une toison, couronnaient sa tête d'une torsade d'ébène.



Antonio saisit une de ses rames ; déjà il s'appuyait de tout son corps sur elle pour mettre la barque en mouvement, quand il s'arrêta, l'œil fixé sur l'étroit sentier qui relie la petite ville de Sorrente à la mer.

Une jeune fille, la taille svelte, légère comme une libellule, descendait rapidement le chemin en escaliers : elle agita son mouchoir.

Le curé se retourna du côté d'Antonio :

— Qu'attendons-nous ?

— Il vient encore quelqu'un... une jeune fille : nous n'irons pas moins vite en la prenant avec nous.

Elle déboucha de derrière un mur qui l'avait un instant cachée.

— Laurella ! fit le curé en l'apercevant... Pourquoi va-t-elle à Capri ?

Antonio répondit par un haussement d'épaules qui voulait dire : « Qu'est-ce que j'en sais ? »

Regardant droit devant elle, elle s'avancait d'un pas rapide, l'allure hautaine d'une jeune patricienne.

Quelques bateliers lui crièrent :

— Bonjour, l'Arrabbiata !...

Ils en auraient dit davantage si la présence du prêtre ne les eût retenus. L'air de fierté et de dédain avec lequel elle accueillit leur salut était fait pour provoquer les jeunes gens. Quand elle fut à quelques pas du bateau, le prêtre la salua d'un amical « Bonjour, Laurella » !... Puis il lui demanda : « Comment vas-tu ? Tu viens à Capri avec nous ? »

— Si vous le permettez, *padre*...

— Cela regarde Antonio... c'est lui le patron. Chacun est maître de ce qu'il a et Dieu est notre maître à tous.

— Je n'ai qu'un demi-carlin, fit la jeune fille, en baissant la voix ; puis elle ajouta sans regarder Antonio :

« Veux-tu me prendre pour ce prix ? »

— Garde ton argent et viens !

Et il enleva, pour lui faire place, quelques corbeilles d'oranges qu'il



avait embarquées pour les vendre à Capri.

La jeune fille fronça le sourcil ; elle répliqua d'un ton sec :

— Je ne veux pas que tu me prennes pour rien...

Le curé intervint :

— Allons, mon enfant, venez donc, je suis pressé, Antonio est un brave garçon qui n'extorque pas aux pauvres leur dernier sou...

Et le digne prêtre se leva et tendit la main à la jeune fille en lui disant :

— Monte, assieds-toi à côté de moi... Regarde, Antonio a étendu sa veste pour que tu sois mieux... Il n'en a pas fait autant pour moi... Mais les jeunes gens sont ainsi... Ils ont plus d'égards pour une fillette que pour dix ecclésiastiques... Allons, allons, Tonio, ne cherche pas de mauvaises raisons... c'est Dieu qui l'a voulu ainsi !...

Laurella s'était assise sans mot dire, en repoussant de la main la veste du batelier.

Antonio murmura quelques mots entre ses dents, puis appuyant fortement la rame contre une pierre, il fit, cette fois, glisser la barque en pleine eau.

Au bout d'un instant, le curé demanda à la jeune fille :

— Qu'as-tu dans ce paquet ?

— De la soie, du fil et du pain, *padre*. Je vais vendre la soie et le fil à une femme de Capri. Le pain est pour moi.

— Tu as aussi appris, je crois, à tisser les rubans ?

— Oui, mais comme nous ne sommes pas assez riches pour avoir un métier à nous, et que je ne puis guère quitter la maison, je ne tisse plus de rubans. Ma mère est malade... Il faut que je reste auprès d'elle...

— Elle allait cependant beaucoup mieux à Pâques, quand je l'ai vue.

— Depuis la dernière tempête et le dernier tremblement de terre, elle n'a plus pu se lever.

— Ah ! mon enfant, il faut bien prier la bonne Vierge, et être toujours sage, afin qu'elle t'écoute et t'exauce. Elle seule peut guérir ta pauvre mère.

Après un silence, il reprit :

— Quand tu es arrivée près des pêcheurs, ils t'ont crié : « Bonjour, l'Arrabbiata ! » — Pourquoi t'appellent-ils ainsi ? C'est un vilain surnom pour une chrétienne qui devrait toujours être humble et douce... L'Arrabbiata... la Révoltée !... la Rebelle !... l'Enragée !...

La peau brune de la jeune fille se colora d'une rougeur subite, des éclairs passèrent dans ses yeux.

Elle répliqua d'un ton hautain et blessé :

— Ils me raillent parce que je ne veux ni danser, ni chanter, ni bavarder avec eux comme les autres filles. Qu'ils me laissent en repos, je ne leur demande rien.

Le prêtre répondit avec douceur :

— Tu as raison de laisser chanter, danser et s'amuser celles pour qui la vie est gaie et facile, mais que cela ne t'empêche pas d'être un peu plus affable. On peut dire des paroles avenantes même avec un cœur triste.

Elle ne répondit pas, baissa la tête et tint les yeux fixés sur le fond de la barque.

II

Maintenant, au-dessus de la montagne, le soleil montait, éclatant et victorieux.

La tête noire du Vésuve était sortie des brouillards qui ouataient encore ses flancs ; et, sur la rive sorrentine, les petites maisons des pêcheurs tachaient de blanc la verdure profonde des jardins d'orangers.

La barque glissait comme sur un beau lac bleu. Le curé, par une question brusque, rompit le silence :

— Eh bien ! Laurella, ce peintre napolitain qui voulait t'épouser, n'a-t-il plus donné signe de vie ?

La jeune fille secoua la tête.

— Il avait demandé à faire ton portrait... Pourquoi as-tu refusé ?

Elle répondit, l'air farouche :

— Il y en a de plus belles que moi ! Et puis, quelle était son intention ? Ma mère me disait de prendre garde, qu'il pourrait perdre mon âme et me faire mourir de chagrin.

— Mon enfant, pourquoi croire à des desseins si coupables ? Dieu ne t'a-t-il pas dans sa main, et ne sais-tu pas que, sans sa volonté, il ne tombe pas un cheveu de notre tête ? Cet homme t'aurait-il parlé de mariage s'il n'avait pas été sérieux ?

Elle baissa la tête et ne répondit plus.

Le prêtre continua :

— Pourquoi as-tu refusé ? C'était un bon parti. Ce riche et honnête

jeune homme aurait également pris soin de ta pauvre mère.

— Nous aurions été une trop lourde charge pour lui... Une jeune fille de pêcheurs n'est pas faite pour un monsieur. Il aurait eu honte de moi quand ses amis seraient venus le voir...

— Un homme de cœur, un homme de sentiments nobles et élevés n'a jamais honte de sa femme. Il avait dit qu'il se fixerait à Sorrente. Ah ! ma chère enfant, c'était un envoyé du ciel que ce jeune homme, il venait exprès pour vous apporter aide et protection. Il se passera du temps avant qu'il s'en présente un autre !...

La jeune fille releva vivement la tête et repartit avec véhémence :

— Je ne me marierai jamais !

— Est-ce un vœu que tu as fait ?... ou veux-tu entrer en religion ?

De nouveau, elle secoua la tête.

— Ma fille, ils ont raison ceux qui te reprochent ton entêtement, ta sauvagerie qui t'a valu le surnom qu'ils te donnent. Tu aurais dû penser que tu n'es pas seule au monde et que, par ton obstination orgueilleuse, tu rendais le sort de ta mère encore plus misérable. — Voyons, fit le prêtre, devenant plus pressant, dis-moi pourquoi tu as repoussé la main généreuse qui se tendait vers toi ?... Réponds, Laurella !

Elle hésitait, puis, tout bas, elle murmura :

— Je ne puis vous le dire.

Le prêtre eut un soubresaut.

— Tu refuses de te confier à moi,

ton confesseur !... Ne sais-tu pas que je ne te veux que du bien ?

Elle fit un signe affirmatif.

— Eh bien ! ma fille, pourquoi hésites-tu à m'ouvrir ton cœur ? Si tu n'es pas dans ton tort, je serai le pre-

— Vous n'avez pas connu mon père ?

— Ton père ! Tu avais à peine dix ans quand il mourut... Son âme est en paradis ! Mais quel rapport y a-t-il entre ton père et cet entêtement à ne pas vouloir te marier ?

— Non, vous ne l'avez pas connu ! Vous ne savez pas que lui seul est cause de la maladie de ma mère... Il la maltraitait, il la battait, il la foulait aux pieds ; il l'accablait d'injures ; elle ne résistait jamais, elle faisait tout ce qu'il lui commandait, sans rien dire. Il la frappait si cruellement que j'en avais le cœur en sang. Je me cachais sous les couvertures. Il croyait que je dormais... je pleurais toute la

mier à te donner raison. Tu es jeune, quelle expérience as-tu ? Tu pourrais te repentir plus tard de ton obstination puérile.

Elle jeta un regard furtif du côté d'Antonio, qui ramait à l'arrière, son bonnet de laine rabattu sur le front, les yeux perdus sur l'immensité de la mer déjà incendiée de soleil.

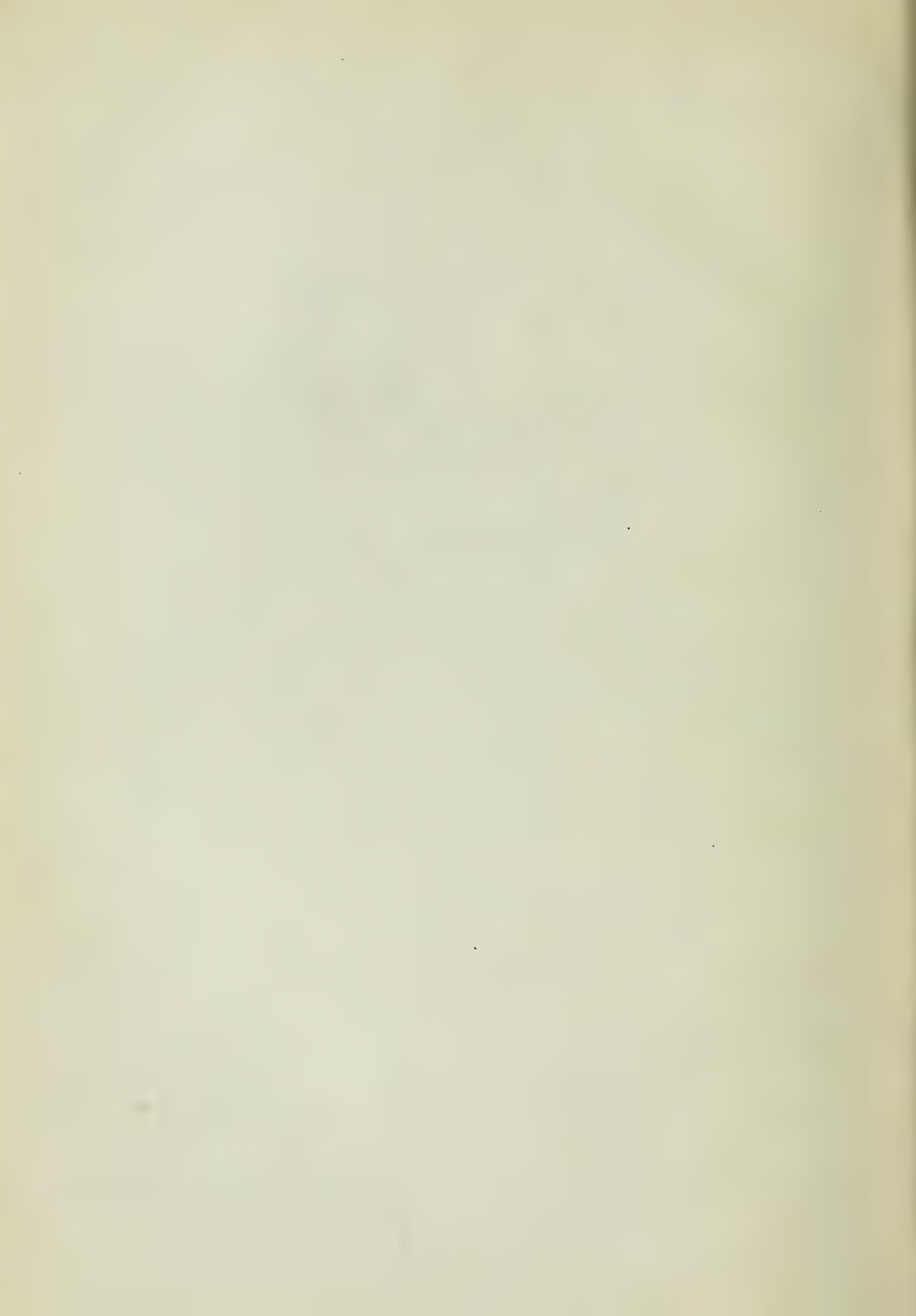
Le prêtre comprit. Il se rapprocha de la jeune fille ; et, tout bas, d'un ton de confession, celle-ci lui dit :

nuit !... Quand il la voyait étendue presque sans vie, sur le plancher, alors toute sa colère tombait ; il la relevait, la prenait dans ses bras, la serrait à l'étouffer, en lui prodiguant les noms les plus doux. Ma mère m'a défendu de jamais parler de ces choses-là... C'est la brutalité de mon père qui a compromis sa santé... Elle ne se remettra pas des suites de tant de coups, de tant de violences... Il l'a tuée !...





Le batelier enleva le curé dans ses bras et le déposa respectueusement à terre. (Page 14.)



Le prêtre demeura un instant pensif ; enfin, il dit :

— Pardonne à ton père comme ta mère lui a pardonné ! Laurella, oublie tout cela. Des jours meilleurs viendront, qui effaceront les amers souvenirs.

Elle eut un tremblement, comme si un frisson la secouait ; et, d'une voix sourde, concentrée, elle répondit au prêtre, en fixant sur les siens ses grands yeux où brûlait un feu sombre :

— Jamais je n'oublierai !

Il y eut un silence.

Elle reprit avec exaltation :

— Et vous croyez, après ce que j'ai vu, que je me soumettrai au joug d'un homme ! Que je m'exposerai à être frappée, battue, puis cajolée, couverte de baisers !... Quand on veut m'embrasser, oh ! allez, je sais résister, et celui qui lèverait la main sur moi n'aurait pas beau jeu. Ma pauvre mère, elle, ne pouvait se défendre ni contre les coups ni contre les caresses, elle aimait trop mon père !... Moi, je n'aime personne, je n'aimerai jamais un homme, j'ai trop peur d'être son esclave !

Le prêtre répondit d'un air enjoué :

— Laurella, tu n'es qu'une enfant et tu parles comme une enfant. Tous les hommes, Dieu merci ! ne sont pas capricieux et passionnés comme l'était ton pauvre père. N'as-tu pas vu, parmi tes voisins, de bons maris, vivant en paix avec leur femme ?

— Le sait-on ? Se doutait-on de la

conduite de mon père ? Ma mère aurait souffert mille morts plutôt que de se plaindre. Elle l'aimait tant ! La femme est l'enclume, l'homme le marteau. Alors que nos lèvres devraient s'ouvrir pour crier, pour appeler à l'aide, l'amour nous bâillonne et nous jette sans défense aux mains d'un homme qui nous fait subir des traitements plus cruels que ceux d'un bourreau... Oh ! non, je ne veux pas que mon cœur devienne jamais la proie d'un homme !

— Je te le répète, tu n'es qu'une enfant, tu ne sais pas ce que tu dis. Quand l'heure sera venue où ton cœur devra s'ouvrir, ce cœur de pierre s'attendrira comme un fruit mûr. Tes mâles résolutions d'aujourd'hui ne sont que des bulles de savon.

Ils restèrent un moment silencieux.

Le curé, d'un ton plus doux, reprit :

— Tu crois donc qu'il t'aurait maltraitée, le jeune peintre ?

— Dans son regard il y avait quelque chose qui me rappelait l'expression des yeux de mon père, lorsque, ayant battu ma mère, il la consolait par de bonnes paroles. Oh ! ces yeux-là, je les connais... Je sais tout ce qu'ils cachent d'hypocrisie... La première fois qu'il m'a regardée, j'ai frissonné !...

Elle se tut.

Le prêtre ne répondit pas.

Il avait remarqué qu'Antonio prenait un vif intérêt à la conversation et

il ne voulut pas prolonger ces confidences.

Du reste, le petit port de Capri était en vue.

Comme la barque avait un tirant d'eau trop fort, le batelier enleva le curé dans ses bras et le déposa respectueusement à terre.

Laurella, sans attendre Antonio, retroussa sa robe, prit d'une main son petit paquet, de l'autre ses sabots, et sauta bravement dans l'eau pour gagner la rive.

— Antonio, dit le prêtre en rajustant sa soutane, tu repartiras sans moi, je resterai ici ce soir. Et s'adressant à Laurella : — Salue ta mère de ma part. T'en retournes-tu avant la nuit ?

— Certainement, *padre*, si je trouve une occasion.

Antonio, avec un air qu'il s'efforça de rendre indifférent, répondit :

— Tu sais bien, Laurella, que je rentre ce soir. Je t'attendrai jusqu'à l'*Ave Maria* ; si tu ne viens pas, ça m'est égal.

— Elle viendra, Antonio, fit le prêtre... Elle ne peut pas laisser sa mère seule, pendant toute la nuit.

Et s'adressant de nouveau à la jeune fille :

— Où vas-tu ?

— A Anacapri.

— Moi je vais à Capri... Que Dieu te garde, ma fille, — et toi aussi, mon fils !

Laurella baisa la main du prêtre et

murmura un adieu qui s'adressait à la fois au curé et au pêcheur.

III

Antonio tira son bonnet au *padre* et s'éloigna sans regarder Laurella. Mais lorsque tous deux lui eurent tourné le dos, il s'arrêta pour regarder la jeune fille qui gravissait la côte, à droite. Il la suivit, immobile, avec des yeux étranges, des yeux ardents, où brûlait un feu sombre, des yeux pleins de passion et de trouble, où se lisaient les agitations de son cœur.

Au tournant du chemin, Laurella s'arrêta un instant comme pour reprendre haleine et regarder autour d'elle.

Bleue et belle comme un lac caressé par un soleil d'or, la mer déroulait au loin sa large nappe sans pli, frangée d'un peu d'écume ; au bas de la falaise encaissée de rochers aux teintes de laque violette, le petit port, la *marina* de Capri dormait. La barque d'Antonio était amarrée à un vieux pilotis brisé, tout noir, sur lequel venaient se percher des oiseaux aux longues ailes.

Les yeux de la jeune fille rencontrèrent ceux du jeune homme, et tous deux firent un mouvement, comme des gens qui se surprennent et se hâtent de réprimer un acte involontaire. La jeune fille fronça les sourcils, se retourna vivement, et, l'air hautain et

farouche, elle continua rapidement son chemin.

Les cloches avaient sonné midi. Depuis deux heures, Antonio attendait, assis sur un banc, devant l'*Albergo dei Pescatori*.

Quelque chose d'extraordinaire se passait en lui ; il se levait toutes les cinq minutes, regardait le soleil, puis examinait attentivement les divers chemins et sentiers qui descendent de la montagne jusqu'à la mer.

Pour la sixième fois, il était revenu à son banc.

L'hôtesse, sur le pas de la porte, l'observait d'un air intrigué.

Antonio lui dit :

— Le temps se gâte. Ces couleurs cuivrées du ciel et de la mer, je les connais. La dernière tempête a été annoncée de la même manière... Ah ! quel mal je me suis donné pour ramener à terre ces Anglais... Vous vous en souvenez ?

— Non, répondit l'hôtesse.

— Eh bien, pensez à moi si la tempête souffle ce soir...

La femme demanda :

— Avez-vous beaucoup d'étrangers à Sorrente ?

— Ils commencent à arriver : jusqu'ici on n'a pas travaillé. Si je n'avais pas ma barque, je ne gagnerais pas de quoi manger. Heureusement



que mon oncle est riche, il a de grands jardins d'orangers, il me dit souvent : « Tant que je vivrai, tu seras à l'abri du besoin, et après moi, tu auras de quoi vivre. » De sorte que, Dieu soit loué, l'hiver n'a pas été trop mauvais.

— Ton oncle a-t-il des enfants ? interrogea l'hôtesse.

— Non, il ne s'est jamais marié. Il a vécu longtemps à l'étranger où il a

amassé quelque bien. Il a l'intention d'entreprendre une grande pêche dont il me confiera la direction.

— Alors, te voilà en bonne passe, Tonio, tant mieux !

— Je vais t'apporter encore une bouteille. Ton oncle la payera. Cela te fera du bien.

— Non, non, un verre suffit, votre vin est du feu, ma tête brûle ; mais



Il secoua la tête d'un air attristé :

— Dans ce monde, voyez-vous, on ne peut pas avoir tout ce qu'on veut, chacun a sa croix.

Il se leva de nouveau, fit semblant d'examiner le ciel, mais en réalité il scrutait de ses regards impatients le chemin d'Anacapri.

Quand l'hôtesse le vit, tout abattu, reprendre sa place sur le banc, elle lui dit :

voici votre mari, il me tiendra compagnie. Donnez une bouteille !

L'aubergiste, coiffé du bonnet rouge des pêcheurs napolitains, son filet sur l'épaule, descendait de la ville où il avait été porter du poisson chez la dame qui attendait la visite du curé de Sorrente.

Antonio l'invita à partager le vin déposé sur le banc.

Les deux hommes étaient en train de causer avec animation quand des

pas pressés firent crier le sable, derrière eux.

Antonio se retourna ; il se leva d'un bond en apercevant Laurella.

La jeune fille salua les deux hommes d'un signe de tête et les regarda sans dire un mot.

S'adressant à l'aubergiste, Antonio expliqua :

— Il faut que je parte ; cette jeune fille est venue ce matin de Sorrente avec M. le curé ; elle doit être rentrée avant la nuit auprès de sa mère malade...

— Jusqu'à la nuit, vous avez du temps de reste, fit le pêcheur... Allons, que cette jeune fille trinque avec nous... Holà ! ma femme, un verre !

Laurella, immobile, répondit :

— Je vous remercie, je ne prendrai rien.

L'aubergiste insista :

— Si, si, ma femme, verse-lui quand même un verre. Elle le boira bien.

— Vous ne connaissez pas l'Arrabbiata, fit Antonio. Personne sur la terre ni dans le ciel ne lui ferait faire ce qu'elle ne veut pas.

Il prit congé de l'aubergiste, courut à sa barque, la détacha et attendit Laurella.

Celle-ci, après avoir salué l'hôte et l'hôtesse de l'*Albergo dei Pescatori*, se dirigea lentement vers l'embarcation, en regardant de tous côtés comme si elle attendait et désirait l'arrivée d'autres passagers.

Mais le petit port était désert, les

sentiers et les chemins de la falaise aussi.

Hésitante, Laurella s'était arrêtée à quelques pas d'Antonio.

Le jeune pêcheur s'élança vers elle, l'enleva brusquement dans ses bras, et sans qu'elle pût résister, il la déposa comme une enfant dans sa barque.

Alors, prenant rapidement les rames, en quelques minutes, il atteignit la pleine mer.

IV

Elle s'était assise à l'avant et lui tournait à moitié le dos, de sorte qu'il ne la voyait que de profil. Son expression était encore plus fière que de coutume. Ses narines se gonflaient, ses lèvres étaient serrées dans une tension de sourde colère et d'énergique résolution.

Tous deux gardaient le silence.

La mer était calme. Doucement bercée par le mouvement régulier des rames, la petite barque avançait rapidement. Le soleil, incliné vers l'horizon, était encore brûlant. Ses rayons obliques fatiguaient les yeux. La jeune fille sortit son pain de son mouchoir qu'elle mit sur sa tête ; puis elle mangea son pain, car elle n'avait rien pris depuis le matin.

Antonio retira du fond d'une corbeille deux oranges qu'il avait mises de côté ; et les offrant à Laurella :

— Mange-les avec ton pain... Ne crois pas que je les aie gardées pour toi ! Elles sont tombées du panier dans la barque, je les ai retrouvées quand j'ai remis mes corbeilles vides en place.

Elle le regarda en face et lui répondit d'un ton sec :

— Mange-les toi-même, mon pain me suffit.

Il répliqua, s'efforçant de paraître calme :

— Tu n'as donc pas soif après une si longue course ? Rien de plus rafraîchissant que les oranges.

— Non, on m'a donné un verre d'eau.

— Comme tu voudras !

Il rejeta les oranges dans la corbeille et tourna le dos à Laurella.

Au loin, la mer s'étendait toute bleue, luisante et unie comme une glace ; autour de la barque seulement l'eau frissonnait avec un léger bruit, et de grands oiseaux de mer, nichant dans les rochers des rives, volaient autour d'eux d'un vol lent et silencieux.

Après un long silence, Antonio reprit :

— Veux-tu prendre ces deux oranges pour ta mère ?

Toujours du même ton hostile, elle lui répondit :

— Nous en avons à la maison. Quand nous n'en aurons plus, j'en achèterai.

Antonio insista :

— Porte-les de ma part à ta mère.

— Elle ne te connaît pas.

— Tu peux lui dire qui je suis.

— Je ne te connais pas.

Elle l'avait déjà renié une année auparavant : quand le jeune peintre napolitain était venu à Sorrente, un soir qu'il traversait la place où Antonio jouait avec ses camarades, il avait vu pour la première fois Laurella qui passait sans regarder personne, allant droit devant elle, une cruche d'eau sur la tête. L'artiste s'était arrêté, émerveillé de la beauté de la jeune fille, et il la suivit longtemps des yeux. Une boule lancée vigoureusement contre ses jambes lui rappela que ce lieu était mal choisi pour se livrer à des études esthétiques.

Antonio, qui avait fait le coup, s'était campé d'un air de défi en avant de ses camarades.

Le peintre était seul, il jugea prudent de s'en aller.

Cet incident était revenu à la mémoire du peintre quand Laurella l'éconduisit, et il lui demanda si c'était à cause de ce jeune batelier qu'elle refusait de l'épouser :

— Non, répondit-elle, je ne le connais pas !

V

Tandis qu'ils étaient assis dans la barque, presque côte à côte, sans se dire un mot, comme des ennemis

mortels, leurs cœurs battaient violemment. La figure d'Antonio, d'ordinaire si douce, était rouge de colère ; des éclairs passaient dans ses yeux, il frappait l'eau si fort qu'elle rejaillissait sur lui.

Laurella jouait l'indifférence la plus froide. Elle semblait ne pas s'apercevoir de la présence d'Antonio ; penchée sur le bord de la barque, elle faisait couler l'eau entre ses doigts. Un instant plus tard, elle enleva le mouchoir qu'elle avait mis sur sa tête et arrangea ses cheveux comme si elle eût été seule. Cependant ses yeux noirs brillaient d'un éclat étrange ; et ses mains mouillées qu'elle appliquait sur ses joues ne parvenaient pas à les rafraîchir.

Ils étaient maintenant loin des côtes, au milieu de la mer, dans une solitude profonde. Autour d'eux, de l'eau, rien que de l'eau ; pas une seule barque en vue, et, à l'horizon, pas une voile. Aucun bruit, pas même le vol d'une mouette.

Tout à coup Antonio pâlit et lâcha ses rames.

Involontairement Laurella le regarda, mais sans trahir la moindre émotion, la moindre peur.

— Il faut en finir ! s'écria impétueusement le jeune homme, il y a trop longtemps que ça dure, il y a trop longtemps que je souffre... Ah ! tu dis que tu ne me connais pas !... Tu ne m'as donc jamais vu épiant ton passage, passant près de toi comme un fou, le cœur plein de choses que mes

lèvres n'osaient te dire mais que mes regards te disaient !... Pourquoi prends-tu un air si fier et si hautain quand tu me rencontres ?... Pourquoi me tournes-tu le dos ?

— Parce que je n'ai rien à te dire. J'ai bien vu que tu désirais causer avec moi : mais à quoi bon faire par-



ler le monde quand cela ne peut mener à rien ? Je ne t'épouserai jamais, pas plus toi qu'un autre.

— Qu'un autre ! En es-tu bien sûre ? Tu ne parleras pas toujours ainsi, va ! Tu as refusé le peintre, qu'est-ce que cela prouve ? Le jour où tu seras toute seule, tu épouseras le premier venu.

— Et si ma volonté change, en quoi cela te regarde-t-il ?

— Tu oses le demander ? s'écria An-

tonio d'une voix tremblante de colère.

Il se leva si brusquement qu'il fit vaciller la barque.

Debout devant la jeune fille, l'air menaçant, il répéta en la fixant dans les yeux :

— Tu me demandes en quoi cela me regarde ! Comme si tu ignorais ce qui se passe en moi ! Malheur à celui que tu traiteras mieux que moi !

— Me suis-je par hasard promise à toi ? Est-ce ma faute si tu as perdu la tête ? Quel droit as-tu sur moi ?

Il répondit en ricanant :

— Oh ! je sais bien qu'il n'y a rien d'écrit. Un notaire ne l'a pas mis en latin et scellé d'un grand sceau ; mais je sais, moi, que j'ai autant de droit à t'obtenir qu'à entrer en paradis, si je me conduis bien. Crois-tu que je pourrais te voir aller à l'église avec un autre, et supporter les rires moqueurs des jeunes filles ?

Elle lui dit avec calme :

— Fais ce que tu voudras... Tes menaces ne m'effrayent guère. Je ferai ce qui me plaira.

Il devint encore plus pâle :

— Tais-toi, fit-il d'un air sombre... Tu es ici en mon pouvoir ; et tu feras ce que je voudrai.

Elle lui jeta un regard plein de haine et lui répondit avec une froide lenteur :

— Tue-moi, si tu l'oses !

D'une voix sourde et brève, il murmura :

— Je ne ferai pas les choses à

moitié ; il y a place pour nous deux dans la mer !

Puis, d'un ton de compassion, il ajouta :

— Pauvre enfant, je n'y puis rien, mais à l'instant même, il faut que nous mourions tous deux.

Et d'un mouvement brusque, avec des yeux d'halluciné, il la saisit dans ses bras pour se jeter avec elle hors de la barque.

Au même moment, il poussa un cri et retira rapidement sa main droite ; elle l'avait mordu avec violence, le sang coulait.

Elle se dégagea, et le repoussant d'un mouvement rapide :

— Tu vas voir, lui dit-elle, si je suis en ton pouvoir !

Elle recula de quelques pas, sauta par-dessus bord et disparut dans la mer.

Elle revint à la surface ; ses longs cheveux épars autour d'elle, elle nagea vers la côte.

La stupeur paralysait Antonio. Il regardait la jeune fille, de l'air étonné d'un campagnard qui assiste à un miracle.

Peu à peu, il revint à lui, il se secoua, et, reprenant les rames, il se mit à manœuvrer aussi rapidement que le lui permettaient ses forces, car il perdait beaucoup de sang ; enfin il atteignit Laurella :

— Par la très sainte Vierge, lui cria-t-il, reviens dans la barque. J'étais fou ; ma tête était en feu, je ne



Elle recula de quelques pas, sauta par-dessus bord et disparut dans la mer. (Page 20.)

savais plus ce que je disais, ce que je faisais. Laurella, remonte dans la barque ! Ne me pardonne pas, sauve seulement ta vie !

Elle continuait de nager comme si elle ne l'entendait pas.

Il lui criait :

— Ecoute-moi, Laurella ! Jamais tu n'atteindras la terre. Il y a encore deux milles. Pense à ta mère ! s'il t'arrivait malheur, elle mourrait de chagrin.

D'un regard, elle mesura la distance de la côte, puis, sans répondre, elle nagea vers la barque et s'y accrocha des deux mains.

Antonio se leva pour l'aider, mais elle remonta lestement toute seule, et reprit sa place, sans mot dire. En se cramponnant à l'embarcation, elle l'avait fait pencher, et la veste d'Antonio était tombée à la mer, mais il n'y avait pas pris garde, tellement était grande sa joie de voir Laurella sauvée.

Pendant qu'elle tordait sa jupe et ses cheveux ruisselants d'eau, il avait ressaisi les rames.

Le sang coulait de sa main, le fond de la barque en était rouge.

A la vue de ce sang qui sortait de la morsure qu'elle lui avait faite, Laurella se leva :

— Tiens, dit-elle, en lui tendant son mouchoir.

Mais il secoua la tête et continua de ramer.

Alors elle alla à lui, lui banda la main, prit une des rames gluantes de

sang, s'assit en face de lui et, sans le regarder, elle se mit à ramer.

Ils gardaient tous deux le silence. En approchant de la côte, ils rencontrèrent des pêcheurs qui allaient jeter leurs filets. Ils appelèrent Antonio et se moquèrent de Laurella, mais ni l'un ni l'autre ne répondirent.

Le soleil était encore assez haut lorsqu'ils arrivèrent à la « Marine ».

Laurella sauta la première à terre.

La vieille femme qui l'avait vue s'embarquer le matin était encore à la même place, avec son fuseau. En voyant la main ensanglantée de Tonino, elle cria :

— Jésus ! Marie ! qu'as-tu donc, Tonino ?

— Ce n'est rien, la mère ! je me suis blessé à un clou. Demain, ce sera guéri.

Laurella, avant de prendre le sentier qui montait à gauche, se tourna vers Antonio et lui dit adieu.

— Bonne nuit ! répondit le pêcheur sans la regarder.

Et il gravit l'escalier de pierre qui conduisait vers sa demeure.

VI

Antonio, seul dans ses deux chambres, va et vient d'un pas fiévreux. A travers les volets qui ferment les fenêtres passe l'air pur et frais de la mer. Il se trouve bien dans cette fraîcheur et cette solitude. Sa tête est moins brûlante, il ne sent presque plus sa blessure. Un instant, il s'est

arrêté devant la petite image de la madone qui orne le mur, mais il n'a pas prié. Que demanderait-il au Ciel ? Il n'espère plus rien.

Il lui semble que le jour ne va pas



finir, il est très las, car il a perdu beaucoup de sang. Il s'assied pour examiner sa blessure, il défait son bandage, sa main est enflée et saigne encore. Il la lave et voit distinctement la marque des dents de Laurella.

— Elle a eu raison, dit-il, je me suis conduit comme une brute, j'ai mérité cette punition. Je lui renver-

rai demain son mouchoir par Giuseppe et je ne la reverrai plus jamais.

Il lava avec soin le mouchoir, l'étendit sur le rebord de la fenêtre ; puis, ayant ajusté un autre bandage avec sa main gauche et ses dents, il se jeta tout habillé sur son lit et ferma les yeux.

La lune brillait de tout son éclat et remplissait sa chambre de ses reflets d'argent.

Il se leva et alla plonger sa main brûlante dans un pot d'eau froide.

A ce moment, il entendit un léger bruit à la porte.

Il se retourna.

Laurella était

devant lui.

Elle s'avança, muette comme une ombre, ôta le fichu qu'elle avait sur la tête et déposa sur la table le petit panier qu'elle portait. Antonio lui dit :

— Tu viens chercher ton mouchoir ; c'est une peine que tu aurais pu t'épargner, je voulais te le renvoyer demain.

Elle répondit vivement :

— Ce n'est pas pour le mouchoir que je viens. J'ai été dans la montagne chercher des herbes qui arrêtent le sang.

Elle souleva le couvercle de son panier :

— Les voici. Elles te guériront.

D'une voix douce, sans amertume, il lui dit :

— C'est trop de peine, c'est vraiment trop de peine. Je vais beaucoup mieux, et si ça allait plus mal, je l'aurais bien mérité. Mais pourquoi venir à cette heure ? Si quelqu'un te voyait, on bavarderait, puisque l'on bavarde toujours, lors même qu'on n'a rien vu.

— Je ne me soucie de personne, répliqua-t-elle avec fierté. Je veux que tu me donnes la main malade, je veux panser ta blessure, car jamais tu n'y arriveras avec la main gauche.

— Je te dis que c'est inutile.

— Montre ta main... Je veux la voir !

Elle la saisit, ôta le bandage, et lorsqu'elle vit l'inflammation qui s'était développée, elle poussa un cri :

— Jésus-Maria !

Antonio essaya de sourire :

— C'est un peu désenflé... C'est l'affaire de vingt-quatre heures.

Elle secoua la tête :

— Pendant toute une semaine, fût-elle, tu ne pourras pas aller en mer.

— Allons donc ! je compte y aller après-demain, et puis qu'importe ?

Tout en parlant, elle lui lavait la main avec de l'eau, et il se laissait

faire, comme un enfant ; puis elle appliqua sur la plaie les herbes bienfaisantes et banda la main avec de fines bandelettes de toile qu'elle avait apportées.

Quand elle eut fini, Antonio lui dit :

— Je te remercie, et si tu veux me faire encore un plaisir, pardonne-moi ce que j'ai dit et ce que j'ai fait aujourd'hui. Plus jamais, je te le jure, une parole offensante pour toi ne sortira de ma bouche. J'étais fou !

Elle répondit d'un air grave :

— J'ai aussi un pardon à te demander. J'aurais dû être meilleure avec toi, ne pas t'irriter par mes paroles et mon silence. Et cette blessure...

Il l'interrompit vivement :

— Il était temps que je revinsse à la raison... Du reste, ce n'est rien, ne t'excuse pas ; tu as bien fait... Et maintenant pars ; tiens, voici ton mouchoir.

Il le lui tendit.

Mais elle restait là, immobile devant lui.

Un combat violent se livrait en elle.

Enfin elle dit :

— Tu as perdu ta veste à cause de moi, et je sais que l'argent des oranges était dans une des poches... Je ne peux pas te le rembourser tout à la fois, parce que nous n'avons rien... Mais j'ai là une petite croix d'argent que le peintre a laissée pour moi la dernière fois qu'il est venu chez nous... Je ne tiens pas à ce bijou, je ne l'ai jamais regardé. Vends-le, ma mère m'a dit que cela valait bien deux piastres.

tres... Ce n'est pas tout à fait le prix de tes oranges. Ce qui manque, je tâcherai de le gagner en filant, pendant que ma mère dort.



D'un geste il repoussa la croix qu'elle avait sortie de sa poche et qu'elle lui tendait :

— Je ne veux rien recevoir de toi...

Elle insista.

— Il faut que tu acceptes ; qui sait combien de temps tu seras hors d'état de travailler?... Prends cette croix, je t'en prie, je ne veux plus la voir, non, plus jamais !

— Jette-la dans la mer ! fit Antonio.

— Mais ce n'est pas un cadeau que je te fais... Tu as perdu de l'argent par ma faute, je t'en rembourse une partie en te donnant ce bijou... C'est ton bien que tu reprends.

— Laisse-moi, et si jamais nous nous rencontrons, fais-moi le plaisir de ne pas me regarder, pour que je ne croie pas que tu te souviennes de ce qui s'est passé entre nous. Et maintenant, adieu, adieu pour la dernière fois !

Il mit la croix et le mouchoir dans le panier, puis ayant refermé le couvercle, il vit, en levant les yeux, de grosses larmes qui coulaient sur les joues de la jeune fille.

— *Maria sanctissima !* s'écria-t-il. Qu'as-tu ? Es-tu malade ? Tu trembles...

Elle répondit d'une voix éteinte :

— Ce n'est rien, je vais retourner chez ma mère.

Elle fit quelques pas, puis, accablée, chancelante, elle s'arrêta en sanglotant, le front appuyé contre la porte.

Antonio courut vers elle.

Elle se retourna rapidement et se jeta à son cou.

— Non, non, s'écria-t-elle en s'attachant à lui comme le mourant se rattache à la vie, ne me renvoie pas ainsi avec de bonnes paroles, en mettant toute la faute sur toi... Bats-moi, maltraite-moi, maudis-moi, ou bien, s'il est vrai que tu m'aimes encore après tout le mal que je t'ai fait, prends-moi, garde-moi, fais de moi tout ce que tu voudras, mais ne me chasse pas de la sorte, ne me repousse pas loin de toi !

Des sanglots interrompirent ses paroles, tandis que lui, sans pouvoir parler, la tenait dans ses bras.

Il lui dit en la serrant plus fortement contre son cœur :

— Si je t'aime ! Sainte mère de Dieu ! Oh ! oui, je t'aime encore ! Sens-tu comme mon cœur bat contre le tien ? Tout mon sang n'a pas coulé par ma blessure... Mais cet aveu, Laurella, est-il bien sincère ? N'est-ce pas par pitié que tu parles ? ou pour me tenter ? J'oublierai encore cela. Va donc en paix, et ne te reproche plus le mal que tu m'as fait puisqu'il n'en résulte que du bien.

D'un ton résolu :

— Non ! reprit-elle, en attachant sur lui ses yeux pleins de larmes, non, je ne m'en irai pas, je t'aime ! Oh ! oui, Tonio, je t'aime, j'ai lutté contre mon cœur, j'ai voulu t'en faire sortir... Mais à présent, je suis vaincue, la lutte n'est plus possible. Comment pourrais-je te rencontrer sans te regarder ?... Non, non, je ne m'en irai pas ainsi... Je veux te donner un baiser, pour que tu puisses dire, si tu doutes encore de moi : « Elle m'a donné un baiser » : Laurella ne donne un baiser qu'à celui qu'elle aime.

Elle appliqua ses lèvres brûlantes sur celles d'Antonio, le baisa longuement, puis se dégageant de son étreinte :

— Bonne nuit, mon bien-aimé ! Va

dormir maintenant et guéris la pauvre main... Ne m'accompagne pas, je n'ai peur que de toi !

Elle se glissa hors de la chambre et disparut dans l'ombre noire qui tombait des terrasses et des murs.

Longtemps, Antonio regarda par la fenêtre, du côté de la mer, où les étoiles semblaient descendre.

Un mois après, le petit curé de Sorrente sortait en riant sous cape de son confessionnal : Laurella y était restée agenouillée plus longtemps que d'habitude.

— Qui aurait cru, se disait-il, que le bon Dieu attendrait si tôt ce cœur de rocher ? C'est encore un miracle de sa grâce. Et moi qui me faisais tant de reproches de n'avoir pas combattu avec plus d'énergie la dureté de ce cœur ! Nos faibles regards ne pénètrent pas les secrets desseins de Dieu. Que son saint nom soit loué, et qu'il les bénisse, elle et lui, et qu'il me donne assez de jours pour avoir la joie d'être mené en mer par le premier garçon de Laurella, ayant pris la place de son père !... Eh ! eh ! eh ! l'Arrabbiata !





BARBAROSSA

Je n'avais pas l'intention de m'arrêter plus d'un jour dans le petit village que le hasard de la route m'avait fait découvrir aux confins de la Sabinie et de l'Albinie, et dont vous me permettez de vous taire le nom. J'y restai cependant deux semaines ; et le temps m'y parut moins long que dans une grande ville.

La nature s'éveillait sous les brises du printemps ; les marronniers étalaient leurs feuilles en larges éventails ; dans les ravins, des myriades d'oiseaux mêlaient leurs gaies chansons à la voix des sources renaissantes.

Des souffles doux imprégnés du parfums des orangers passaient sur les chemins.

C'était divin et délicieux.

La récente capture d'une bande de brigands qui opérait dans la contrée avait rendu la sécurité aux chemins ; le promeneur solitaire pouvait traverser sans crainte les défilés les plus sauvages et se livrer aux méditations les plus profondes sans que des coups de fusil vinssent le distraire.

J'avais loué une chambre chez l'apothicaire de l'endroit. Le bonhomme m'avait charmé par son indulgence touchante pour le peu d'italien que je savais. Il s'indemnisait, il est vrai, de sa patience en soumettant la mienne aux plus redoutables épreuves. A peine eûmes-nous lié connaissance qu'il me mit dans tous les secrets de son commerce... avec la Muse ! Le malheureux était poète ; et il avait cinquante ans !

— Que voulez-vous ? me disait-il ; c'est une maladie contractée dans ma jeunesse et dont je n'ai pu guérir. D'ailleurs, comment considérer, par une belle nuit, le vol d'or des lucioles dans les rayons argentés de la lune, sans se sentir comme submergé de poésie ?

A part ce travers, signor Angelo, qu'on avait surnommé Fra Angelico à cause de la couronne de cheveux dont une calvitie précoce avait orné sa tête, était un excellent homme et le meilleur des propriétaires ; mais encore fallait-il que les exigences des

gens qu'il logeait n'allassent pas au delà d'une chaise, d'une table et d'un lit.

Il n'avait quitté son village que deux fois dans sa vie, pour se rendre à Rome. « Qui n'a pas vu Rome ne sait rien du monde ! » disait-il avec emphase.

chose est ainsi !... Quand on a visité Rome !... »

Il me témoignait une grande amitié parce qu'il savait — ou plutôt parce qu'il ne savait pas — qu'il hébergeait un confrère en poésie. A la lecture de ses vers, je m'efforçais de réunir en moi toutes les qualités d'un auditoire

bienveillant ; j'étais souvent en applaudissements et ce n'était qu'après avoir entendu la déclamation d'une vingtaine de sonnets que je lui disais :

— Mon cher poète, je crains de vous fatiguer. Au revoir, à demain. Votre poésie est si capiteuse que je ne sais plus où j'ai la tête.

Il refermait alors solennellement son cahier et me répondait :

— J'en ai écrit trente qui valent celui-là !

Puis il se frappait le front, poussait quelques gros soupirs et m'offrait une prise en me souhaitant bonne nuit.

Le lyrisme le plus effréné présidait à ses élucubrations poétiques. Il eût été plus facile de compter les fleurettes éparses dans les prés au prin-



Et il ne fallait pas le contredire lorsque, le soir, selon la coutume italienne, le curé, le maître d'école, le percepteur et quelques gros propriétaires des environs, réunis dans la pharmacie, entamaient une discussion sur les arts. Fra Angelico se livrait à de furieux accès de colère si on n'était pas de son avis ; il frappait sur la table : « *Ecco, signori miei !* la



ERMINIA



temps, que de dénombrer les exclamations délirantes dont le poète entrecoupait ses vers. Quand il débitait ce pathos, il ne paraissait plus le même. Ses yeux flamboyaient, il agitait les bras, il se soulevait sur la pointe des pieds.

Une vieille domestique, et un jeune garçon qui l'aidait dans la préparation de ses drogues composaient tout le personnel de sa maison.

Un soir — nous fumions devant une table chargée de bouteilles — je lui demandai en riant pourquoi il se plaisait à justifier, par un célibat prolongé, le sobriquet monacal dont on l'avait gratifié.

— Comment se fait-il, lui dis-je, que votre cœur de poète n'ait jamais palpité à la vue des belles jeunes filles qui viennent dans votre pharmacie ?

A cette question indiscreète, son regard prit une fixité singulière ; après une pause, il me répondit :

— De belles jeunes filles, en effet !... Le mariage est peut-être innocent des laideurs qu'on lui prête, mais je ne tenterai pas l'aventure. Il ne s'agirait pas, à mon âge, de choisir une jeune femme, et pour une vieille, je me sens au cœur trop de jeunesse, je veux dire trop de poésie... D'ailleurs, je me crois incapable d'aimer... J'ai aimé une fois, follement ; le souvenir de cet amour me suffit. Il ne fut point partagé, mais qu'importe ? Je ne rencontrerai jamais une femme comparable à Erminia, et ma fierté ne me permet pas de vouer à une au-

tre la vie que je voulais lui consacrer sans réserve... Je préfère, au milieu de mes rêveries, évoquer l'image disparue et bercer ma douleur dans les mirages du souvenir... Si vous l'aviez rencontrée, vous qui êtes artiste, vous auriez admiré avec transport une si pure beauté. Les portraits des musées et l'idéal des maîtres n'offrent pas de figures aux lignes aussi parfaites... Les vieillards du village vous en parleront avec le même enthousiasme... Je vous ai lu les vers qu'elle m'inspirait ; permettez-moi maintenant de vous conter son histoire... Mes vers datent de l'époque où ma blessure était encore saignante. Vous les comprendrez mieux après m'avoir entendu.

Il exhalâ un soupir, plus drolatique que tragique, moucha la chandelle, s'étendit dans son fauteuil de cuir, ferma à demi les paupières et enfonça ses mains dans les poches de son paletot.

Il pouvait être neuf heures. Tout était silencieux dans la rue ; on n'entendait que le bruit monotone de la fontaine et les ronflements de l'aide-pharmacien qui dormait dans la chambre voisine.

Après quelques secondes de recueillement, Fra Angelico débuta par l'exclamation qui lui était familière :

— *Ecco, amico mio*, voici la chose ! J'avais trente ans. Erminia vivait avec sa mère et sa sœur, — les pauvres femmes sont mortes depuis long-

temps ! — dans cette mesure que vous aurez assurément aperçue à droite, à la sortie du village, près des mûriers qui couronnent la colline. Déjà, à cette époque, l'habitation était dans un état de délabrement qui faisait mal à voir, mais il fallait bien se réfugier quelque part ! La pluie, le soleil, le vent, y pénétraient tous ensemble.

Les deux jeunes filles pourvoyaient à l'entretien du ménage, car la mère s'enivrait et dormait lorsqu'elle ne se déchaînait pas comme une furie. Les pauvres enfants n'avaient souvent rien à manger ; et si leur voisin, le bon vieux figuier qui ombrageait la mesure, ne leur eût pas fourni des récoltes abondantes, elles seraient mortes de faim. Malheureusement l'arbre ne pouvait pas leur donner de vêtements, comme au temps d'Adam et d'Eve ! Aussi, chaque dimanche, à l'église, s'étonnait-on beaucoup de leur mise décente et propre. Rien cependant dans leur conduite ne pouvait donner motif à des suppositions malveillantes.

La plus jeune, Maddalena, était à l'abri des séductions : boîteuse, d'une laideur repoussante, elle joignait à sa difformité une sauvagerie excessive. Les enfants fuyaient à son approche, ils la prenaient pour une sorcière. Dans la conscience de sa disgrâce, elle ne quittait guère la mesure. Mais son caractère ne se ressentait pas de son infortune physique. Il y avait dans ses yeux noirs le mystère des nuits

profondes et des âmes dans l'attente. Ni la haine, ni l'envie, ces passions qui ont un accès si naturel chez les pauvres créatures victimes du sort, n'avaient jamais troublé la sérénité de son cœur. Elle adorait Erminia, qui lui rendait bien son amour en n'aimant personne au monde que sa chère Maddalena.

Erminia — tenez — et Fra Angelico sauta brusquement sur ses pieds en levant les bras en l'air, — elle était aussi grande que ça ! Elle me dépassait de toute la tête, et cette tête était admirable. Sa bouche rouge et fraîche ressemblait à une grenade en fleur. Ses cheveux avaient des reflets d'acier. Elle les portait en nattes épaisses qui retombaient sur la nuque. Sa taille était celle d'une déesse. J'étais poète ; mais, à coup sûr, si je ne l'avais pas été, je le serais devenu en la regardant simplement passer sous mes fenêtres, soutenant gracieusement de ses bras la corbeille posée sur sa tête et fuyant de son pas léger. Sa beauté ensorcelait tous les jeunes gens, mais elle ne répondait à aucune de leurs avances, alors que d'un seul mot elle eût pu assurer à sa famille un peu de bien-être.

Cette fierté était inexplicable.

Comme il arrive en pareil cas, sa rigueur ne faisait qu'accroître mon amour timide et contenu. Un jour enfin, je pris mon courage à deux mains ; je lui avouai ma passion. Pas un muscle de son visage ne tressaillit. Elle garda l'insensibilité du marbre.

Je la suppliai alors, les yeux pleins de larmes, de me considérer comme son ami, de m'accorder sa confiance. Elle m'écouta jusqu'au bout, me tendit la main avec un sourire que je n'oublierai jamais, puis elle s'enfuit.

Le fils du propriétaire de la *Croix d'Or* avait-il été plus heureux ?

Je ne sais.

La rumeur publique le désigna peu après comme le futur mari d'Erminia.

C'était un brave jeune homme riche d'écus et d'espérances, à peine âgé de vingt ans. Dans le village, on l'appelait communément Barbarossa, ou simplement *Il Rosso* (le Roux), à cause de sa barbe d'un rouge vif, vif, comme du cuivre. Son véritable nom était Domenico Serone.

Mais quelques mois plus tard, le bruit se répandit que tout était rompu entre eux.

Domenico semblait désespéré.

On accusa alors Erminia de mépriser ses compatriotes ; on lui prêta le secret desseins de séduire un étranger ; on prétendit que son imagination ne rêvait que pays lointains et aventures romanesques.

Ah ! qu'on jugeait mal la pauvre fille !

J'ai connu un lord anglais qui jeta sa bourse pleine d'or dans son tablier,

en la suppliant à genoux de le suivre en Angleterre. Erminia laissa tomber l'argent à terre et menaça de souffleter l'impudent s'il se permettait de lui adresser de nouveau la parole.



On se perdait naturellement en conjectures pour découvrir les véritables causes de ses dédains et de sa fierté. On finit par se demander si elle n'avait pas fait vœu de rester fille.

Elle venait de temps en temps me vendre des fleurs et des plantes médi-

cinales. Un jour, je lui demandai la raison de cette aversion qu'elle paraissait avoir pour tous les hommes.

— Je ne sais pas, me répondit-elle ; mais je n'en ai pas encore rencontré un seul que je puisse franchement aimer. Voilà tout mon secret.

Plusieurs années s'écoulèrent.

Erminia n'avait rien perdu de son impassibilité glaciale. Quant à Domenico, sans être physionomiste, on devinait qu'un feu intérieur le consumait. Son front s'était ridé, son regard s'assombrissait, il n'était plus que l'ombre de lui-même.

Sur ces entrefaites arriva un riche étranger, un officier suédois qui, trouvant son avancement trop lent, avait pris sa retraite. Il cherchait dans les voyages un remède à l'ennui et il avait déjà parcouru les quatre coins du globe. La chasse au tigre et à l'éléphant lui était familière et il avait pris part à maintes expéditions contre les ours blancs, ces redoutables gardiens des régions polaires. Un énorme terre-neuve qui l'avait sauvé d'une mort certaine ne le quittait jamais.

Il vint loger chez moi.

Son nom était, je crois, Sture ou Slure, mais je ne l'appelais pas autrement que le signor Gustavo, et les gens du village le connaissaient sous le simple nom de « capitaine ». Nous nous liâmes intimement, bien qu'il se souciât fort peu de mes vers. Il me disait qu'il n'appréciait et ne comprenait qu'un seul poète, Byron ! Aussi cherchait-il à l'imiter dans sa vie

aventureuse. Sa fortune lui permettait cette fantaisie. A Rome, il avait beaucoup fait parler de lui, mais ici il semblait ignorer l'existence d'un autre sexe que le sien.

Quand il ne chassait pas, il passait ses journées chez lui ou au café. Jouant au billard avec le premier venu, ses libéralités le faisaient aimer de tout le monde. On applaudit fort son projet d'acheter une vigne, de bâtir une maison et de se fixer définitivement dans le pays.

Seul, Domenico le fuyait.

Quand le capitaine entra au café, Domenico se levait et sortait. Si par hasard il l'apercevait dans la rue, il rebroussait chemin, ou s'esquivait par une ruelle.

Un jour que je me promenais avec l'étranger, Erminia vint à passer.

— Mon ami, m'écriai-je, regardez cette jeune fille. Ni en Turquie, ni en Grèce, ni dans les Indes, vous ne rencontrerez pareille beauté.

— Hum ! fit-il en se détournant à peine et en tordant sa moustache blonde, hum... elle n'est pas mal.

Cette indifférence m'irrita. C'était le premier homme que la vue d'Erminia n'impressionnât pas vivement.

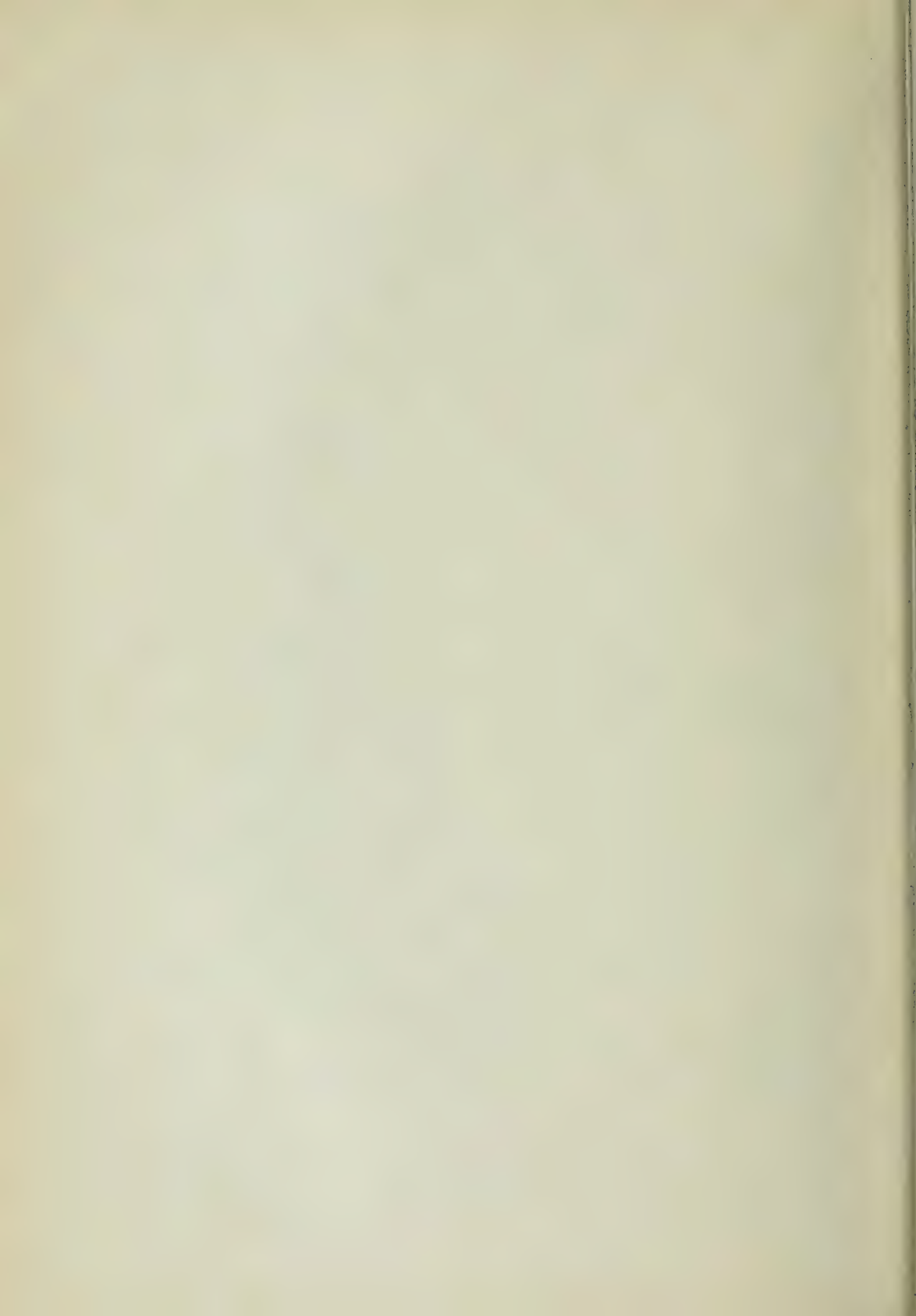
En passant près de nous, la jeune fille répondit à mon salut par un signe de tête embarrassé. Je la vis même rougir. Elle pressa le pas pour nous cacher son trouble.

Quelques semaines plus tard, j'étais sur le seuil de ma porte, lisant une lettre dans laquelle un de mes amis



Erminia lascia tomber l'argent à terre et menaça de souffleter l'impudent...

(Page 35.)



de Rome m'annonçait qu'il avait donné lecture de plusieurs de mes sonnets à la Société des Arcadiens, et que mes vers avaient obtenu l'accueil le plus bienveillant. J'avais été transporté au septième ciel, lorsque la

— Ecoute, Erminia, — lui disait Domenico avec l'accent du juge qui lit une sentence sur la place publique, — Dieu a voulu que je te rencontrasse enfin. Il n'y a plus rien entre nous, je le sais, mais je t'ai bien aimée. C'est



voix du *Rosso*, menaçante et forte, me rappela brusquement sur la terre.

Il était à dix pas de ma maison, devant la fontaine, pâle comme un mort. Près de lui, Erminia tenait une cruche.

Que se passait-il entre eux ? Il y avait si longtemps qu'ils ne s'étaient parlé !

Je tendis l'oreille :

ton droit de ne pas vouloir de mon amour. Mais prends garde, prends garde à ta conduite ! Je connais quelqu'un qui a juré ta mort, si tu livres à un étranger ce cœur que tu as refusé à tes compatriotes... Et si nous sommes impuissants à faire de toi une honnête femme — eh bien ! nous sommes suffisamment résolus pour empêcher que la honte retombe sur

notre village. Dis cela de ma part à ce monsieur que tu connais... Les balles fondues dans nos montagnes atteignent plus sûrement leur but que le plomb suédois... Erminia, que le ciel te protège, adieu !

Il enfonça son chapeau sur sa tête, jeta un dernier regard, froid et dur, à la jeune fille, puis reprit rapidement son chemin.

Les menaces que j'avais entendues m'avaient bouleversé. Cependant, faisant un effort sur moi-même — car Erminia se disposait à quitter la fontaine — je courus au-devant d'elle et lui demandai ce que cela signifiait.

— Il est fou ! me répondit-elle en baissant les yeux et en devenant toute rouge.

— Je le crois, répliquai-je, car, s'il disait vrai, j'aurais pitié de toi !

— Je n'implore la pitié de personne, fit-elle fièrement en me regardant en face.

Et elle s'en alla sans ajouter un mot.

Cette étrange manière d'agir me fit supposer qu'elle se sentait coupable. Je m'élançai sur ses pas, et, la rejoignant, je lui dis :

— Erminia, n'oublie pas, quoi qu'il arrive, que tu trouveras toujours en moi un ami sincère et dévoué. Si tu ne veux pas écouter Domenico, je t'en supplie, écoute-moi ! Ne sois pas hypocrite, et pendant qu'il est encore temps, remonte la pente où tu glisses, car, vois-tu, ces intrigues dont on

t'accuse, si réellement elles existent, portent toujours avec elles leur châtiment et leur expiation. On n'abandonne jamais le sentier du devoir et de la vertu que pour tomber dans les abîmes. Je ne veux pas dire que le capitaine ne soit un galant homme, mais je doute qu'il t'aime honnêtement et saintement comme tu le mérites. N'oublie pas qu'il appartient à une autre religion que la nôtre : c'est un hérétique !

Mais elle ne paraissait pas m'écouter et continuait de marcher d'un pas fiévreux, en gardant dédaigneusement le silence.

Je la quittai le cœur navré.

Le terre-neuve du capitaine, qui bondit à ma rencontre, m'annonça que son maître était de retour de la chasse.

Je le trouvai dans sa chambre, nettoyant son fusil noir de poudre ; un amas de pauvres oiseaux tout sanglants était sur la table.

— C'est dommage que vous ne soyez pas arrivé plus tôt, lui dis-je. Le secret de vos intrigues amoureuses a été dévoilé sur la place du Marché, et si haut que les commères du village ont pu l'entendre.

Je lui racontai la scène à laquelle j'avais assisté ; je le rendis surtout attentif aux menaces proférées par Domenico.

— Vous ne connaissez pas le caractère vindicatif de nos jeunes gens ; vous feriez mieux de cesser vos rapports avec Erminia.

Comme il demeurait silencieux, je lui dis en haussant le ton :

— Signor Gustavo, il y va de mon amitié pour vous ; si je remarque que

Je sortis, profondément blessé de son indifférence dans un cas grave qui le touchait de si près.

Je ne le revis que le lendemain à



vous recherchiez encore Erminia, il me sera impossible de vous garder plus longtemps sous mon toit.

— Vous vous alarmez bien vite, Fra Angelico, me répondit-il : et il continua de démonter la batterie de son fusil.

midi. Il entra chez moi une lettre à la main et me dit qu'il était obligé de partir de suite. Comme il n'y avait plus de chaise de poste à cette heure, il me pria de lui prêter ma voiture, ce que je fis avec le plus grand plaisir ; car je n'attribuais pas ce départ à la

lettre qu'il venait de recevoir, mais bien à ma visite de la veille.

Mon aide devait le conduire jus- qu'aux portes de Rome.

Nous nous séparâmes en très bons termes.

— J'ai envie d'aller en Grèce, me dit-il en s'asseyant dans la voiture ; je n'ai pas encore visité le tombeau de lord Byron.

C'était un exécrationnable mensonge, mais je le crus. Il ne pensait pas plus à un voyage en Grèce que moi à un voyage dans la lune !

Le soir, je m'endormis avec la douce satisfaction d'avoir peut-être sauvé la vie à deux créatures humaines, et je fis là-dessus une ode que je range encore maintenant parmi mes meilleures productions poétiques. Elle prouve malheureusement que les poètes ne sont pas prophètes.

Mon aide-pharmacien, cocher par intérim, revint le lendemain. Ses premières paroles furent pour me demander si le signor Gustavo m'avait averti qu'un ami devait le rejoindre en route.

A deux lieues du village, dans cet endroit où de gros chênes ombragent des tombeaux antiques, un inconnu était sorti de derrière les buissons et avait pris place dans la voiture en se cachant le visage. Carlino, mon aide, qui conduisait assis sur le devant de la voiture, ne put distinguer ses traits, mais il me jura que ces vêtements d'homme cachaient Erminia.

— L'infâme ! m'écriai-je, les poings crispés.

J'étais transporté d'indignation. Je recommandai à mon domestique le silence le plus absolu sur les faits qu'il m'avait racontés.

Précaution inutile ! Le lendemain déjà, il n'entra pas une vieille femme dans ma pharmacie sans qu'elle ne parlât de la fuite d'Erminia. Elle avait envoyé un petit garçon auprès de sa mère pour lui annoncer son départ et lui dire qu'elle ne reviendrait jamais au pays. Elle laissait à sa sœur tous ses vêtements et avait déposé dans l'armoire une bourse pleine d'or, don du capitaine.

Vous ne sauriez vous figurer la fureur des jeunes gens du village !

Il n'eût tenu qu'à Domenico de renouveler les combats des Grecs et des Troyens, pour arracher cette autre Hélène des bras de son ravisseur, mais on se contenta de jurer, de tempêter, de menacer. Au bout de quelque temps, on finit même par éviter de prononcer le nom de la jeune fille qui s'était perdue avec un hérétique. On sembla s'être donné le mot pour l'oublier.

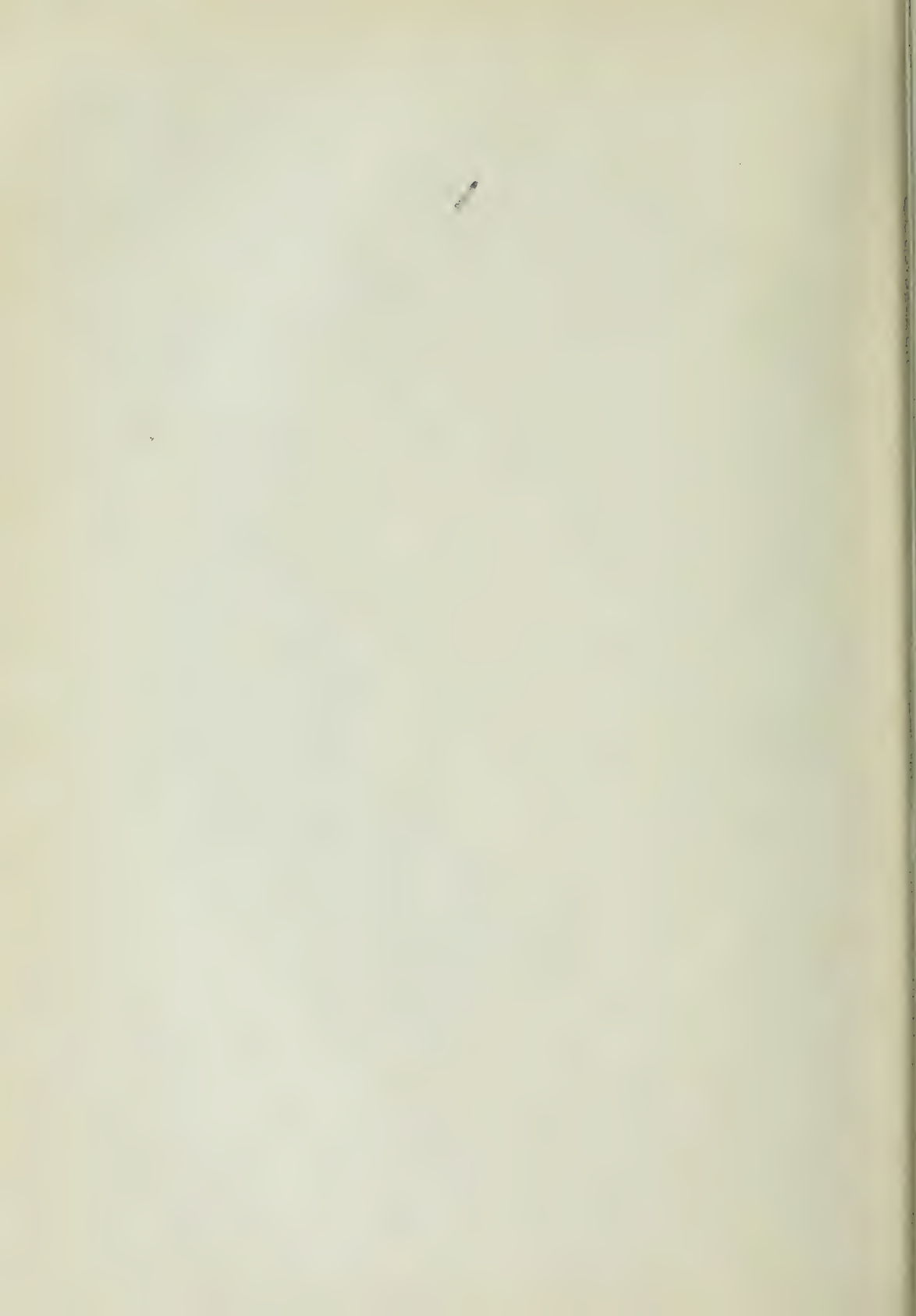
Domenico, cependant, n'avait pas fait grand bruit ; il était au contraire resté calme et silencieux. Mais ceux qui le rencontraient étaient frappés de son air sombre et pensif : on eût dit qu'il méditait quelque vilain coup. Pour moi, je sentais un frisson chaque fois que je le voyais.

Ces tristes pressentiments ne tardè-



Il venait de plonger son couteau dans la poitrine d'Erminia.

(Page 45.)



rent pas à se réaliser. Il me semble que c'était hier.

Le soleil étincelait dans un éblouissant azur ; il faisait une chaleur si intense que les mouches tombaient mortes sur les dalles. Il était midi, et les rues semblaient les allées désertes d'un cimetière. J'avais fermé les volets de la pharmacie, et, plongé dans ce fauteuil, je dormais à demi. La fontaine faisait seule entendre son petit bruit monotone.

Tout à coup, je crus qu'on frappait à la porte.

Je me levai de mauvaise humeur, en me frottant les yeux.

On heurta plus fort, avec une impatience fiévreuse, et j'entendis un « Jésus, Maria, ayez pitié de moi ! » poussé d'une voix déchirante.

Trois pas plus loin, Domenico, livide comme un cadavre, se dressait de toute sa hauteur et semblait cloué au sol, comme si son crime l'eût pétrifié, car il venait de plonger son couteau dans la poitrine d'Erminia.

— Misérable, m'écriai-je, qu'as-tu fait ? Sois maudit et que ton bras qui a frappé se dessèche !

— Amen ! répondit-il sourdement. Et après une pause, il murmura : Je l'avais juré... Maintenant que l'autre arrive, et l'honneur du village sera vengé !

Des voisins attirés par le bruit se montrèrent aux fenêtres. Domenico s'en alla lentement.

Je soutenais dans mes bras la malheureuse femme, qui perdait beau-

coup de sang. De tous côtés des gens sortirent de chez eux pour m'aider. Nous transportâmes la mourante sur un matelas pendant que mon garçon courait chercher le curé.

Vers le soir, Erminia reprit connaissance ; nous étions parvenus à arrêter l'hémorragie.

— Ma mère ! comment va ma mère ? balbutia-t-elle.

— Elle va bien, lui répondis-je.

— Il m'a trompée ! reprit-elle en poussant un sanglot.

— Qui ?

— Lisez la lettre... dans ma poche...

J'en sortis un mauvais chiffon de papier. Il ne contenait que deux lignes : « Erminia, ta mère se meurt ; si tu veux lui dire adieu, viens sans tarder. »

Je compris tout.

Pour assouvir sa vengeance, Domenico avait attiré Erminia dans un guet-apens !

A l'approche du matin, comme j'étais assis à côté d'elle, je la vis ouvrir à demi les paupières ; elle balbutia d'une voix expirante :

— Un prêtre ! je veux un prêtre !... O sainte vierge Marie, ayez pitié de moi et préservez mon âme des flammes éternelles !

Le curé, qui avait passé la nuit auprès d'un agonisant, dans la montagne, entra en ce moment. Du geste, je lui montrai la pauvre fille étendue mourante sur son matelas taché de sang.

Il la reconnut et leva les bras vers

le ciel ; puis, s'approchant doucement, il s'agenouilla et me fit signe de sortir.

Un quart d'heure après il me rappela. De grosses larmes sillonnaient ses joues. Il me dit, avec l'accent d'une vive compassion :

— Dieu lui a pardonné ; elle est morte en chrétienne !

Je me retins à une chaise pour ne pas tomber à la renverse. Mes jambes pliaient, tout tournait autour de moi. Un sanglot déchira ma poitrine. Enfin j'avançai et me mis à genoux devant le cadavre d'Erminia.

A cet endroit de son récit, la voix de Fra Angelico était si basse que je l'entendais à peine ; il fermait les yeux et des sanglots entrecoupaient ses phrases.

Après une pause, pendant laquelle il s'était comme blotti au fond de son fauteuil, il se redressa soudain et, en proie à une violente agitation nerveuse, il se promena en long et en large. Puis, s'arrêtant devant moi et posant la main sur mon épaule :

— Quelle chose singulière que la vie ! s'écria-t-il. Aujourd'hui, c'est la fleur qui s'épanouit, brillante et parfumée ; demain ce n'est qu'une tige flétrie... *Basta !* On ne ressuscite pas les morts, n'est-ce pas ? Sa sœur Madalena l'ensevelit avec l'aide de quelques voisins.

Le second jour, à la nuit tombante,

mon aide arriva tout essoufflé et tremblant m'annoncer que le capitaine était revenu au village. Avant que j'eusse le temps de sortir du trouble où me jetait cette nouvelle, le Suédois était déjà devant la porte. Sa vue glaça tout mon sang. Il se découvrit, marcha sur la pointe des pieds et, soulevant avec précaution le drap mortuaire qui enveloppait Erminia, il la contempla longuement d'un regard farouche et égaré. Cette scène me déchirait le cœur. Il me semblait que j'avais devant moi le meurtrier de la pauvre enfant !

Faisant un suprême effort, je m'enfuis.

L'enterrement eut lieu le lendemain de bonne heure. Le village entier était sur pied et accompagna le cercueil. Au moment où le prêtre achevait la prière des morts, un murmure parcourut l'assistance ; le capitaine, que personne n'avait aperçu, s'était agenouillé au bord de la fosse et pleurait comme un désespéré.

Le cimetière se vida, les fossoyeurs terminèrent leur lugubre besogne, la nuit vint, et le capitaine restait là, abîmé dans sa douleur.

Emu de pitié, je vins le rejoindre ; je dus presque employer la violence pour le ramener chez moi.

Il demeura plusieurs jours plongé dans une prostration complète. Je ne pouvais ni le faire manger ni le faire boire ; il refusait toute nourriture comme un prisonnier qui se laisse mourir de faim.

Enfin, le quatrième jour, il montra quelque retour à la raison, prit un peu de vin et de pain et me pria de lui prêter de nouveau ma voiture pour aller à Rome.

Avant de partir :

— Signor Angelo, me dit-il, voulez-vous me rendre un autre service ? Achetez-moi une petite maison à proximité du village. Je reviendrai dans huit jours, mais, cette fois, ce sera pour ne plus quitter le pays.

Je n'osai lui faire part de la crainte que m'inspirait pour lui une pareille résolution. Domenico avait fui dans la montagne, mais il reparaitrait sans doute avant longtemps et sa première pensée devait être de se venger du capitaine.

J'exécutai ponctuellement les ordres que j'avais reçus.

Une semaine après, le Suédois revint et s'installa dans la villa que j'avais achetée, au milieu d'une vigne, proche d'un bois de châtaigniers, à un quart d'heure du village. C'était une retraite solitaire et charmante pour un homme qui ne connaissait pas la peur, qui avait des armes excellentes et un chien de garde fidèle.

Le capitaine prit auprès de lui, pour soigner son intérieur, la sœur d'Erminia.

Ils vivaient retirés comme des ermites ; on eût dit que le monde n'existait pas pour eux.

Je lui rendis visite peu de temps après son installation. La maison, ancienne propriété d'un gentilhomme

romain, était dans un piètre état. Les araignées tendaient librement leurs toiles aux quatre coins des murs. Maddalena n'avait été habituée ni à l'ordre ni à la propreté. Le jardin seul témoignait de ses soins attentifs ; de superbes légumes en ornaient les plates-bandes.

Il me fit monter au premier étage et m'introduisit dans un grand salon dont le balcon de pierre donnait sur le jardin. Il l'avait transformé en cabinet de travail et en chambre à coucher, sans même prendre soin de boucher les nombreuses lézardes qui sillonnaient les parois. En entrant, mon regard tomba sur une collection d'armes qui excita mon admiration.

— Tournez-vous, Fra Angelico, me dit le capitaine ; voilà quelque chose qui vous intéressera davantage.

Le portrait d'Erminia !

Il était de grandeur naturelle et si parfait de ressemblance que je crus revoir la jeune fille vivante, debout devant moi. Mon cœur battait avec violence, tout mon sang y avait reflué. Ce portrait était l'œuvre d'un peintre romain, ami de signor Gustavo. Je ne pouvais en détacher mes yeux.

Le capitaine me dit que le jour où Erminia avait quitté Rome pour revenir auprès de sa mère, il avait reçu tous les papiers nécessaires à la célébration de son mariage.

Il me parla de l'avenir plein de félicité qu'il rêvait, de ses illusions si tragiquement détruites et, suffoqué par la douleur, obsédé par ces poi-

gnants souvenirs, il éclata en sanglots et s'enfuit dans une chambre voisine.

Comme il ne revenait pas, je descendis discrètement au jardin et m'en retournai chez moi.

J'espérais chaque jour qu'il me ferait demander, mais j'attendis en vain. Je rencontrais de temps à autre Maddalena au marché et lui demandais comment se portait son maître ; à toutes mes questions, elle répondait invariablement qu'il allait bien, qu'il chassait et qu'il lisait beaucoup. Il ne recevait pas de visites, à part celle du curé dont il aimait les douces consolations.

On parlait rarement de lui au village ; une grande indignation avait d'abord accueilli la nouvelle de son installation, mais comme il ne se montrait pas et semblait enseveli dans sa douleur, on était promptement revenu à des sentiments plus charitables.

Nous étions au mois d'août.

Ce soir-là, je m'étais couché assez tard ; les moustiques m'empêchaient de dormir. Soudain des coups de fusil retentirent au milieu du calme profond de la nuit.

Je prêtai l'oreille. Les détonations se faisaient entendre dans la direction de la villa du capitaine.

— *Corpo di Bacco!* m'écriai-je, qu'est-ce que cela signifie ? Signor Gustavo fait-il la chasse aux hiboux et aux chauves-souris ?

Je m'habillai à la hâte et descendis

armé de deux pistolets, après avoir réveillé mon aide. Dans la rue, j'appelai les voisins et donnai l'alarme. Un secret pressentiment me portait à croire que la maison du capitaine était le but de quelque attaque nocturne conduite par Domenico. Les coups de fusil se succédaient rapidement d'une manière irrégulière.

Bientôt une douzaine de robustes gaillards, très résolus, m'entourèrent ; ils étaient armés jusqu'aux dents.

Nous nous mimes en marche.

A mesure que nous avançons, les détonations devenaient plus distinctes ; nous aperçûmes les traînées lumineuses des coups de feu tirés des fenêtres de la villa.

J'avais divisé ma petite troupe en trois détachements, afin de prendre les assaillants à revers, lorsque retentit un sifflement aigu ; une sentinelle nous avait vus arriver, elle signalait notre approche.

Le feu cessa subitement et la bande s'enfuit en toute hâte dans les bois.

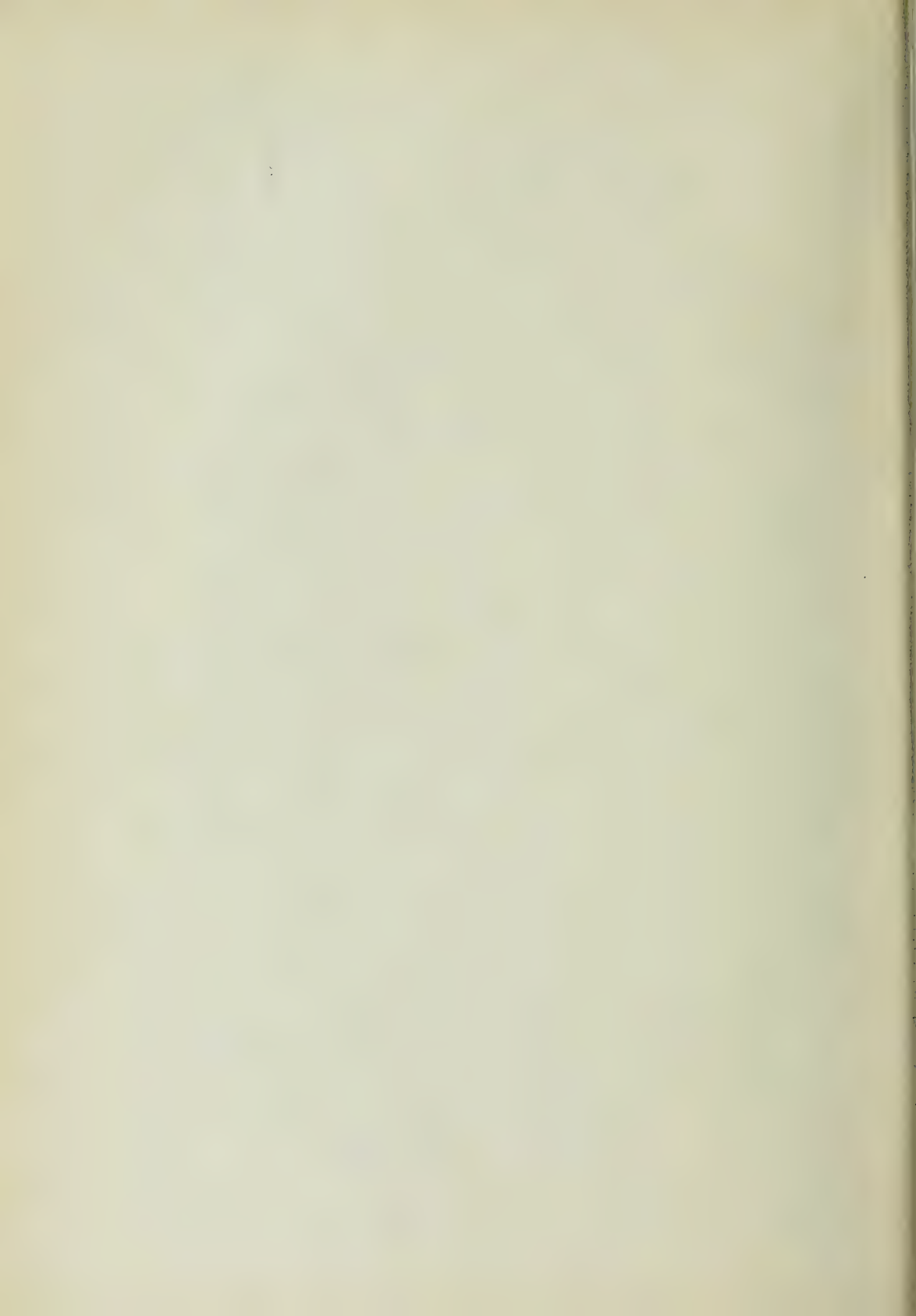
Au moment où nous atteignons le jardin, la lune, se dégageant des nuages qui la voilaient, répandit ses blanches clartés dans la vallée.

Le capitaine, debout sur son balcon, les cheveux au vent, tenait d'une main son fusil et, de l'autre, nous saluait en agitant un mouchoir ensanglanté.

Je fis signe à mes compagnons de m'attendre et je me dirigeai vers la porte de la villa.



... Il était tombé à la renverse, entraînant l'échelle dans sa chute. (Page 51.)



Maddalena m'ouvrit ; elle était toute tremblante.

Je me rendis auprès du capitaine ; il avait au bras une blessure heureusement sans gravité.

Il me raconta que, sans Maddalena et son chien, il aurait peut-être été assassiné dans son lit. C'était elle qui était venue le réveiller. Elle avait pris un fusil et, courant au balcon, elle avait asséné un coup de crosse si vigoureux sur la tête du premier bandit qu'il était tombé à la renverse, entraînant l'échelle dans sa chute.

Intimidés par une défense si courageuse et inattendue, les assaillants se consultèrent un instant. Maddalena profita de cette indécision pour décharger sur eux successivement tous les fusils accrochés aux parois du salon.

Le capitaine était si fatigué que, n'en pouvant plus, il se jeta dans un fauteuil et ne tarda pas à s'endormir.

En regardant autour de moi, je remarquai que le portrait d'Erminia avait été traversé par plusieurs balles et que toutes les vitres étaient brisées.

Je passai la journée à la villa.

Après les événements de la nuit, je ne pouvais que conseiller au capitaine de quitter le pays au plus tôt.

Le lendemain arriva le préfet de police de Rome, pour dresser procès-verbal.

— Je ne saurais trop vous presser, dit-il à Gustavo, d'abandonner ces lieux le plus vite possible. Il est évi-

dent que Barbarossa est le chef de cette bande et qu'il renouvellera ses attentats. La justice ne peut pas vous assurer une protection suffisante. En demeurant seul ici, vous courez pour ainsi dire au-devant de la mort. Une balle vous frappera par derrière et vous tomberez sans voir votre assassin.

Après de longues hésitations, le Suédois se décida enfin à partir le même jour. Il monta dans la voiture du préfet.

— Est-ce la dernière fois que nous nous voyons ? lui dis-je en lui tendant la main.

— C'est le secret de Dieu, répondit-il avec tristesse. Vous savez que je suis à demi votre compatriote.

Il me remit une bourse pour le curé et me donna en souvenir une miniature qu'il portait sur lui : le portrait de lord Byron.

Au moment de son départ, Maddalena, qui voulait absolument le suivre, se cramponna à la voiture. Nous dûmes la retenir de force et l'enfermer dans la villa. Mais le lendemain elle se sauvait par la fenêtre.

On m'a raconté qu'on l'avait vue errant dans les rues de Rome, les cheveux épars, appelant le capitaine d'une voix désespérée. La pauvre créature, prise pour une folle, fut ramenée au village par la gendarmerie. Elle revint s'installer dans la villa d'où elle ne sortait plus, laissant l'herbe croître dans le jardin et tout tomber en ruines.

Il y avait longtemps qu'elle ne parlait plus du capitaine et de son mortel ennemi, Barbarossa.

On n'ignorait cependant pas qu'il fût dans le voisinage, avec sa bande, attendant la première occasion favorable pour punir ses concitoyens de l'appui qu'ils avaient prêté à l'étranger. Heureusement un détachement de gendarmes nous avait été envoyé de Rome ; il préserva maintes fois le village du sac et de l'incendie.

Personne n'osait prendre le chemin de la vallée sans être armé d'un fusil ou accompagné des douaniers. Quant à moi, j'en perdis l'inspiration poétique. Je vivais dans des transes continues, sachant que Barbarossa m'en voulait particulièrement, à cause de l'amitié qui me liait au capitaine.

A plusieurs reprises, des battues générales furent organisées, mais sans succès. Les brigands étaient toujours avertis par leurs espions ; ils gagnaient dans la montagne des retraites inaccessibles.

Au milieu de l'hiver, le vieux Serone, père de Domenico, mourut de chagrin. Alors seulement nous eûmes un peu de répit. Malgré ses mauvais instincts, le *Rosso* aimait son père et fut vivement affecté de sa mort. On eût dit que, rempli de tristesse, il était allé cacher sa douleur dans une solitude ignorée, car rien, durant tout l'été, ne nous fit soupçonner son voisinage.

Je vous l'ai déjà dit, on ne parlait même plus de lui, lorsqu'un beau jour

des paysans effarés arrivèrent en courant au village :

— Barbarossa approche de Nervi ! répondaient-ils, tremblants, à ceux qui les interrogeaient. La bande nous a enlevé nos ânes.

Une demi-heure après, tout le monde était sur pied.

On fit une battue du côté de Nervi, mais on ne rencontra pas celui qu'on cherchait. Des paysans nous apprirent qu'il avait passé avec ses bandits comme un tourbillon, emportant tout ce qui lui tombait sous la main, jusqu'à des enfants ! Quelques jours plus tard, ceux-ci furent rendus à leurs parents, moyennant rançon.

Barbarossa était de nouveau partout et nulle part.

Il apparaissait et s'éclipsait comme un héros de théâtre. L'imagination populaire ne tarda pas à en faire un être fantastique et merveilleux et, quand on voulait effrayer les bambins, on n'avait qu'à prononcer le nom du fameux brigand.

Les soirs d'été, sous la tonnelle, ou l'hiver, au coin du feu, on racontait ses exploits, on citait ses actes de courage, on lui prêtait même des traits touchants de désintéressement et de générosité. On disait qu'il volait quelquefois pour secourir les pauvres. On assurait aussi que, nouveau chevalier de la Manche, il se comportait fort courtoisement avec les dames et les accompagnait souvent afin qu'elles ne tombassent pas dans les embuscades de Barbarossa.

Notre situation, à nous, n'était guère enviable.

Nous étions à peu près comme des naufragés sur un radeau, entourés de requins prêts à les dévorer. Et personne n'osait mal parler de lui, de crainte d'être signalé à sa vengeance.

Une après-midi du mois de mai, j'étais occupé devant ma porte à transvaser un tonneau d'huile de ricin ; devinez qui je vis entrer chez moi, de l'air le plus naturel du monde, comme si absolument rien ne s'était passé ?

Signor Gustavo !

— *Corpo di Bacco !* m'écriai-je en laissant tomber mes bras d'étonnement, c'est vous !... Mais, malheureux, quel vent d'enfer vous pousse donc ici ? La vie vous est-elle à charge, pour courir ainsi au-devant de la mort ?

Il me répondit qu'il n'y avait, au contraire, que ce coin dans l'univers où il lui fût possible de vivre. Partout ailleurs il s'ennuyait, partout ailleurs il trouvait le vin exécrable, la nature sans charmes ; puis la pensée d'avoir fui lâchement ne lui laissait ni repos ni trêve ; il voulait montrer qu'il n'avait pas peur.

— Je me trouvais dans une station thermale de l'Allemagne, me dit-il, lorsque je lus dans un journal que les montagnes de la Sabine étaient de nouveau infestées de brigands, et que les carabiniers pontificaux envoyés à leur poursuite ne pouvaient les atteindre.

« Cette nouvelle me jeta dans une

agitation facile à comprendre. Je n'en dormis plus ; je me sentais comme poussé par une puissance supérieure du côté de vos montagnes. Il y a dix jours, je bouclai ma valise et pris la malle-poste pour arriver plus vite.

« J'ai vu Maddalena ; la pauvre enfant est bien changée. Elle a failli devenir folle de joie en me reconnaissant.

— Mais, au nom du ciel, que pensez-vous faire ici ? répétais-je en lui tendant la main.

— Vous verrez que je ne manquerai pas d'occupations ; mon premier désir est de me joindre aux patrouilles des gendarmes qui vous gardent et de me battre contre les bandits que j'ai attirés dans la contrée, car, sans moi, on serait parfaitement tranquille dans ces montagnes. N'est-il pas juste que je cherche, dans la mesure de mes forces, à réparer le mal que j'ai causé ? Au revoir, Angelo, vous viendrez me voir, n'est-ce pas ?

Il me quitta.

La nuit, j'eus des rêves horribles. J'entendais des coups de feu ; je m'imaginai que Barbarossa renouvelait son attaque contre la villa du capitaine. Je volais à son secours, et je ne trouvais plus que son cadavre !

Le lendemain, en proie aux plus sombres pressentiments, je pris le chemin de sa demeure. Maddalena s'était courageusement remise au travail ; elle cueillait des raisins. Sur le seuil de la villa, je rencontrai le chien qui avait vieilli et perdu un œil. Dans

le salon, les traces laissées par les balles avaient disparu. Le portrait d'Erminia avait été réparé.

Le capitaine, assis sur un canapé, fumait sa pipe en lisant un livre. Il me dit qu'il était fatigué, qu'il avait battu les bois toute la nuit et qu'il devait repartir avec quelques gendarmes après le coucher du soleil.

Je fus surpris de son air étrange et, en regagnant le village, je fis une sorte de pari avec moi-même. Si cet état de choses, me disais-je, dure six semaines sans dénouement tragique, j'imprime à mes frais mes sonnets et mes élégies. Au cas contraire, mes vers étaient condamnés à rester à jamais enfouis dans mes cartons.

La fin prévue arriva ; seulement je ne sais pas si ce dénouement peut être considéré comme réunissant toutes les conditions requises, et j'en suis toujours à me demander si j'ai perdu ou gagné mon pari.

Gustavo m'a tout raconté, son récit m'est encore si bien présent à la mémoire, que je vous le répéterai à peu près mot pour mot.

Ce qui l'avait d'abord étonné, me dit-il, c'est que Barbarossa, apprenant sa présence dans le pays, ne se soit pas montré aussitôt aux environs de la villa, car son retour était un défi audacieux porté au brigand, et devait soulever en lui les âpres désirs de la vengeance. En accompagnant les gendarmes dans leurs rondes, il avait rencontré à maintes reprises des visages suspects, mais qui ne tenaient pas

ce qu'ils promettaient. Dès qu'ils voyaient le bout d'une carabine, ils disparaissaient dans les fourrés comme des écureuils à la vue d'un oiseau de proie.

Le capitaine supposa que c'était une ruse de Barbarossa pour l'attirer plus avant dans les montagnes et le faire tomber dans quelque piège. Aussi ne se sentit-il pas de joie lorsqu'on organisa une grande expédition qui devait durer plusieurs jours.

La veille, les hommes qui en faisaient partie allèrent se coucher de bonne heure afin de se lever avant le soleil, frais et dispos.

Le capitaine était trop agité pour dormir. Un admirable clair de lune l'invitait pour ainsi dire à sortir. Il prit son fusil, appela son chien et s'enfonça dans les bois qu'on eût dit éclairés par les reflets d'une lampe mortuaire.

Si audacieux qu'il fût, il ne voulait cependant pas s'exposer inutilement. Coiffé d'un feutre à larges bords et vêtu de gris, on ne le distinguait pas d'avec les troncs des châtaigniers et des hêtres.

Rien ne troublait le silence et la splendeur de la nuit. Jamais il n'avait si bien goûté le charme de la solitude ; l'image d'Erminia lui était à ce point présente à l'esprit qu'il croyait marcher à côté de la jeune fille. Plongé dans sa rêverie, il allait droit devant lui sans s'inquiéter de la direction qu'il prenait. Son chien, fatigué, le suivait comme une ombre.

Il errait ainsi depuis près d'une heure, lorsque tout à coup le terreneuve se mit en arrêt et poussa un aboiement sourd.

Le capitaine arma son fusil, mais avant qu'il n'eût le temps de l'épauler et de se rendre compte de ce qui se

tomber son pistolet et s'enfuit en hurlant.

La blessure du capitaine, quoique légère, saignait beaucoup. Il entourra sa jambe de son mouchoir et de sa cravate, rechargé son fusil et revint sur ses pas en boitant.



passait, plusieurs coups de feu retentirent dans la forêt et une balle lui effleura la jambe. Au même moment un grand gaillard surgit de derrière un bloc de rocher et braqua son pistolet sur lui.

Gustavo pressa rapidement la détente de son arme et visa si juste que la main de son adversaire fut traversée de part en part. Le brigand laissa

La lune n'éclairait plus la vallée et, pour comble de malheur, il s'égara.

Enfin, après avoir marché à l'aventure pendant plusieurs heures, il retrouva son chemin et vit le toit de sa villa se dresser au milieu du vignoble. Mais il était dans un état d'épuisement tel qu'il s'affaissa sur un tas de pierres. Son chien, qui avait reçu une

balle sans pousser un cri, vint se coucher à ses pieds pour ne plus se relever.

— Mon cœur se serra, de grosses larmes coulèrent sur mes joues, me dit le capitaine, lorsque je vis ce fidèle ami s'étendre devant moi, me regarder de son grand œil triste et doux et puis le fermer pour toujours. Je pris l'animal dans mes bras et me traînai jusqu'à l'entrée de mon jardin où je voulais qu'il fût enterré.

La grille, comme d'habitude, était fermée en dedans ; il l'ouvrit en pressant un ressort secret. Il gravit péniblement l'escalier du perron, surpris de ce que le bruit de ses pas n'éveillait pas l'attention de Maddalena. Croyant que la fatigue des jours précédents l'avait endormie d'un profond sommeil, il passa devant sa chambre sans l'appeler. Il porta à la cuisine le cadavre de son chien, l'enveloppa dans une vieille natte, puis, rassemblant ses forces, il monta à l'étage supérieur, impatient de se jeter sur son lit.

Mais, lorsqu'il ouvrit la porte du salon que la lune inondait d'une clarté resplendissante, il resta sur le seuil, la bouche béante, les yeux fixes, comme pétrifié.

Un homme, les bras croisés, était debout devant le portrait d'Erminia, qu'il contemplait, immobile comme une statue.

Ce ne fut qu'après un moment que le capitaine reconnut Barbarossa. Le terrible bandit ne méritait plus ce

surnom, tant il était changé. Il avait coupé sa barbe rousse ; son épaisse chevelure était grise. Sous son vieux chapeau de paille déformé par la pluie, il avait l'air d'un fantôme.

Les deux adversaires se mesurèrent d'un long regard chargé de haine, sans reculer ni avancer d'un pas.

Le capitaine s'appuya sur son fusil pour se donner la contenance d'un homme inaccessible à la crainte et prêt à vendre chèrement sa vie.

— Vous arrivez, enfin ! s'écria Barbarossa d'une voix tremblante. Je vous attends depuis longtemps. Vous le savez, j'ai juré qu'il fallait qu'un de nous deux mourût ! Demain, vous allez essayer de massacrer quelques-uns de mes gens, c'est bien ; mais il me semble qu'auparavant nous pourrions régler nos propres affaires.

Le capitaine fit un léger mouvement comme s'il eût voulu lever son fusil.

— Ne vous pressez pas, lui dit Domenico ; je vous avertirai. Si j'avais eu l'intention de vous tuer, j'aurais pu le faire déjà dix fois. Il y a un quart d'heure, rien ne m'eût été plus facile que de vous envoyer une balle en pleine poitrine, au moment où vous traversiez votre jardin. Je ne vous cache pas que j'en ai eu un instant l'envie, mais j'ai immédiatement chassé cette pensée. *Elle* ne m'aurait pas pardonné, ajouta-t-il en baissant la voix et en montrant le portrait d'Er-

minia. Si vous êtes encore en vie, c'est à elle que vous le devez.

— Domenico, répondit le capitaine, finissons-en. Vous êtes chez moi, je ne souffrirai pas que vous jouiez ici le rôle du maître. Je ne veux pas non plus que l'on puisse dire que je dois la vie à la générosité de l'assassin d'Erminia. Vous n'aviez aucun droit sur elle ; vous l'avez tuée comme une bête sauvage tue une brebis sans défense ; bien plus, vous l'avez attirée dans un infâme guet-apens. Si j'étais un lâche, il y a longtemps que je vous aurais logé une balle dans la tête, avant que vous n'ayez eu le temps de vous emparer de votre arme ; mais vous me faites véritablement pitié !... Je comprends qu'Erminia ait rendu fou de jalousie et d'amour celui qui se croyait aimé d'elle ; c'est pourquoi je vous offre une lutte à chances égales. Prenez votre carabine ; je compterai jusqu'à trois et nous déchargerons nos deux coups ensemble.

Domenico demeura impassible ; après un moment de silence, il dit à son adversaire :

— Faites ce que vous voudrez ; quant à moi je ne tirerai pas sur vous. A quoi me servirait votre mort ? Me consolera-t-elle de la perte d'Erminia ? Non !... Ah ! tenez, je l'avoue, je suis un misérable !... car c'est moi qui l'ai tuée, elle la plus belle jeune fille de l'univers !... Vous avez raison de me traquer dans les montagnes comme une bête fauve... Vous tuer !... Oh non !... ce serait vous

réunir dans un monde meilleur, dans une éternité de félicité et d'amour d'où je suis banni... Mais finissons-en, comme vous le dites ; je vous en supplie, tirez le premier !... Je ne bougerai pas... Et si vous me manquez, je vous prierai de recommencer... Je vous pardonne tout le mal que vous m'avez fait en me poussant dans la voie criminelle que je suis... Si vous saviez tout ce que j'ai souffert !...

« Et maintenant que je l'ai revue, ajouta-t-il en levant lentement les yeux sur le portrait, et que j'ai revu aussi celui qu'elle aimait, ma vie ne serait plus qu'un enfer !

Comme il achevait ces mots, ses forces parurent l'abandonner. Ses jambes fléchirent, il tomba à genoux devant le portrait qu'il n'avait pas quitté du regard et, cachant tout d'un coup sa figure dans ses mains, il éclata en sanglots.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! soupirait-il. Elle est morte !... morte !... Seigneur Jésus, ayez pitié de son meurtrier !

Il s'affaissa sur le plancher comme frappé d'un coup mortel.

Un rayon de lune éclairait le portrait d'Erminia : on eût dit qu'elle était là vivante, entourée d'un nimbe argenté, devant son assassin qu'elle accablait sous le poids du remords.

— Domenico, fit enfin le capitaine qui s'était avancé jusqu'au milieu du salon, Domenico, levez-vous.

Il revint à lui et leva la tête.

— Domenico, continua Gustavo, ne

soyez pas un enfant. Il n'est pas en notre pouvoir de la rappeler à la vie. Conduisons-nous donc en hommes sensés. Voulez-vous suivre mes con-

soldat. Rachetez par votre conduite aux yeux de Dieu ce que votre mort peut seule racheter aux yeux des hommes... Pour moi, je vous pardonne,

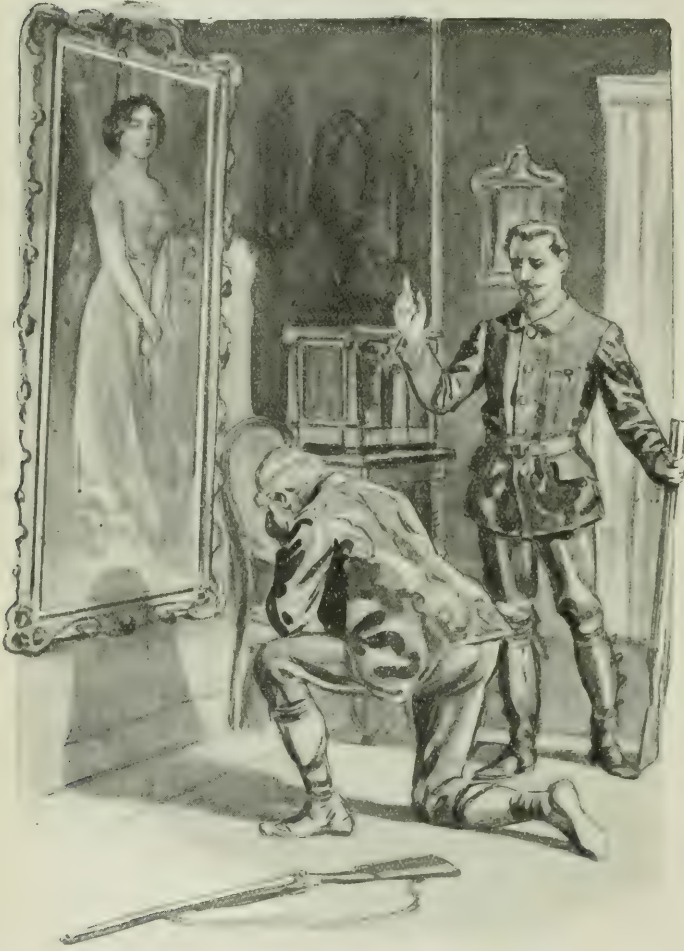
Domenico ; je viens d'être témoin de votre repentir et j'en comprends toute l'étendue.

Il s'était remis sur ses jambes et tenait ses paupières baissées pendant que le capitaine lui parlait. Après un instant de réflexion, il hocha la tête et répondit :

— Nous sommes quittes l'un envers l'autre. Le reste me regarde. Nous ne nous rencontrerons plus sur le même chemin, je vous le jure devant *elle* ! Mais, de grâce, ne restez pas dans cette maison ; je ne puis vous y protéger. Mes compagnons savent que vous êtes riche, c'est à votre

seils ? Eh bien ! quittez le pays sans retard, traversez la mer, allez le plus loin que vous pourrez. On se bat en Chine. Les Français n'ont jamais fermé leurs rangs à des engagés volontaires qui ont votre courage. Faites-vous

or qu'ils en veulent. S'ils apprennent que j'ai manqué l'occasion de vous tuer, jamais ils ne me pardonneront. Plusieurs d'entre eux, depuis un certain soir, portent les marques de votre adresse. Dieu vous garde ! Bonne nuit !



Il se baissa pour ramasser son fusil, jeta un dernier regard sur le portrait d'Erminia auquel la lune prêtait une beauté magique, et sortit plus pâle qu'un mort. On l'entendit descendre lentement l'escalier et refermer avec soin la porte du jardin.

Ses pas se perdirent bientôt dans l'éloignement ; tout redevint silencieux.

Le capitaine demeura un instant sans bien se rendre compte de ce qui s'était passé. Il lui semblait, me dit-il, avoir été précipité du haut d'une tour. Tous ses membres étaient comme brisés. Le vertige l'empêchait de se tenir debout. Il s'étendit sur son canapé et y resta jusqu'au matin, plongé dans un profond assoupissement.

Le sang qui coulait de sa blessure le rappela enfin à la réalité.

Il se leva et appela plusieurs fois Maddalena. Mais aucune voix ne lui répondit. C'était le silence du tombeau.

En proie à mille inquiétudes, Gustavo se traîna jusqu'au rez-de-chaussée et entra dans la chambre de Maddalena.

Un spectacle horrible l'y attendait.

Il vit dans une embrasure, les mains liées derrière le dos, un bâillon sur la bouche, la pauvre créature qui se tordait de douleur, en proie aux convulsions de l'agonie. Tirer un couteau, couper les liens qui l'enchaînaient, ce fut pour le capitaine

l'affaire d'une seconde. Mais Maddalena, au lieu de se relever, roula comme une masse inerte.

Gustavo lui appliqua sur les tempes des compresses d'eau et de vin. Elle revint enfin à elle, puis se mettant subitement à pleurer et à rire, elle se précipita sur les mains de son maître en les couvrant de baisers. Le capitaine l'interrogea ; pas un mot sensé ne sortit de sa bouche. Elle était folle !

.....
Dès que j'eus connaissance des faits que je vous ai racontés, je fis transporter Gustavo chez moi. Il y resta environ un mois. Il occupait la chambre que je vous ai louée.

La battue générale s'effectua sans le capitaine. Elle eut pour résultat de nous assurer une tranquillité de quelques années, bien qu'on n'eût ramené qu'un seul prisonnier, un garçon de quinze ans, dont le père faisait partie de la bande. Dans les interrogatoires qu'il subit à Rome, le jeune brigand révéla que Barbarossa avait été assassiné par ses compagnons au retour de son entrevue avec le capitaine. Ils avaient su qu'il n'avait tenu qu'à lui de s'emparer du riche étranger. Ses anciens amis lui jetant le mot de traître à la face. Domenico voulut répondre à coups de poignard, la bande entière se révolta et le perça de mille coups.

Sa blessure guérie, le capitaine se rendit à Naples, où il s'embarqua pour la Grèce.

J'ai appris, trois ans plus tard, par un peintre qui l'avait connu à Athènes, qu'il s'était noyé en se baignant au bord de la mer.

Qu'est devenu le portrait d'Erminia ? C'est ce que le peintre n'a pu me

dire. Il se souvenait parfaitement de l'avoir vu chez le Suédois, mais il ignorait en quelles mains il était passé depuis sa mort.

Pour l'avoir, je donnerais aujourd'hui encore la moitié de ma fortune !



LA FENICE

A demi perdu sur une des plus hautes crêtes des Apennins, le petit village de Treppi n'est habité que par des pâtres. Les sentiers qui y mènent ne sont praticables que pour les piétons, et encore faut-il qu'ils aient le pied montagnard. La route que suivent la diligence et les vetturini traverse la montagne à plusieurs lieues vers le sud. Treppi ne voit jamais arriver à son auberge que des paysans que leurs intérêts mettent en rapport avec les pâtres ; la nuit, le village sert momentanément d'abri aux contrebandiers qui y viennent avec leurs mulets chargés de marchandises, par des sentiers à peine tracés dans les rochers, et qu'eux seuls connaissent.

On était au milieu d'octobre, époque où, à cette élévation, les nuits sont ordinairement d'une grande clarté.

Mais, ce soir-là, on voyait un léger brouillard s'élever de la vallée et s'étendre lentement sur toute la chaîne des Apennins.

Il pouvait être neuf heures. Déjà,

dans toutes les cabanes construites en pierres qui forment le village, les pâtres et leur famille dormaient autour du foyer éteint.

Une seule habitation restait vivante.

Plus grande que les autres, elle était entourée d'écuries, d'une remise et d'un four à pain. Un certain nombre de chevaux, conduits par six ou sept hommes, venaient d'y arriver. Tout près de la porte se tenait un vieux chien qui remuait joyeusement la queue. Il salua les arrivants d'un aboiement et rentra dans la maison, où un bon feu pétillait sous une grosse marmite. Une jeune fille, le visage tourné vers la flamme, les bras pendants, attendait, plongée dans une vague rêverie. Quand le museau du chien effleura sa main, elle se retourna vivement, comme éveillée en sursaut.

— Fuoco, dit-elle, ma pauvre bête, va-t'en dormir, tu es malade.

Le chien poussa un sourd gémissement, baissa la queue et gagna en rampant une vieille peau de mouton, étendue derrière l'âtre.

Les hommes étaient entrés. Une servante aux cheveux grisonnants puisa dans la marmite un grand plat de polenta, qu'elle plaça sur la table.

Pendant tout le repas, le silence ne fut interrompu que par le pétilllement du bois sec et les grognements du chien.

La jeune fille s'était assise sur une pierre près du foyer ; elle ne toucha pas à l'assiette que la servante lui avait présentée ; les yeux fixés sur le brasier, elle semblait abîmée dans de profondes réflexions.

Tout à coup le galop d'un cheval et le bruit d'hommes en marche troublèrent la tranquillité de la nuit.

— Pietro ! dit la jeune fille d'un ton calme, sans bouger.

Un grand gaillard quitta la table et sortit, de l'air d'un homme qui sait ce qu'il a à faire.

Les pas devinrent de plus en plus distincts ; on entendit le cheval s'arrêter. Un instant après, trois hommes

se montrèrent sur le seuil de l'auberge et entrèrent en saluant sans façon.

Pietro s'approcha de sa maîtresse dont le regard ne s'était pas détaché du foyer.

— Ce sont, dit-il à voix basse, deux contrebandiers de Porrette ; ils n'ont pas de marchandises ; ils conduisent à travers la montagne un signor dont les papiers ne sont pas en règle.

— Mina ! cria la jeune fille.

La vieille servante accourut.

— Ils voudraient manger, poursuivit Pietro, le signor désire se reposer jusqu'au jour. Il demande s'il peut passer la nuit chez nous.

— Etends-lui de la paille fraîche dans la chambre.

Pietro répondit par un signe de tête et se retira.

*
**

Les contrebandiers s'étaient mis au bout de la table. Ils étaient taillés en hercules et armés jusqu'aux dents, leur veste brodée coquettement rejetée sur l'épaule ; sous leur large feutre, orné de glands rouges, leurs yeux noirs étincelaient comme des charbons ardents. Avant de toucher à



la polenta que Mina leur avait servie, ils se signèrent dévotement.

L'étranger s'était placé à l'écart ; il avait ôté son chapeau, et tout en

choir, attirèrent d'abord son attention. Il regarda aussi les épis de maïs suspendus au plafond, et qui formaient comme une voûte d'or ; puis



passant sa main fine et blanche dans son abondante chevelure, il promenait un regard curieux autour de lui. Les maximes pieuses écrites au charbon sur la muraille, l'image de la Madone devant laquelle brûlait une petite lampe, et dans le fond de la pièce les poules qui dormaient sur leur per-

ses yeux se fixèrent sur la jeune fille et ne la quittèrent plus. A la lueur rougeâtre du feu, son profil se détachait dans toute sa sévère beauté. Les longues tresses de ses cheveux noirs retombaient sur un cou poli comme le marbre, aux attaches d'une finesse aristocratique ; ses mains à demi

jointes reposaient sur ses genoux et ses petits pieds, étendus vers le feu, eussent chaussé, comme ceux de Cendrillon, la pantoufle de verre.

Il était difficile de dire son âge ; et à son attitude, au son de sa voix, on reconnaissait immédiatement la maîtresse de la maison.

— Avez-vous du vin, ma belle hôtesse ? fit l'étranger en s'approchant de l'âtre.

La jeune fille se leva comme poussée par un ressort, puis elle s'appuya contre le mur et demeura immobile, sans ouvrir la bouche, le regard menaçant.

Le chien se réveilla et poussa un grognement significatif.

— Il n'est donc pas permis de demander si vous avez du vin ? fit l'étranger ; je...

Le chien ne lui laissa pas le temps d'achever ; dans un accès de fureur inexplicable, il se jeta sur l'étranger, saisit son manteau avec les dents et l'arracha ; il l'eût mis en pièces sans l'intervention de la jeune fille.

— Arrière, Fuoco, arrière ! paix ! cria-t-elle.

Le chien se retira, mais sans perdre l'étranger de vue.

— Va l'enfermer dans l'écurie, Pietro, dit-elle, en montrant le chien.

Les domestiques, qui achevaient leur repas, se parlaient à voix basse ; le chien emprisonné poussait des gémissements plaintifs ; il y avait un air de contrainte et une impression lugubre sur tous les visages.

Mina, sur un signe de sa maîtresse, avait apporté du vin. L'étranger but et passa le verre à ses compagnons de route, puis il se mit à réfléchir à la scène bizarre dont il avait été l'acteur inconscient. Il n'y comprenait rien.

Les domestiques ne tardèrent pas à se lever de table ; les trois nouveaux venus se trouvaient seuls avec l'hôtesse et la vieille servante.

— Le soleil se lève à quatre heures, dit un des contrebandiers. Votre Excellence n'a pas besoin de partir plus tôt ; elle sera à l'heure convenue à Pistoja.

— Bien, mes amis, répondit-il ; vous pouvez aller dormir.

— Nous vous réveillerons, Excellence.

— Très bien. Mais la Madone sait que je ne dors jamais six heures de suite. Allons, bonne nuit, Carlone ; maître Bacino, bonne nuit !

En passant, un des contrebandiers se pencha vers l'hôtesse et lui dit :

— Constanso de Bologne m'a chargé de vous présenter ses compliments et de vous demander s'il n'a pas oublié son couteau ici, samedi dernier.

— Non, répondit la jeune fille d'un ton sec et l'air impatienté.

— Je lui ai dit que vous le lui auriez renvoyé s'il l'avait laissé chez vous. Et alors...

— Mina, fit-elle en l'interrompant, montre-leur le chemin de leur chambre, s'ils l'ont oublié.

La vieille servante qui s'endormait se leva.

— Je voulais encore vous prévenir, maîtresse, continua le contrebandier sans s'émouvoir, et en clignant de l'œil, je voulais vous prévenir que le signor ne regarde pas à la dépense.

filles à la vieille servante qui s'éloigna, comprenant qu'on la congédiait.

Elle s'arrêta un instant sur le seuil, comme si elle hésitait à partir, puis elle referma la porte sur elle.



Donnez-lui un lit si vous pouvez. Voilà ce que je voulais vous dire, signora Fenice ; que la Madone vous accorde une bonne nuit !

Avant de sortir, les deux hommes s'inclinèrent devant l'image de la Vierge et firent un grand signe de croix.

— Bonne nuit, Mina, dit la jeune

*
**

Le feu de l'âtre s'éteignait. La Fenice prit une lampe et l'alluma. L'étranger semblait déjà plongé dans le sommeil : enveloppé dans son manteau, la tête appuyée sur son bras droit, on eût dit qu'il s'était arrangé pour passer la nuit ainsi.

Tout à coup, il crut entendre son nom. Il leva la tête. La lampe brûlait devant lui, et la Fenice qui l'avait appelé fixait sur les siens ses grands yeux noirs, d'une attraction magique.

— Filippo, dit-elle d'une voix solennelle, ne me reconnaissez-vous pas ?

*
**

L'étranger fixa son regard sur ce beau visage que la lumière de la lampe faisait si bien ressortir et auquel l'anxiété donnait une légère pâleur. Des cils longs et soyeux adoucissaient la sévérité du front et d'un nez trop aigu ; la bouche avait la fraîcheur de la jeunesse, mais quand elle ne parlait pas, elle avait une expression de douleur résignée et de renonciation qui concordait avec la profondeur triste et tranquille du regard.

— En vérité, mon hôtesse, répondit Filippo, je ne vous reconnais pas.

— C'est impossible ! répliqua-t-elle avec l'accent d'une profonde conviction. Pendant sept ans vous avez eu le temps de penser à moi ; il n'en faut pas tant pour graver dans son cœur l'image de quelqu'un.

— Oui, répondit Filippo à ces singulières paroles ; oui, ce temps suffit pour celui qui ne donne d'autre but à sa vie que le plaisir de caresser dans sa pensée le visage d'une jeune fille.

— Il y a sept ans, dit-elle d'un air

pensif, vous disiez que ce plaisir serait toujours le vôtre.

— Il y a sept ans ? Oh ! alors, oui, je plaisantais encore volontiers... Et tu as pris la chose au sérieux ?

Elle fit de la tête un signe affirmatif.

— Et pourquoi pas ? reprit-elle.

— Mais, mon enfant, il y a sept ans, je tenais déjà les serments d'amour pour des fiches et des jetons qui remplacent l'or au jeu. Ah ! oui, il y a sept ans, je pensais beaucoup aux femmes. Aujourd'hui, sur l'honneur, j'y pense moins. Chère enfant, il y a tant de choses plus importantes qui vous absorbent !

La Fenice paraissait ne pas comprendre.

Elle se tenait comme une statue, immobile et muette.

— Ah ! je crois me souvenir maintenant, fit l'étranger, après quelques secondes de réflexion... Oui, j'ai parcouru autrefois ces montagnes. C'était en effet il y a sept ans ; les médecins m'avaient envoyé de ce côté ; j'étais alors un jeune fou.

Un rayon de joie illumina la figure de la Fenice.

— Je savais bien, s'écria-t-elle, que vous vous souviendriez ! Fuoco n'a pas oublié sa vieille haine contre vous, et moi je n'ai pas oublié mon ancien amour.

Elle prononça ces derniers mots avec une candeur et une assurance qui jetèrent l'étranger dans le plus profond étonnement.

Il reprit :

— Je me rappelle avoir rencontré un jour, en courant dans les sentiers de la montagne où je m'étais perdu, une belle jeune fille qui me conduisit chez ses parents ; sans elle, j'aurais dû passer la nuit à la belle étoile. Je me souviens qu'elle me plut beaucoup...

— Oui, elle vous plut beaucoup.

— Mais, moi je ne lui plaisais pas. J'usai auprès d'elle de toute mon éloquence, et lorsque je voulus ouvrir par un baiser ces lèvres qui s'obstinaient à rester closes, elle bondit comme une tigresse, ramassa deux cailloux et menaça de me lapider. Si tu es cette jeune fille, comment peux-tu parler de ton ancien amour pour moi ?

— J'avais alors quinze ans, Filippo. J'avais toujours vécu seule, mon caractère était fier, hautain, farouche. Mon père possédait cette auberge et quelques troupeaux. Depuis ce temps, les choses n'ont guère changé : je n'entends plus, il est vrai, mon pauvre père jurer et gronder, — que Dieu ait son âme ! Ma mère était bien sévère. Vous souvenez-vous du soir où vous étiez assis à cette même place ? Vous faisiez l'éloge de notre vin. Je n'en entendis pas davantage. Ma mère me jeta un regard si impérieux que je sortis. J'allai me placer près de la fenêtre, d'où je pouvais vous voir. Vous étiez naturellement plus jeune, mais vous n'étiez pas plus beau. Votre regard est resté le même,

et votre voix si pleine et si sonore a de nouveau éveillé la jalousie de Fuoco, que j'aimais seul jusqu'au jour où je vous rencontrai. Ah ! il sentait bien, le pauvre animal, que je vous aimais désormais mieux que lui ; il le sentait mieux que vous.

— C'est vrai. Quel fou j'étais alors ! Je t'ai poursuivie à travers la cour. Je suivais ton mouchoir blanc que je distinguais à peine au milieu de l'obscurité. Tout à coup je ne vis plus rien ; tu avais disparu par une porte, près de l'écurie.

— C'était ma chambre, Filippo ; il ne vous était pas permis d'y entrer.

— Je l'essayai cependant ; longtemps, je restai à la porte ; je frappais, je suppliais, je croyais que ma tête allait se briser.

— Votre tête ?... non... Vous parliez de votre cœur. Ah ! je me rappelle toutes vos paroles, toutes !

— Tu ne voulus pas les écouter.

— Il me semblait que j'allais mourir ; j'étais toute tremblante ; je voulus appliquer mes lèvres à la fente à travers laquelle vous parliez, et aspirer ainsi votre souffle ; je n'en eus pas la force.

— Et moi qui, dans mon dépit et ma colère t'ai quittée en jurant de ne plus te revoir !

— Je suis restée assise près de la porte jusqu'au matin. J'espérais que vous reviendriez. Dès que le soleil se leva, je sortis, mais plus personne ! Personne non plus que je pusse interroger. Alors je me mis à courir

dans la montagne, à vous chercher partout ; je vous appelais tout haut, et tout bas je vous maudissais. Je descendis jusque dans la vallée et je m'en

Filippo reprit :

— Depuis quand tes parents sont-ils morts ?

— Ils sont morts il y a trois ans, dans la même semaine. Peu après, je partis pour Florence.

— Pour Florence ?

— Oui. Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez de Florence ? Des contrebandiers m'ont recommandée à une maîtresse d'auberge près de San Miniato. J'ai passé un mois dans cette hôtellerie, espérant toujours vous retrouver. Mais, après de longues recherches, j'appris que vous aviez quitté la ville. Personne ne put me dire l'endroit



où vous étiez allé. revins toute bouleversée. J'avais été deux jours absente. Ni mon père, ni ma mère ne voulurent plus m'adresser la parole. Fuoco, qui ne m'avait pas quittée, me consolait par ses caresses. Mais chaque fois que je jetais votre nom aux échos, il entraînait en fureur.

Il y eut un silence pendant lequel l'homme et la jeune fille se regardèrent.

où vous étiez allé.

Filippo se leva et se mit à se promener comme un homme en proie à une vive perplexité.

*
**

La Fenice le suivait du regard, mais sans partager son agitation. Il s'ar-

rêta enfin devant elle, et lui dit en la fixant :

— Pourquoi tous ces aveux, *po-veretta* ?

— J'ai eu le temps, pendant sept ans, d'acquérir le courage qu'il fallait pour les faire. Je savais, Filippo, que vous reviendriez un jour ; seulement, je ne savais pas que je vous attendrais si longtemps. Je suis bien enfant, n'est-ce pas, de vous parler ainsi ? Que vous importe le passé ? Filippo, vous êtes de retour, et me voilà. Je suis à vous pour toujours.

— Chère enfant ! murmura-t-il à voix basse.

Mais sans continuer sa pensée, il baissa les yeux et se tut.

— On m'a souvent proposé des partis, reprit-elle ; de beaux partis, même à Florence ; mais j'avais juré de n'épouser que toi. Quand un prétendant m'adressait de douces paroles, j'entendais dans mon cœur une voix qui me rappelait les tiennes plus douces que toutes les autres. Aussi on ne m'importune plus depuis quelques années, bien que je sois belle comme je ne l'ai jamais été. On avait comme le pressentiment de ton prochain retour.

Après une pause, elle continua :

— Où irons-nous ? Veux-tu rester dans la montagne ? Non, la montagne me semble triste depuis que j'ai vu Florence. Nous vendrons tout, l'auberge, les troupeaux, je me ferai vite

aux habitudes et à la toilette des villes. On s'étonnait à Florence de la facilité avec laquelle je me faisais à cette nouvelle vie... Ah ! comme la magicienne avait raison... Elle me disait : « Il reviendra ! »

— Et si j'étais marié ?

Elle le regarda en souriant :

— Tu veux me mettre à l'épreuve, Filippo ? Tu n'es pas marié. La tireuse de cartes me l'aurait dit.

— Non, je ne suis pas marié ; mais si je ne voulais pas me marier ?

— Comment pourrais-tu ne pas vouloir m'épouser ? fit-elle avec une confiance enfantine.

— Assieds-toi là, près de moi, Fenice. J'ai beaucoup de choses à t'apprendre, donne-moi ta main et promets-moi de m'écouter attentivement, jusqu'au bout.

Elle demeura immobile ; alors, lui, le cœur serré, le regard tristement attaché sur elle, lui parla :

— J'ai dû abandonner Florence en fugitif, à la suite des troubles politiques qui y ont éclaté. Je suis avocat, et c'est pour me soustraire à un interrogatoire qui aurait compromis plusieurs personnes que je suis parti pour Bologne. J'ai vécu longtemps dans cette ville d'une vie solitaire et cachée, évitant surtout la société des femmes. Autrefois, il y a sept ans, j'avais encore un cœur : il ne m'est plus resté que la tête...

« Bologne vient aussi d'avoir ses journées néfastes. Les prisons sont pleines. Je plaidai la cause d'un de

mes amis injustement arrêté ; on l'acquitta. En sortant de l'audience, je fus arrêté en pleine rue par un misérable qui m'accabla d'injures. J'aurais dû passer mon chemin ; je l'écartai d'un coup violent. La populace me poursuivit de ses huées ; je me réfugiai dans un café, où je fus bientôt rejoint par un parent de mon agresseur. Il me demanda raison du coup que j'avais donné. J'apportai la plus grande modération dans ma réponse, car il ne fallait pas beaucoup de pénétration pour deviner que tout cela était machiné contre moi par le gouvernement. Mais une parole en amena une autre, et nous convînmes de nous retrouver sur le terrain.

« Deux jours après, mon adversaire m'envoya dire qu'il était subitement appelé en Toscane et qu'il espérait que je viendrais l'y rejoindre pour vider notre querelle. Je consentis à tout ; mais lorsque, avant-hier, je demandai un passeport, on me le refusa. Je vis bien qu'on cherchait à m'exposer à la honte d'avoir voulu éviter un duel. Il ne me restait pas d'autre parti à prendre que celui de me confier aux contrebandiers. Demain, de bonne heure, ils m'ont promis que je serais à Pistoja. La rencontre doit avoir lieu dans un jardin hors de la ville.

La jeune fille saisit vivement les deux mains de Filippo :

— N'y va pas, s'écria-t-elle, n'y va pas ! ils veulent t'assassiner.

— C'est sans doute leur intention,

fit le jeune homme avec calme. Comment sais-tu cela ?

— Oh ! je le sens... ici... et là.

Elle porta successivement la main à son front et sur son cœur.

— Tu es une magicienne, une strega, je le vois bien, continua-t-il en souriant. Oui, certes, mon enfant, ils veulent m'assassiner. Mon adversaire est le meilleur tireur de la Toscane... Ils m'ont fait l'honneur de me donner un adversaire convenable... Je m'en tirerai encore avec honneur... Qui sait si tout ne se passera pas loyalement ?... Après tout, cela doit être... Si je meurs, tu seras déliée de ton serment de fidélité, ma pauvre enfant... Nous ne nous serions peut-être pas convenus... Le Filippo que tu aimais jadis était un fat, d'un caractère léger, qui ne connaissait pas d'autre souci que celui de l'amour... Que ferais-tu aujourd'hui de Filippo le rêveur, l'utopiste, l'homme politique ?

Il se rapprocha d'elle pour prendre ses mains, mais il recula effrayé à la vue de sa pâleur et de l'étrange expression de son visage.

— Tu ne m'aimes pas, dit-elle lentement d'une voix éteinte.

Et elle le repoussa en jetant un cri.

Au même moment, le chien se mit à aboyer du dehors comme s'il sentait sa maîtresse menacée.

— Tu ne m'aimes pas ! non, non ! cria-t-elle hors d'elle-même. Après sept années d'absence, tu ne reviens

que pour me faire tes adieux ? Ah ! il eût mieux valu pour moi que je fusse devenue aveugle avant de t'avoir revu ; que je fusse devenue sourde avant de t'avoir de nouveau entendu ! Pourquoi ton pied n'a-t-il pas glissé dans un précipice ? Ah ! sainte Vierge, ayez pitié de moi !

Elle se jeta à genoux devant l'image sainte, le front contre terre, les bras étendus.

*
**

La lune, déjà au-dessus de l'horizon, remplissait la pièce de sa pâle clarté.

Avant que Filippo eût le temps de se re-

mettre de son trouble, il sentit les bras de la jeune fille enlacés autour de son cou ; elle pleurait, et ses larmes brûlantes tombaient sur ses mains.

— N'y va pas, lui disait-elle d'une voix suppliante ; tu marches au-devant de la mort. La madone t'a envoyé chez moi pour que je sois ton bon ange et que je te sauve. Laisse ces meurtriers dire ce qu'ils voudront...

Filippo, je sens à la douleur que j'éprouve que je t'ai blessé... Pardonne-moi... mais ne va pas là-bas... Reste ici. Nous bâtirons une autre maison, si tu veux... nous renverrons tout le monde... même la vieille Mina, même



le chien, si tu veux... ou, si tu préfères, partons... à l'instant même... Tous les chemins sont libres... Nous nous dirigerons vers le nord, du côté de Gênes... Nous irons jusqu'où tu voudras...

— Non ! fit-il d'un ton brusque... Soyons raisonnables... Un jour, peut-être, en entendant parler de ma mort, tu seras entourée d'un mari et d'en-

fants qui me béniront d'avoir eu cette nuit plus de raison que toi... Laisse-moi dormir... Va te reposer... et promets-moi de ne pas me revoir demain. Il ne faut pas que nos adieux portent atteinte à ta réputation dans le pays... Et maintenant, bonne nuit... Fenice, bonne nuit !

Il lui offrit cordialement la main, mais celle de la jeune femme resta inerte. Sous les rayons blancs de la lune, elle était pâle comme une morte. Elle murmura : « Je ne te quitterai pas. »

— Et si je l'exige ! dit Filippo avec colère. Pourquoi divaguer de la sorte ? Je ne suis pas un jouet... Ma voie est tracée, et cette voie est trop étroite pour deux... Conduis-moi dans la pièce où je dois reposer jusqu'à l'aube... et oublions le passé.

— Tu peux me frapper, mais je ne te quitterai pas, répliqua-t-elle d'un ton résolu. Filippo, tu es à moi.

— Assez ! cria-t-il avec violence, et rouge de colère. Assez ! ajouta-t-il en la repoussant, et adieu pour toujours ! Voilà sept années, dis-tu, que tu languis pour moi ; aurais-tu acquis par là le droit de me déshonorer à mes propres yeux ? Si tu penses me séduire, tu choisis mal tes moyens. Je t'aimais il y a sept ans parce que tu n'étais pas comme aujourd'hui ; maintenant tout est fini entre nous. Pour la dernière fois, où est ma chambre ?

Le silence qui suivit ces paroles prononcées avec dureté fit craindre au jeune homme d'avoir été trop loin.

Mais la Fenice ne répliqua pas. Elle passa froidement près de lui, ouvrit une porte dont elle lui montra le verrou et revint s'asseoir près de l'âtre.

Filippo entra dans la petite chambre et s'y enferma. Il appliqua pendant quelques minutes son oreille contre la porte : il n'entendit aucun bruit ; la jeune fille ne bougeait pas. Il se dirigea alors vers l'espèce de lucarne pratiquée dans le mur et en retira la paille qui la bouchait : les rayons de la lune inondèrent la chambre : c'était celle de la Fenice. Son lit, d'une blancheur virginale, était entouré d'images pieuses ; sous un crucifix, près de la porte, il y avait un bénitier formé par un coquillage rose ; un escabeau et une petite table complétaient le modeste mobilier.

Filippo s'assit sur le lit, la tête brûlante ; son cœur battait à se rompre ; ses pensées roulaient confuses.

Tantôt il voulait se précipiter aux pieds de la jeune fille, lui demander pardon de sa dureté ; tantôt il frappait du pied, se reprochant sa faiblesse.

Un peigne orné de pièces de métal se trouvait sur la table ; il le prit machinalement, et se rappela alors la belle chevelure qu'il était destiné à soutenir, la nuque sur laquelle celle-ci retombait en tresses d'ébène ; il repoussa l'objet tentateur et s'approcha de la lucarne pour regarder le ciel et la campagne.

— Ce n'est pas ici, se dit-il en lui-même, qu'on peut oublier qu'on a aimé. Cette jeune fille naïve et franche

était bien celle qui me convenait. Quels yeux ouvrirait mon vieux Marco, si je lui ramenais de mes voyages cette belle femme ! Elle entretrait chez moi comme ce doux rayon de lune qui illumine cette chambre. Ah ! bah ! folie, folie, mon pauvre Filippo ! Si elle devenait veuve, que ferait-elle à Bologne ? N'y pensons plus. Je réveillerai mes guides une heure plus tôt, et je m'esquiverai pendant que tout dormira encore à Treppi.

*
* *

Il se disposait à quitter la lucarne, quand il aperçut la forme svelte d'une femme sortir de l'ombre que projetait la maison.

Comme elle lui tournait le dos, il ne put la reconnaître.

L'ombre se dirigeait à grands pas vers le précipice qui s'ouvrait de ce côté du village. « C'est la Fenice ! » se dit-il, sentant un frisson d'épouvante traverser son cœur. Il s'élança vers la porte, mais le verrou, qui était rouillé, résista à tous ses efforts. Une sueur froide inonda son front. Il appela, il secoua violemment la porte, personne ne répondit. Il revint à la lucarne. Déjà quelques pierres, sous sa pression, cédaient, lorsque la jeune fille revint sur ses pas. La Fenice tenait quelque chose de caché sous son tablier ; l'expression de sa figure était sérieuse et pensive ; elle ne regarda pas du côté de la lucarne et disparut de nouveau.

Filippo était encore à la même place, cherchant à se rendre compte de ses impressions, lorsqu'il entendit un grand bruit que faisait le chien ; mais bientôt tout retomba dans un morne silence, et le reste de la nuit ne fut troublé que par les allées et venues de la Fenice. Ce fut en vain que Filippo supplia la jeune fille de lui parler, elle s'obstina à ne pas lui répondre. Il se jeta alors tout habillé sur le lit ; agité par la fièvre, il ne pouvait trouver le sommeil. Enfin, deux heures après minuit, la lune disparut et Filippo sentit que la fatigue l'emportait : il ne tarda pas à s'assoupir.

Quand il se réveilla, la chambrette était plongée dans l'obscurité.

Il remarqua que la lucarne avait été bouchée pendant qu'il dormait.

Il la déboucha et resta tout ébloui par la vive lumière du jour.

Furieux contre les contrebandiers et surtout contre la jeune fille dont il comprit la ruse, il fit sauter le verrou de la porte.

— C'est toi qui as voulu que je dorme si longtemps, lui dit-il d'un ton d'amer reproche.

— Oui, c'est moi, lui répondit-elle d'un air indifférent. Vous étiez si fatigué ! Si votre rencontre ne doit avoir lieu que dans l'après-midi, vous arriverez encore à temps à Pistoja.

— Je t'avais prié de ne plus te soucier de moi ; où sont mes guides ?

— Partis !

— Partis ? Tu veux railler... Où

sont-ils, tête folle ? Ces gens-là ne parlent pas sans être payés.

La Fenice s'était tranquillement assise. Elle répondit avec calme :

— Je les ai payés. Je leur ai dit que j'avais besoin de renouveler ma provision de vin ; que je descendrais à Pistoja et que je vous montrerais le chemin. Il était inutile de vous réveiller ; vous étiez brisé de fatigue.

Filippo tremblait de rage. Il demeura un instant sans pouvoir parler, puis il éclata :

— Je n'irai jamais avec toi !... Ah ! c'est ainsi que tu veux me tromper !... Ce sont là des moyens méprisables... Non, je n'irai pas avec toi... Donne-moi un de tes domestiques... Voilà de quoi payer les contrebandiers.

Il lui jeta une bourse et se dirigea vers la porte.

— Vous ne trouverez personne, lui dit-elle, mes gens sont partis, et dans le village il n'y a, pendant la journée, que des vieillards et des enfants. Tous nos hommes sont avec les troupes dans la montagne.

« Et pourquoi, continua-t-elle en le voyant hésiter sur le seuil, pourquoi ne voulez-vous pas que je vous serve de guide ? J'ai fait cette nuit des rêves qui m'ont dit que vous ne pouvez plus rien être pour moi. Vous êtes libre de me quitter quand vous voudrez ; j'ai seulement voulu disposer les choses de manière à passer encore quelques heures avec vous ; je n'irai pas jusqu'à Pistoja ; je veux simplement vous mettre dans la bonne voie.

Si vous parlez seul, vous risquez de vous égarer. Rappelez-vous l'expérience que vous avez faite lors de votre premier voyage à travers nos montagnes.

*
**

Il la regarda : elle lui parut entièrement changée. Le calme de ses grands yeux témoignait de la sincérité de ses paroles.

— Puisque tu es raisonnable, dit-il, qu'il soit fait selon ta volonté. Par-tens.

Elle se leva avec une indifférence qui frappa Filippo et dont il ressentit un secret dépit. Comment ce feu de la veille s'était-il si promptement éteint ?

— Nous allons manger d'abord, dit-elle, car nous marcherons plusieurs heures sans rencontrer d'habitation.

Elle posa devant lui du pain et une cruche de vin ; elle mangea, debout devant l'âtre, mais ne toucha pas au vin. Filippo prit à la hâte quelques cuillerées de soupe, avala trois gorgées de vin et alluma un cigare aux charbons du foyer.

La Fenice, pendant ce temps, avait changé d'expression : ses joues s'étaient fortement colorées, et il y avait sur ses lèvres comme un sourire de triomphe. Elle prit la cruche et la jeta au milieu de l'âtre, où elle se brisa.

— Je ne veux pas, dit-elle, que d'autres lèvres se posent où les tiennes se sont posées.

Filippo se leva et un soupçon rapide comme l'éclair traversa son esprit : « M'aurait-elle empoisonné ? » pensa-t-il. Mais il chassa bien vite cette mauvaise pensée et il suivit la jeune fille.

— Ils ont emmené le cheval avec eux à Poretta, lui dit-elle, en voyant qu'il cherchait des yeux sa monture. Vous n'auriez, du reste, pas pu descendre à cheval, les sentiers sont trop escarpés.

Ils étaient sortis du village, qui semblait désert. Le soleil était brûlant ; mais la majestueuse grandeur de cette solitude rachetait tout. L'azur du ciel était d'une pureté profonde, l'air, d'une transparence sans égale. A l'horizon, on apercevait, au-dessus des cimes, une longue ligne bleu foncé : c'était la mer. Autour d'eux, aucune trace de végétation. Ce ne fut que lorsqu'ils descendirent dans la vallée qu'ils trouvèrent des ruisseaux et des cascades, des plantes odoriférantes et des arbres.

La Fenice marchait la première, sans se détourner, sans mot dire.

Filippo ne pouvait détacher ses regards de la jeune fille. Il ne se lassait pas d'admirer la vigueur de ses membres et la grâce qui animait tous ses mouvements. Il ne pouvait voir sa tête, que cachait entièrement un grand mouchoir ; mais, quand ils se rapprochaient l'un de l'autre et qu'ils marchaient côte à côte, Filippo s'efforçait de regarder devant lui pour échapper à la tentation de contempler les traits de la jeune fille. Sa

physionomie était aussi naïve et aussi ingénue que sept ans auparavant, lorsqu'il l'avait vue pour la première fois ; son visage était resté le même, tandis que sa taille s'était développée : une tête d'enfant sur un corps de femme.

Il renoua le premier la conversation. Elle lui répondit simplement et avec calme. Le sentier qu'ils suivaient avait, à plusieurs reprises, favorisé la fuite de réfugiés politiques, qui passaient ordinairement la nuit à Treppi.

Filippo demanda à la Fenice des renseignements sur beaucoup de ses amis, mais elle ne se souvenait guère d'eux.

Tout en causant, l'avocat ne remarqua pas que le soleil s'élevait au-dessus de leurs têtes sans qu'on aperçût encore la plaine de la Toscane.

Il y avait dans la voix de sa conductrice quelque chose de magique qui lui faisait oublier ses préoccupations de la veille. Mais quand ils débouchèrent de la gorge dans laquelle ils étaient descendus, et qu'ils eurent de nouveau devant eux une contrée montagneuse d'un aspect étrange et sauvage, qui se déroulait à perte de vue, Filippo jeta un regard vers le ciel.

Il vit clairement qu'ils avaient marché dans une direction opposée à celle qu'il aurait dû suivre.

— Arrête-toi ! cria-t-il à la Fenice. Tu te trompes. Sommes-nous sur le chemin de Pistoja ?

— Non, répondit-elle sans crainte, mais en baissant les yeux.

— Ah ! fille hypocrite et perfide, tu en remontrerais au génie du mal lui-même.

— Quand on aime, répliqua-t-elle d'un air sombre, on est plus puissant que le diable et les anges.

— Tu crois avoir remporté la victoire ? Non, pas encore ! s'écria Filippo avec emportement. Revenons sur nos pas, et indique-moi le chemin le plus court, sinon je t'étrangle de mes propres mains... Ah ! folle, tu veux donc que je te haïsse, puisque tu cherches à me faire passer aux yeux du monde pour un misérable lâche !

Il était hors de lui. Il s'avança vers elle, les poings crispés.

— Etrangle-moi ! lui dit-elle avec un triste sourire. Quand tu m'auras tuée, tu pleureras des larmes de sang. Tu seras obligé de défendre mon cadavre contre les vautours ; le soleil desséchera ta chair, et tu mourras à mes côtés. Quoi que tu fasses, tu ne peux plus désormais te séparer de moi. J'ai mélangé un philtre au vin que tu as bu ; tu m'appartiens... Ah ! tu croyais que j'oublierais comme un jour ces sept années de ma jeunesse pendant lesquelles je t'ai été fidèle et je t'ai attendu !...

Elle parlait avec la majesté d'une souveraine.

— Un philtre ! riposta Filippo... Il ne t'a jamais rendu un si mauvais service, car je te haïs... Adieu ! J'aperçois là-bas une hutte de bergers... Je n'ai plus besoin de toi, adieu, misérable folle !

Elle ne répondit pas.

Elle le suivit un instant des yeux, puis elle alla s'asseoir à l'ombre d'un rocher.

* * *

Il l'avait quittée depuis peu, quand tout à coup il n'aperçut plus trace du sentier. Il se trouvait au milieu d'un fouillis inextricable de broussailles. Bien qu'il ne voulût pas se l'avouer, les paroles de la Fenice laissaient dans son cœur une impression d'inquiétude, et toutes ses pensées étaient remplies d'elle.

A en juger par la hauteur du soleil, il devait être près de dix heures.

Filippo réussit cependant à trouver une issue pour descendre dans la vallée ; la hutte, sur le versant opposé, laissait échapper de son toit un mince filet de fumée, ce qui indiquait qu'elle était habitée. Il franchit le torrent, mais il dut revenir sur ses pas, les rochers étant inaccessibles de ce côté. Il prit de confiance le premier sentier qu'il rencontra. Il s'y engagea rapidement, comme un captif qui vient de recouvrer sa liberté. Mais à mesure qu'il avançait, il lui semblait que la hutte s'éloignait.

Peu à peu son agitation se calma, et toutes les particularités de la scène qu'il venait d'avoir avec la Fenice se présentèrent nettement à son esprit. Il revit l'image de la jeune fille, non pas sous l'impression de son irritation, mais belle et pure comme une vierge de la montagne, et il ne put se défendre d'un mouvement de pitié.

— Elle est assise là-haut, se dit-il en lui-même ; elle attend l'effet de son philtre magique. Pauvre folle ! Je m'explique maintenant pourquoi elle s'est promené cette nuit au clair de lune et pourquoi elle a brisé la cruche.

Plus il avançait, plus il ressentait tout ce que cet amour sauvage avait de puissant et de touchant.

Je me suis sauvé comme un lâche, pensait-il. J'aurais dû lui tendre la main et lui dire : « Je t'aime, Fenice ; si je ne suis pas tué, je reviendrai auprès de toi et je te prendrai pour femme. » Comment cette idée ne m'est-elle pas venue ? J'aurais dû prendre congé d'elle avec un baiser de fiancé... Je suis un homme sans cœur.

Il s'arrêta, et il crut respirer l'haleine de la Fenice et sentir ses lèvres effleurer les siennes. Il lui semblait aussi qu'on l'appelait. « Fenice ! » répondit-il, et ses tempes battirent avec violence. Mais le ruisseau seul murmurait à ses pieds.

Le nom de la Fenice lui revint pour la seconde fois sur les lèvres. Il se sentit rougir de honte. « En suis-je arrivé au point de rêver tout éveillé ? Arrière, enchantresse infernale ! »

Il pressa le pas. Il avait retrouvé toute son énergie ; mais en même temps, il vit qu'il s'était complètement

égaré. Il voulut atteindre une hauteur pour essayer de découvrir de nouveau la hutte de bergers qui s'était comme subitement évanouie. Epuisé par la soif, tourmenté par la crainte de ne pas arriver à l'heure fixée, il éprouva



une sorte de vertige, et il lui sembla que ses jambes pliaient sous lui.

— S'il était cependant vrai, se disait-il, qu'il y ait des éléments assez puissants pour soumettre la volonté d'un homme aux caprices d'une femme !... Ah ! plutôt la mort que l'esclavage... Mais non ! celui qui croit au mal est vaincu par le mal !... Sois homme, Filippo, courage ! Encore quelques heures de marche, et tu seras hors de ces montagnes maudites,

et tu échapperas aux méchants génies qui en ont fait leur demeure.

Cependant il ne pouvait calmer la fièvre qui brûlait son sang. Une pierre, une branche, un tronc d'arbre, la moindre chose qui barrait son chemin, devenait pour lui un obstacle si grand, qu'il avait besoin de toute sa force pour le surmonter.

Il n'avait plus qu'un pas à faire pour arriver au sommet de la montagne. Ses yeux, éblouis par le soleil, ne distinguaient plus rien autour de lui. Il s'était arrêté pour reprendre haleine, lorsqu'il entendit pour la troisième fois son nom résonner à ses oreilles.

Il se frotta les yeux, se tourna du côté d'où venait la voix et aperçut la Fenice assise au pied du rocher où il l'avait quittée ; elle lui dit avec un regard où brillait toute sa joie :

— Enfin, te voilà, Filippo ! Je ne croyais pas que tu serais absent si longtemps.

— Spectre infernal ! s'écria-t-il, quand cesseras-tu de te moquer de moi ?... Si je te retrouve, c'est pour te maudire... Dieu est témoin que je ne t'ai point cherchée... Tu es donc destinée à me perdre ?...

Elle secoua la tête avec un sourire.

— Tu te rapproches de moi, sans que tu t'en doutes. Toujours tu me trouveras devant toi, lors même que les montagnes changeront de place comme pour nous séparer... J'ai versé sept gouttes de sang de chien dans le vin que tu as bu ce matin... Pauvre Fuoco ! Il m'aimait et te haïssait...

C'est ainsi que tu haïras le Filippo d'autrefois, le Filippo qui m'a oublié... Tu ne trouveras la paix qu'en m'aimant. Viens, suis-moi, je te montrerai le chemin qui conduit à Gênes.

Elle se leva et voulut le prendre par le bras.

Elle recula effrayée : Filippo était pâle comme un mort, ses yeux étaient injectés de sang, ses lèvres remuaient sans pouvoir articuler un son ; et il étendait le bras pour la repousser.

Il murmura quelques mots incohérents, chancela et tomba à la renverse dans le vide.

La Fenice poussa un cri perçant comme celui du faucon et descendit le ravin en se retenant aux branches.

Filippo était étendu au pied d'un sapin, les paupières closes, le front et les cheveux souillés de sang. Elle le prit dans ses bras et essaya de remonter la pente escarpée. Ses forces avaient quadruplé ; elle parvint à regagner la hauteur et déposa le blessé sur la mousse, à l'abri du soleil ; puis elle se dirigea vers la hutte des bergers. Dès qu'elle en fut proche, elle appela. Deux pâtres accoururent.

Quand Filippo revint à lui, sa tête reposait sur les genoux de la Fenice, et les deux bergers lavaient sa blessure avec l'eau fraîche du ruisseau.

— Je vous en supplie, balbutia-t-il, que l'un de vous descende à Pistoja et informe les gens qui m'attendent de ce qui vient de m'arriver. C'est à l'hô-

tel de la *Fortune* qu'il faut aller... Je m'appelle...

La voix lui manqua.

Il perdit de nouveau connaissance.

mie quand la Fenice arriva à Pistoja. *L'osteria della Fortuna* se trouve à une centaine de pas de la ville. A cette heure, celle de la sieste, tout était si-



— C'est moi qui irai, dit la jeune fille. Vous transporterez le blessé soigneusement à Treppi. Vous le déposerez sur le lit que Mina vous montrera. Soulevez-le avec précaution. Vous rafraîchirez en route le mouchoir que je lui ai mis sur le front.

**

Il était près de trois heures et de-

lencieux. L'hôtelier, qui ronflait, lui demanda d'assez mauvaise grâce et d'un air mal éveillé, d'où elle venait et ce qu'elle voulait.

— Je viens, répondit-elle, vous apporter un message de signor Fillippo Mamianni...

— Ah! ah! pourquoi ne vient-il pas en personne?... Il y a ici des gens qui l'attendent...

— En ce cas, conduisez-moi auprès d'eux.

— Qu'avez-vous à leur dire de si important ?

— Cela me regarde.

— Bien, mon enfant, chacun a ses secrets... Ainsi, il ne vient pas ? Ces messieurs seront désagréablement surpris ; ils avaient, je crois, des affaires très sérieuses à régler avec lui.

Il jeta un regard sournois à la jeune fille ; mais, comme elle ne paraissait nullement disposée à continuer la conversation, il se dirigea avec elle vers la porte.

Ils traversèrent une petite vigne qui s'étend derrière la maison. Au bout d'une allée d'arbres, ils trouvèrent un pavillon dont les jalousies étaient mi-closes. L'aubergiste frappa dans ses mains, et la porte s'ouvrit.

Trois hommes étaient assis autour d'une table chargée de verres et de bouteilles.

Celui qui était venu ouvrir dit à la Fenice, après l'avoir écoutée :

— Ainsi, l'avocat ne tient pas sa promesse ? Mais quelle preuve peux-tu donner de la vérité de ton message ?

— Quelles preuves ! Je suis une jeune fille de Treppi ; je m'appelle Fenice Cataneo. Des preuves, je n'en ai pas ; mais je dis la vérité.

— Si Filippo Mamianni a perdu connaissance en tombant dans un ravin, comment a-t-il pu t'envoyer ici pour le faire savoir ? demanda l'hom-

me en échangeant un regard de doute avec ses compagnons.

— La parole lui est revenue momentanément après que nous eûmes lavé sa blessure. Il nous a dit alors qu'il était attendu à l'hôtel de la *Fortuna*, et qu'il fallait aller y raconter l'accident qui lui était arrivé.

Un rire moqueur accueillit cette déclaration.

— Tu vois, reprit l'homme qui se tenait sur le seuil, tu vois que ton histoire n'a pas de succès. Il est plus facile d'inventer des contes que d'être un homme d'honneur.

— Si vous voulez dire par là que Filippo est un lâche, le ciel est témoin que vous mentez ! répondit la jeune fille avec indignation.

— Comme tu l'animes ! Est-ce que Filippo serait ton amant ?

— Non. Je le jure par la Madone ! fit-elle d'une voix grave.

— Bah ! ajouta un des hommes qui étaient attablés, il est aussi peu malade à Treppi que...

La Fenice l'interrompit :

— Ah ! vous ne me croyez pas... eh bien ! venez avec moi, vous le verrez de vos propres yeux. Je vous servirai de guide, — à condition que vous ne preniez pas vos armes.

— Tu as peur que nous attentions à ta vie ? Non, tu es trop mignonne...

— Il ne s'agit pas de ma vie, mais de la sienne...

— As-tu d'autres conditions à nous imposer ?

— Oui, il faut que nous amenions un chirurgien avec nous.

Les trois hommes se consultèrent un instant à voix basse.

prit la tête de la petite caravane. La conversation des trois hommes était très animée mais elle n'y prit pas garde. Elle marchait, légère comme



— Il y en a un dans le voisinage, répondit le plus jeune, je vais le chercher.

Il revint peu après avec un quatrième personnage que les autres ne paraissaient pas connaître.

une chèvre, et on lui criait, de temps en temps, de ne pas aller si vite.

Le soleil se couchait quand ils arrivèrent à Treppi. Le village n'avait pas encore trouvé son animation du soir. Seuls, des enfants se hissèrent avec curiosité aux fenêtres et quelques vieilles femmes parurent au seuil des portes.

La Fenice acheta un pain, puis elle

La Fenice passa sans s'arrêter, ré-

pendant par une simple inclination de tête aux saluts de ses voisines. Devant l'auberge, des domestiques pensaient des chevaux, tandis que deux contrebandiers les regardaient en fumant.

La jeune fille se dirigea vers sa chambre et ouvrit la porte : le blessé sommeillait, étendu sur le lit. Une vieille femme de Treppi, assise par terre, se tenait à son chevel.

— Comment va-t-il, *chiaruccia*? demanda la Fenice.

— Il va mieux ; que la Madone soit bénie ! répondit la vieille en jetant un regard de méfiance sur les inconnus qui étaient entrés.

Mina renouvela les compresses et Filippo sortit de son demi-sommeil.

En apercevant la Fenice, son visage se colora subitement :

— C'est toi ! murmura-t-il.

— Oui, répondit-elle d'une voix caressante, c'est moi... Je reviens de Pistoja... J'amène le signor avec lequel vous deviez vous battre : j'ai voulu qu'il vît par lui-même que vous n'êtes pas un lâche... Un chirurgien nous accompagne...

Le blessé tourna ses yeux vers les quatre étrangers :

— Il n'est pas parmi eux, dit-il ; je ne connais aucun de ces messieurs.

Il avait à peine achevé ces mots et ses paupières se refermaient déjà, quand un des hommes s'avança près du lit :

— Il suffit que nous soyons sûrs de votre identité, signor Filippo Mamiani, lui dit-il. Nous avons l'ordre de

vous attendre à l'hôtel de la *Fortuna* et de vous arrêter. On a saisi des lettres qui établissent que vous ne veniez pas seulement en Toscane pour vider une querelle, mais pour nouer certaines relations favorables au parti que vous défendiez à Bologne. Je vous prie de voir en moi le commissaire de police de Pistoja ; voici le mandat d'arrêt.

Il sortit de sa poche un papier qu'il présenta à Filippo ; mais le blessé ferma les yeux et retomba dans son assoupissement.

— Veuillez examiner ses blessures, monsieur le docteur, fit le commissaire en s'adressant au chirurgien. Si son état le permet, nous transporterons le prisonnier sans retard à Pistoja. J'ai vu des chevaux en entrant ; ils m'ont paru chargés de marchandises de contrebande : nous avons le droit de les confisquer... Ah ! je me suis toujours douté que Treppi était un nid de contrebandiers !

La Fenice s'était esquivée.

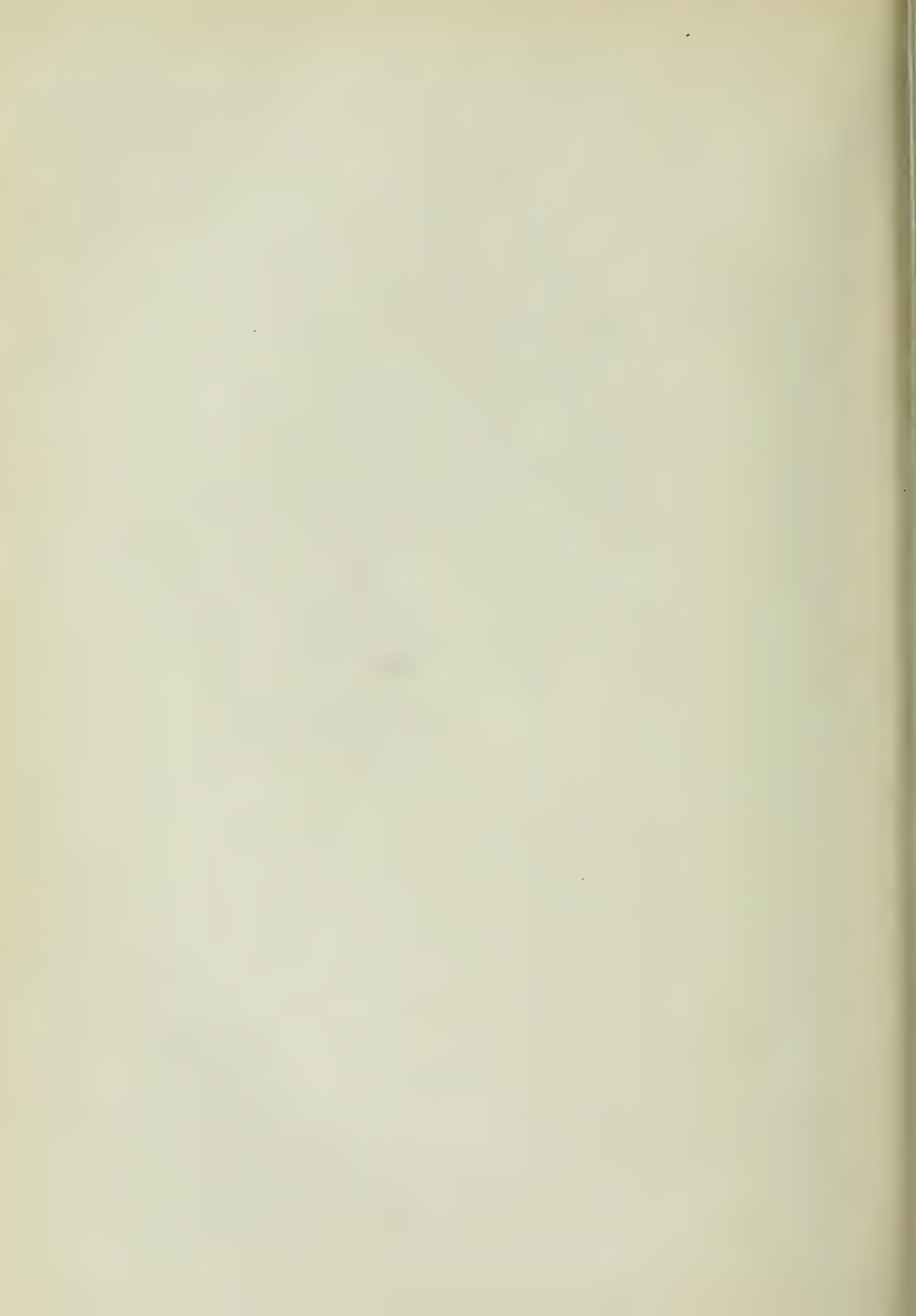
La vieille murmurait des mots inintelligibles.

Au dehors, on entendait des voix fortes qui parlaient et on voyait surgir à la lucarne des têtes curieuses qui disparaissaient aussitôt.

— En prenant de grandes précautions, dit le médecin, je crois qu'on peut transporter le blessé ; mais il a la fièvre, et un accès de fièvre peut lui être fatal en route. Je ne saurais par conséquent accepter aucune responsabilité.



Une jeune fille qui conduisait un cheval monté par un cavalier à la figure pâle et fatiguée. (Page 91.)



— C'est bien, c'est bien, répondit le commissaire. Nous aurons un clair de lune splendide cette nuit... et, après tout, ajouta-t-il, mort ou vivant... 'Allez vous assurer des chevaux, dit-il à ses hommes.

Ils voulurent sortir, la porte résistait. Elle s'ouvrit enfin, et ils virent une bande de gens du village, à la tête desquels se trouvaient les deux contrebandiers. La Fenice leur parlait avec animation ; elle s'avança vers le seuil de la porte et d'un ton énergique :

— Je vous ordonne de quitter cette chambre sans délai. En touchant au blessé, vous vous exposez à ne plus revoir Pistoja. Depuis que Fenice Catalano est maîtresse de cette maison, le sang n'y a pas coulé... Fasse la Madone qu'il n'y coule pas ce soir !... Et n'essayez pas de revenir en plus grand nombre... nous surveillerons la vallée... Rappelez-vous cet escalier taillé dans le roc... Un enfant, armé d'une pierre, peut défendre ce passage. C'est là que nous vous attendrons tant que Filippo Mamianni ne sera pas en sûreté... Partez maintenant, et vantez-vous d'avoir trompé une jeune fille et d'avoir voulu assassiner un blessé !

Les sbires étaient pâles et tremblants. Ils tirèrent des pistolets de leur poche. Le commissaire répondit avec sang-froid :

— Nous sommes venus ici au nom de la loi. Nous mettons les armes à la main pour la faire respecter, et six d'entre vous payeront de leur vie la résistance que vous nous opposez.

Cette déclaration fut accueillie par un sourd murmure.

— Silence ! mes amis, s'écria la jeune fille. Le commissaire nous menace. Il s'en tiendra là. Il sait bien que, s'il avait le malheur de toucher à un seul de nous, il serait immédiatement assommé comme un chien. — Vous parlez comme un fou, continuait-elle en se tournant vers le commissaire ; la peur se peint sur votre figure, et vous parlez de lutter ! Allons, partez, signor, et profitez de ce que le chemin vous est encore ouvert.

Elle recula d'un pas, étendant le bras d'un geste impérieux.

Le commissaire échangea quelques mots avec ses sbires, puis ils sortirent tous ensemble. Ils traversèrent le village, poursuivis par les imprécations et les injures des habitants.

Le blessé s'était mis sur son séant et avait assisté à toute cette scène sans paraître la comprendre.

La vieille arrangea ses oreillers :

— Restez tranquillement couché, mon fils, lui dit-elle, il n'y a plus de danger. Dormez, mon cher fils, la Fenice veille sur vous !

Elle l'endormit comme elle eût fait d'un enfant, en lui chantant une berceuse ; et pendant son sommeil, elle l'entendit qui murmurait le nom de la Fenice.

*
**

Filippo était depuis dix jours sur la montagne. La vieille le soignait comme un fils. Il avait retrouvé le

sommeil et n'avait plus de fièvre. Dès qu'il fut en état d'écrire, il envoya à Bologne un messenger qui lui rapporta une réponse cachetée. Le jour, il restait assis devant la maison, jouissant de l'air pur, de la beauté du paysage et de la solitude. Il ne parlait avec personne, si ce n'est avec sa garde et les enfants. Il ne voyait la Fenice que le soir ; la jeune fille quittait le village au lever du soleil et passait toute la journée dehors. Elle semblait ne pas s'apercevoir de sa présence. Sa figure avait pris l'impassibilité du marbre.

Un jour que Filippo avait poussé sa promenade plus loin que de coutume, il découvrit, au détour d'un sentier qui contournait un rocher, la Fenice, assise sur la mousse. Elle tenait un fuseau à la main et paraissait absorbée dans ses pensées.

A l'approche de Filippo, elle se leva sans mot dire et s'éloigna, sans que sa physionomie trahît la moindre émotion. Elle fut bientôt hors de portée.

Le lendemain, Filippo s'était levé de meilleure heure ; il voulait avoir de la Fenice elle-même l'explication de cette étrange conduite.

Tout à coup la porte de sa chambre s'ouvrit et la jeune fille se montra sur le seuil ; Filippo s'avança vers elle : elle le repoussa du geste.

— Vous voilà rétabli, lui dit-elle froidement ; la vieille pense que vous avez de nouveau la force de voyager à cheval, à petites journées. Vous

quitterez Treppi demain et vous n'y reviendrez plus.

— Je le promets, Fenice, mais à une condition !

Elle ne répondit pas.

— C'est que tu partiras avec moi, ajouta-t-il avec une émotion qui faisait trembler sa voix.

Un éclair de colère passa dans les yeux de la jeune fille.

— Vous vous raillez de moi ! riposta-t-elle en faisant un effort pour se contenir. Partez sans condition. J'attends cela de votre loyauté.

— Quoi ! tu me repousses, maintenant que ton philtre maudit a pénétré dans la moelle de mes os et m'a enchaîné pour toujours à toi !

Elle secoua tristement la tête :

— Le charme est rompu, dit-elle d'une voix sombre. Vous avez perdu du sang avant que le philtre produisît son effet. Il vaud mieux, après tout, qu'il en soit ainsi. J'ai eu tort, et je vous demande pardon. Ne remuons plus les cendres du passé... Demain matin, un cheval sera prêt et un guide sûr vous conduira où vous voudrez.

— Tu as beau feindre... tu parles en dépit de ton cœur, aussi vrai que Dieu est Dieu...

— Tais-toi ! dit-elle.

Puis elle reprit lentement :

— Ne profanez pas le nom de Dieu... Si vous avez un peu de pitié pour moi, partez !... Je sais qu'on ne peut acheter un homme ni au prix de vulgaires services, à la portée du pre-



Elle recula d'un pas, éte



as d'un geste impérieux. (Page 85.)

mier venu, ni au prix de sept années d'attente... Vous m'avez guérie, allez, et recevez mes remerciements.

— Jure-moi devant la Madone que je t'ai aussi guérie de ton amour ! lui dit-il en s'approchant vivement d'elle.

— Que vous importe ? lui répondit-elle d'un ton résolu. C'est là mon secret, et nul n'a le droit de le connaître.

Elle se disposait à sortir ; Filippo se jeta à ses pieds et embrassa ses genoux :

— Si c'est la vérité qui vient d'échapper de tes lèvres, lui dit-il d'une voix douloureuse et suppliante, alors sauve-moi, accepte que je t'appartiens... Si tu me repousses, cette tête à laquelle un miracle seul a conservé la raison, et ce cœur qui ne vit plus que pour toi, se briseront en éclats... Ah ! plutôt mourir que de vivre sans affection, repoussé de ma patrie, inutile au genre humain...

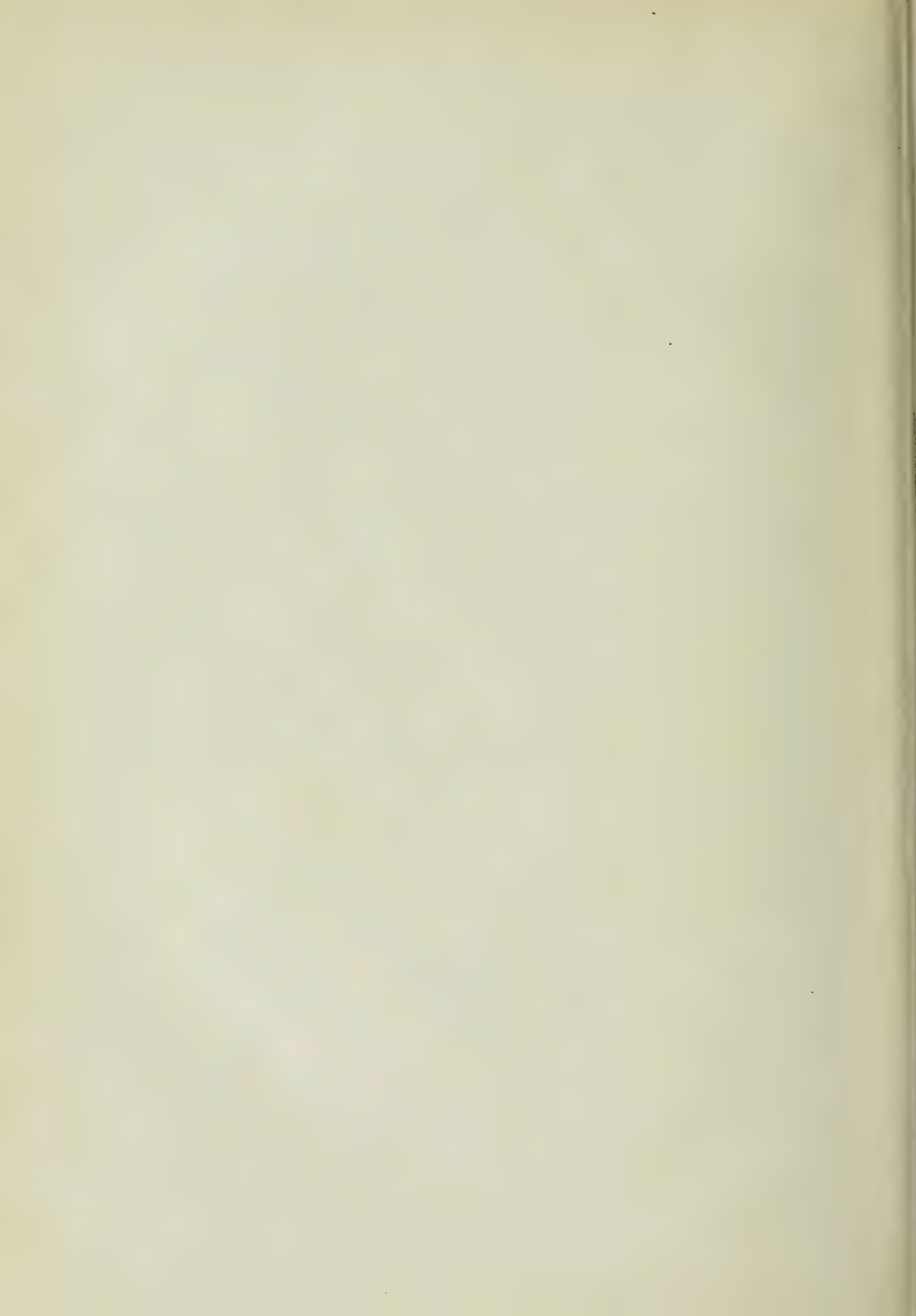
Il leva les yeux vers la Fenice. Elle avait les joues inondées de larmes. Soudain il y eut comme une détente dans l'expression sévère de son visage ; ses beaux yeux s'ouvrirent, ses lèvres remuèrent ; elle semblait s'épanouir comme une fleur remplie d'une sève nouvelle. Elle sourit, se pencha vers lui, le prit et le souleva dans ses bras : « Je suis à toi comme tu es à moi », murmura-t-elle d'une voix joyeuse.

Et quelques jours plus tard on vit passer sur la route de Gênes une jeune fille qui conduisait un cheval monté par un cavalier à la figure pâle et fatiguée.

C'était Filippo avec sa fiancée.

Le soleil qui se levait mettait la nature en fête : les oiseaux chantaient, les papillons se poursuivaient au-dessus des prairies, et dans le lointain s'étendait la mer calme et bleue.





L'IMPÉRATRICE DE SPINETTA

A une lieue de Marengo, gîte, en un creux de la plaine d'Alexandrie, le petit hameau de Spinetta. C'est un endroit ignoré, à peine mentionné dans les annales de la guerre. Et les touristes, qui contemplant avec vénération les cailloux épars sur le champ de bataille, ne rendent jamais visite au hameau voisin. Ils ne savent pas qu'à Spinetta furent, autrefois, couronnés un empereur et une impératrice. Singulières majestés que les rois d'Italie n'ont pas connues !

L'histoire de leur règne fut contée, au commencement de ce siècle, par une humble gazette qui se vendait à cent numéros, les jours de foire seulement.

Depuis, les paysans piémontais et lombards ont quelque peu embelli le récit moqueur de l'historiographe. Et les vieilles femmes, qui assistèrent au solennel couronnement de l'impératrice, ont si souvent narré les splendeurs du sacre qu'elles se contredisent à plaisir.

Essayons de dégager la vérité des oripeaux de la fable.

Telle quelle, l'histoire de l'impératrice de Spinetta vaut bien une légende.

*
**

Donc, pendant que Charles-Félix régnait sur le Piémont, vivaient en une maisonnette de Spinetta deux jeunes orphelines.

Leur père, sergent de la garde, avait disparu sous la Bérésina, dont les glaçons servirent de pierres tombales mouvantes à nombre de ceux qui avaient guerroyé de Saragosse à Moscou. Et leur mère était morte, lasse d'attendre celui qui ne revenait pas.

Pia avait quinze ans quand elle devint la mère de sa petite sœur Marguerite. Des voisins charitables lui proposèrent de veiller sur l'enfant pendant qu'elle se mettrait au service de quelque riche propriétaire des environs. Mais elle refusa leurs offres bienveillantes pour ne pas confier à des mains étrangères le seul trésor laissé par ses chers trépassés.

Derrière la chaumière construite, autrefois, par le soldat de Napoléon, n'avait-elle pas son champ de maïs à cultiver ? Puis ses doigts étaient habiles à tailler les élégants corsets de velours que les jeunes paysannes lacent sur leur chemisette, le diman-



che. Et il ne fallait pas beaucoup de lait pour que Marguerite battit des mains quand on lui servait sa bouillie. La mignonne avait de grands yeux réfléchis, presque graves, et dédaignait les jeux trop bruyants qui hâtent l'usure des robes taillées dans une jupe déjà vieille.

Les mères de famille vantaient la courageuse conduite de Pia, la sagesse de Pia, la piété de Pia. Et les jeunes filles du hameau qui enten-

daient les louanges continuelles de l'orpheline convenaient que jamais réputation de vertu ne fut plus légitimement acquise. De l'angélus du matin à l'angélus du soir, Pia vaquait aux soins du ménage, réparait les hardes de la maison ou taillait les belles jupes brodées que d'autres portaient au bal. Ses mains ne restaient inactives qu'à la grand'messe du dimanche.

On pense bien que la conduite de la jeune fille ne manqua pas d'attirer nombre d'amoureux.

Par la fenêtre ouverte sur la place de l'Eglise, des jeunes et des vieux, des pauvres et des riches venaient offrir à Pia qui leurs bras vaillants, qui un logis où elle travaillerait moins. Elle se moquait de leurs dires, les accusait de retarder la marche de son aiguille et ne les écoutait pas.

Alors, les gens qui avaient prôné sa vertu blâmèrent sa conduite dédaigneuse. Et le

curé du hameau s'en mêla pour reprocher à l'orpheline son orgueil inexplicable. Pia n'eut pas de peine à se disculper.

♦♦

La belle orpheline était née le 13 juin 1800, jour de la bataille de Marengo. De Spinetta, on entendait les grondements prolongés du canon. Et la mère de Pia, en l'angoisse de



Quand l'Empereur parut devant elle, elle cria : « *E viva! E viva! E viva!* »

(Page 97.)

l'enfantement, tremblait pour les jours de son mari combattant avec les troupes de Desaix. L'enfant était donc venue au monde sous les auspices du dieu de la guerre et au moment même où le premier Consul félicitait sur le champ de bataille le laboureur de Spinetta.

Cinq ans plus tard, les troupes françaises défilaient à Marengo devant l'Empereur, qui allait à Milan poser sur son front la couronne d'Italie. La femme du sergent de la garde avait suivi l'exode des populations se précipitant pour admirer le cortège du vainqueur des peuples. Dans l'espoir de voir son homme, la paysanne avait pris place au premier rang des curieux. Effrayée par cette foule bruyante de gens inconnus, Pia se cachait le visage sous la coiffe de sa mère, quand la foule poussa de grands cris : « Le voilà ! Le voilà ! C'est celui qui monte un cheval blanc ! » Alors la femme du soldat éleva sa fille au-dessus des têtes qui hurlaient : « *Eviva l'imperatore !* »

L'enfant regarda sans crainte les beaux officiers dont les broderies luisaient comme des morceaux de soleil. Puis, quand l'Empereur parut devant elle, Pia frappa ses petites menottes l'une contre l'autre et, trépidant d'enthousiasme, elle cria de toutes ses forces : « *Eviva ! Eviva ! Eviva !* »

L'Empereur sourit à ce petit visage rose, arrêta son cheval, puis saisit l'enfant, qu'il assit sur sa selle.

Comme il faisait mine de l'emporter loin de sa mère, Pia frappa de son talon sur l'épaule du cheval blanc.

— Quelle gaillarde ! fit l'Empereur.

Puis il baisa les boucles blondes de son intrépide admiratrice et la rendit aux bras tendus de la paysanne.

La pauvre femme, troublée par cette insigne faveur, ne vit pas les regards de tristesse du soldat passant devant sa femme et sa fille, son visage en sueur sous le grand bonnet à poils poudré de poussière.

Longtemps après, les paysans disaient en montrant Pia : « Voilà celle que l'Empereur a embrassée ! » Et la jeune fille semblait ennoblie par le baiser impérial, tant elle mettait de soin à ne pas souiller sa robe de petite paysanne pauvre. Elle se désespérait d'une tache sur sa grossière chemisette de chanvre, portait fièrement la couronne de ses lourds cheveux bruns, et ne voulait pas courir les pieds nus.

Ses camarades de jeux l'appelaient « Pia la princesse ou l'impératrice Pia ». Plus tard, ses amies, devenues grandes, prétendirent que le baiser de l'Empereur avait quelque peu troublé la raison de l'orpheline.

Il est vrai que la jeune paysanne se croyait supérieure aux compagnes qui la jalousaient. Parfois ses pensées s'envolaient en longues rêveries, et elle croyait entendre des voix mystérieuses lui dire : « Pourquoi es-tu née le jour de la bataille de Marengo ?

Pourquoi l'Empereur t'a-t-il prise dans ses bras ? Pourquoi ? »

Mais, au moindre appel de sa petite sœur, elle revenait vite du monde merveilleux où vagabondait son imagination. Et les murs de son logis si tristes et si nus la rappelaient à la réalité. Cependant, malgré sa pauvreté, elle se mettait avec coquetterie et portait au cou un ruban noir orné d'une petite croix d'or.

On eût dit qu'elle voulait être belle quand le prince, entrevu dans ses rêves, arrêterait son cheval sur la petite place de l'Eglise et l'emmènerait à sa cour. Mais, en réalité, Pia n'était pas assez romanesque pour espérer une union aussi extraordinaire et elle gardait secrètement son cœur pour le plus pauvre des habitants de Spinetta.

*
**

Orphelin comme Pia, Massio n'était qu'un valet de maçon : pas un gars du village n'était aussi courageux que lui. Le long des échelles qu'il escadait sous sa charge de mortier ou de briques, sa chanson montait, légère comme le tireli de l'alouette. Sa face brunie, imberbe, était éclairée de deux grands yeux noirs aux lueurs claires. Et d'un mouvement de tête, qui lui était familier, il éparpillait sur le collet de sa veste de velours la tombée de ses longs cheveux. Il aimait les accords de la guitare adoucissant les éclats de sa voix et il

adorait les bagarres où les coups de couteau vont plus vite que les coups de langue. Toujours heureux dans ces terribles querelles, il avait juré à Pia, sur le sang du Christ, qu'il modérerait son humeur batailleuse qui lui faisait toujours prendre parti pour le plus faible.

Dès l'adolescence, Massio avait déclaré à l'orpheline qu'il la voulait pour femme. Pia n'avait pas dit non malgré ses rêves ambitieux ; la pauvreté de son fiancé ne l'effrayait pas. Elle savait, par l'expérience qu'elle en avait faite, que les humbles besognes ne font pas l'âme moins noble, ni les sentiments moins hauts. Mais quand la mort de sa mère la laissa seule maîtresse de sa destinée, Pia déclara à Massion qu'il n'eût pas à se prévaloir de l'engagement qu'ils avaient pris. « Je t'attendrai jusqu'à la mort, lui dit-elle, mais je ne puis devenir la femme d'un pauvre, être à sa charge. Quand tu seras devenu ton maître, quand tu pourras offrir à ma petite sœur Marguerite et à moi le sûr abri de ton foyer, je deviendrai ta femme. Jusque-là, je te prie de ne point passer trop souvent devant ma fenêtre. Mes yeux et mes lèvres me désobéiraient. Et les voisins connaîtraient vite notre secret. »

Massion avait accepté cet exil jusqu'au jour où la réprimande du curé de Spinetta contraignit la jeune fille à confesser la vérité.

*
**



Pia recevait son amoureux sur le seuil de la porte. (Page 101.)

Dès lors, l'heureux favori de Pia se rendit près de l'orpheline, non seulement les jours de fête, mais encore aux heures du repas, la journée de travail achevée. Le prochain mariage de l'impératrice fit beaucoup jaser les commères, mais la fière attitude du prétendu effaroucha les sourires. D'ailleurs, Pia recevait son amoureux sur le seuil de la porte, en présence de tous les villageois assis sur les petits bancs de pierre qui encerclent la place de l'Eglise. Marguerite jouait avec le petit chien Brusco, tandis que tous deux devisaient gravement de l'avenir jusqu'au moment où l'angélus faisait taire toutes les voix.

Puis, dans l'obscurité piquée des petites lueurs rouges des pipes, les conversations des voisins devenaient moins bruyantes et la guitare de Massio vibrail doucement. On l'entendait chanter : « O ma Pia, je ne suis qu'un pauvre maçon, tu es bien au-dessus de moi ! J'ose aimer celle que l'Empereur a embrassée. Ton âme est aussi belle que ton visage. Mais je le jure par le Saint Corps de Notre-Seigneur, si quelqu'un au monde pouvait t'aimer plus fidèlement que ne le fait l'humble Massio, je me pendrais à l'arbre le plus voisin. Et ma figure de damné ne t'effrayerait point, tant je serais heureux de mon sacrifice. »

La jeune fille essayait de calmer l'exaltation de son fiancé. Mais lui reprenait en secouant fièrement sa chevelure bouclée : « Patience ! quand un

cœur bat bien fort dans une robuste poitrine d'homme, il peut de grandes choses. Un Corse sans nom est devenu empereur, — et a fait trembler le monde. Ce que Napoléon a fait par ambition, je le ferai par amour pour toi. Massio, le pauvre diable, deviendra un grand seigneur ! Et je te donnerai une cour, Pia, afin que tout le monde voie que tu es reine. »

Les rires de Pia faisaient taire le pauvre garçon, et l'on entendait les cordes de sa guitare se briser sous sa main impatientée. Doucement, l'orpheline engageait son promis à conquérir la félicité entrevue par son application au travail de tous les jours.

Pourtant Massio avait raison de compter sur une extraordinaire fortune.

Pia le vit un jour arriver sur la place de l'Eglise, tout essoufflé, pourpre d'émotion, encore revêtu de son bourgeron moucheté de chaux.

Par la fenêtre entr'ouverte, il cria joyeusement :

— Nous sommes riches, Pia !
Nous sommes riches !

Puis, sans solliciter l'autorisation de sa fiancée, il tourna le loquet de la porte et pénétra dans le logis où ne devait entrer que l'époux.

Haletant, il conta l'extraordinaire aventure qui le faisait brusquement un des plus riches propriétaires de Spinetta.

— Tu m'avais bien conseillé, Pia, de ne pas compter sur le sort pour

hâter la réalisation de nos vœux, mais j'ai eu foi dans mon étoile. Et j'ai pris quatre numéros à la loterie !

— Tu as gagné ?

— Gagné ! Il m'est arrivé ce qui n'arriva jamais à personne. Mes quatre numéros ont été désignés par la roue...

— Les quatre !

— J'ai dans mon gousset assez de liras pour faire reconstruire notre maison, pour devenir à mon tour un entrepreneur et te rendre la plus heureuse des femmes de Spinetta. Acceptes-tu, Pia ?

La jeune fille regardait fixement Massio. Il lui parut que les yeux du pauvre maçon brillaient comme ceux de celui qui avait vaincu et dompté l'Europe. Son fiancé n'était-il pas désigné pour accomplir les mystérieux dessins de la Providence ? Sans doute, il ne serait pas le héros d'une fabuleuse épopée comme le sous-lieutenant corse, mais il pourrait devenir le premier personnage du village. D'ailleurs, elle l'aimait. Elle ne sut que se jeter dans ses bras, souriante et confuse.

— Maintenant, dit l'heureux fiancé, je suis certain de te faire impératrice.

Massio voulut célébrer ses noces de façon à étonner les habitants de Spinetta. Il commanda un orchestre à Alexandrie. Tout le village fut invité

à se rendre à l'auberge pour boire au bonheur et à la félicité des époux.

Pia devait revêtir un grand manteau de velours blanc à traîne majestueuse. Et le petit chien Brusco reçut en présent de noces un collier de velours rouge supportant un grelot d'argent.

Le jour de la cérémonie, Massio arriva à cheval, sur la place de l'Eglise, escorté de tous ses amis montés sur des bêtes de louage. Ses garçons d'honneur étaient vêtus comme lui de costumes neufs de coupe presque militaire.

Et campé sur sa selle, ses beaux cheveux épars sous un feutre blanc piqué d'une courte plume, l'ancien maçon avait la mine audacieuse d'un chef de partisans.

En l'entourage de ses demoiselles d'honneur parées de mousseline, Pia apparut sur le seuil de sa porte. Elle sourit, pensant peut-être au prince inconnu qui, dans ses rêves d'autrefois, s'arrêtait devant sa fenêtre pour lui demander d'être sa femme.

Massio mit pied à terre et, très grave, solennellement, il présenta la main à sa fiancée pour s'engager avec elle sous le porche de l'église dont les grandes portes ouvertes laissaient voir l'autel fleuri et une quadruple rangée de cierges à petites flammes d'or.

Selon un ancien usage de Spinetta, les jeunes gens du cortège doivent mettre le feu à des petits canons chargés de poudre, tirer des coups de



... Il répondit par une double détonation à la salve tirée en son honneur.
(Page 105.)

fusil et lancer des pétards pendant que la mariée pénètre sous la nef de l'église. Cette démonstration bruyante a pour unique but de faire du bruit, d'effrayer les vieilles gens et de disposer les esprits à la gaieté.

Mais en 1821, à l'époque où se célébra le mariage de Massio, Charles-Félix, par crainte des émeutes suscitées par les carbonari, avait interdit à tous ses sujets de se servir d'armes à feu. Les gendarmes royaux étaient chargés d'empêcher les « brava-des » qui, dans tous les pays du soleil, font partie intégrale des réjouissances privées ou publiques.

Pendant plusieurs années, les jeunes gens du pays avaient consenti à ne point faire « parler la poudre ». Mais la défense du roi n'était pas pour empêcher Massio d'entourer son hyménée de toutes les solennités désirables. Le père de Pia était mort en vaillant soldat, et la musique guerrière, célébrant les noces de sa fille, serait agréable à son ombre ! Puis un garçon qui avait eu tant de chance à la loterie ne pouvait pas se marier comme un simple laboureur.

Aussi les amis de Massio n'attendaient pas que le cortège eût parcouru la moitié du chemin conduisant à l'église ; les détonations des vieilles carabines, des pistolets, des boîtes à essieu bourrées de poudre, les vivats, les cris de joie, émurent délicieuse-



ment le cœur du marié. Massio dégagea sa main de la douce étreinte de Pia et, tirant de sa ceinture rouge une paire de pistolets, il répondit par une double détonation à la salve tirée en son honneur.

En temps ordinaire, semblable infraction au royal édit n'eût été punie que d'une forte amende. Mais l'un des gendarmes casernés à Spinetta avait

depuis longtemps résolu la perte de Massio.

Le représentant de la force publique avait quelque peu souffert des bourrades distribuées par le maçon dans la chaleur des bagarres réprimées par les carabinieri. Puis, glorieux de son uniforme, de ses moustaches cirées, le gendarme avait eu la faiblesse de parader devant la fenêtre de Pia, espérant, par sa haute fortune de fonctionnaire, l'emporter sur les obscurs rivaux assiégeant le cœur de la belle fille.

Barbone, — c'était le surnom que les paysans avaient donné à la vivante image de la Loi, — Barbone, pour venger l'honneur du corps des carabinieri, avait engagé tous ses collègues des villages voisins à assister aux noces de Massio.

Les gendarmes de Madrogne et de Parodi acceptèrent l'invitation de Barbone, qui leur promettait force rasades et une bonne querelle avec des paysans ivres.

Les pistolets de Massio fumaient encore quand les six gendarmes recrutés par Barbone se précipitèrent au-devant du cortège.

— Bas les armes ! cria le carabinier de Spinetta, en se dirigeant, triomphant et dédaigneux, vers le héros de la fête.

Et pendant que ses collègues s'emparaient des pistolets et des carabines appartenant aux garçons d'honneur, Barbone, la poitrine saillante sous son

uniforme neuf, la tête haute, le geste impérieux, harangua la foule.

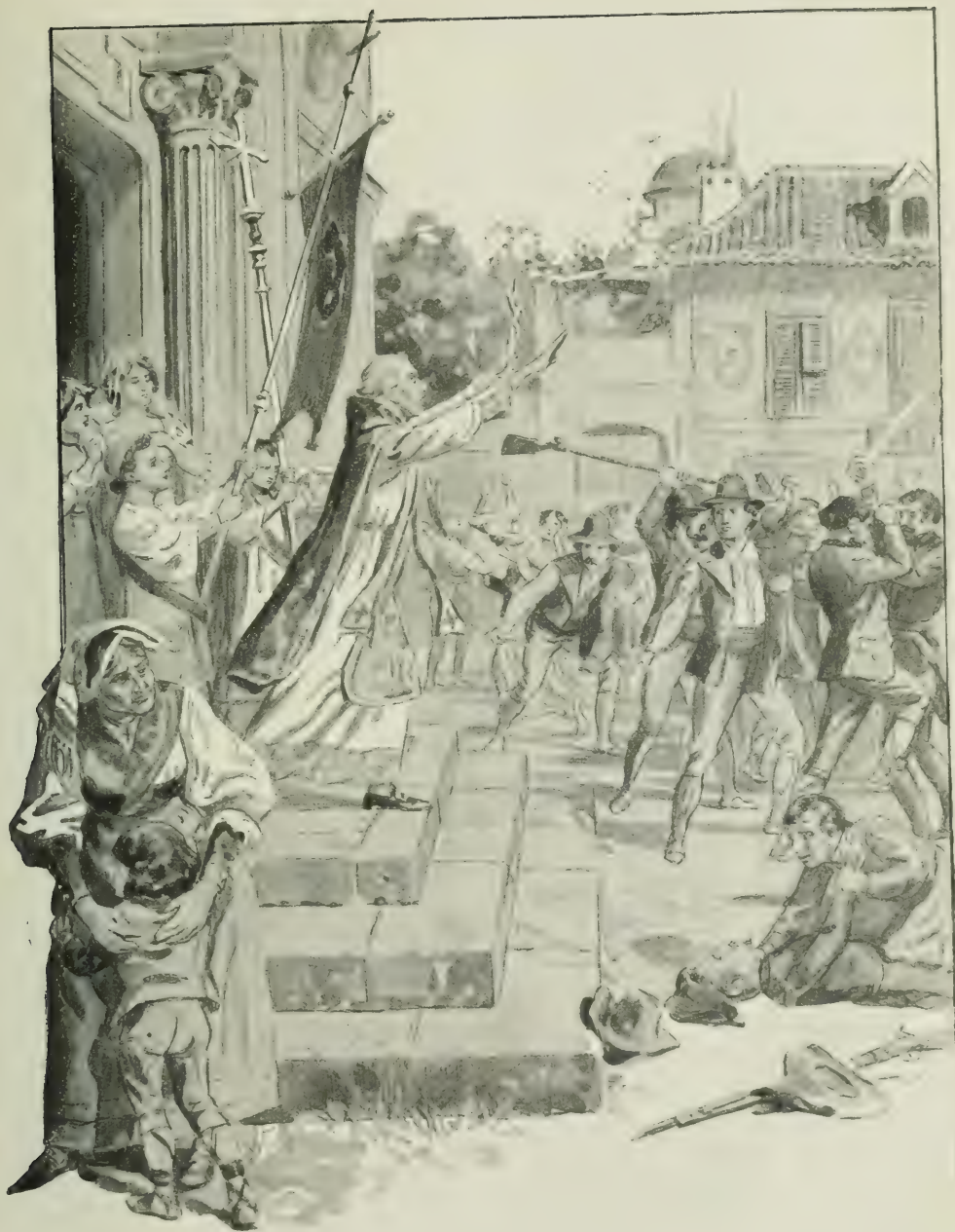
— Au nom du roi, je vous arrête tous, tous ! Vous êtes des *carbonari* ! Et quant à votre chef, ce brigand de Massio, ce goujat, je vais moi-même le conduire en prison !

Massio ne répondit pas, mais on vit luire l'acier de son couteau.

Encouragés par l'audace de leur ami, les garçons d'honneur tirèrent leurs poignards, plus rapides et sûrs que les grands sabres des gendarmes.

Pâles comme leurs mousselines, les jeunes filles s'enfuirent sous le porche de l'église. Au milieu d'elles, la jeune fiancée regardait la lutte avec calme, insensible aux clameurs d'épouvante poussées par les vieilles gens. A genoux dans la poussière, des femmes tiraient la croix de leurs chapelets. Un groupe de jeunes gens criaient : « *Eviva Massio !* »

Dans le cercle formé par les curieux, les combattants se pressaient en une masse houleuse, haletante, hérissée de poings brandissant des lames rouges. Maintenus par leurs adversaires, en un corps à corps continu, les gendarmes ne pouvaient frapper de la pointe de leurs sabres ; ils frappaient du pommeau, mordaient les doigts des paysans, leur arrachaient des mèches de cheveux. On aperçut soudain le corps d'un carabinier foulé aux pieds. La foule cria : *Mort aux gendarmes !* Et des curieux tiraient leurs couteaux pour prendre part à la curée.



— ... Cessez, mes enfants, cette lutte sacrilège ! (Page 109.)

*
**

Alors, sur le seuil de l'église, apparut le vieux curé de Spinetta revêtu de sa chape brodée d'or. Deux enfants de chœur vêtus de rouge l'escortaient, portant l'un la grande croix aux bras d'argent, l'autre la bannière de la madone.

— Par le saint nom du Dieu de paix, cessez, mes enfants, cette lutte sacrilège ! cria le vieux prêtre.

Il y eut un grand silence.

Les femmes tombèrent à genoux et les amis de Massio firent une trouée dans la foule, laissant sur le champ de la lutte les corps étendus de trois carabiniers.

Seul, Massio, tête baissée, attendit la venue du prêtre. Une balafre rayait de pourpre son front pâle comme une hostie. On eût dit qu'il voulait expliquer au vieux prêtre la raison de cette petite émeute, mais après avoir souri au visage convulsé de Barbone, étendu à ses pieds, il comprit qu'on ne lui pardonnerait point ce meurtre, et, de ses mains souillées de sang, il écarta les jeunes filles entourant sa fiancée.

— Pia, je reviendrai ! dit-il en baissant au front la triste héroïne de la fête.

Quand le prêtre voulut connaître les causes de la rixe qui avait souillé de sang le seuil de la maison de Dieu, il ne restait que les carabiniers.

Massio et ses amis avaient disparu.

Montés sur leurs chevaux, ils avaient rapidement gagné la montagne de Novi, dont les fourrés et les cavernes servaient de retraite, depuis un temps immémorial, à tous ceux qui étaient en délicatesse avec la justice du roi.

Au moment où son fiancé s'enfuyait dans les bois, voué à la misérable existence des bandits, Pia regagnait sa maisonnette, accompagnée de sa petite sœur portant avec gravité la longue traîne du manteau nuptial.

Un pareil contretemps n'était pas fait pour vaincre la résolution de Pia. Elle se moqua franchement des condoléances de ses amies. Et quand le curé vint lui apporter ses consolations, il trouva la jeune fille poussant délicieusement son aiguille à travers l'étoffe, et tout aussi joyeuse qu'autrefois.

— Mon enfant, dit le vieux prêtre, le triste scandale dont Massio est le héros est un avertissement de Dieu. Faites taire votre orgueil, humiliez-vous, ma chère Pia, et demandez pardon au ciel pour celui qui a failli devenir votre époux. Le bonheur est dans l'humilité, mon enfant, dans l'accomplissement des simples devoirs.

Pia, dont les joues s'empourprèrent de fierté, répondit :

— Mon père, je regrette qu'une querelle ait retardé l'instant où je serai la femme de Massio ; mais j'ai foi en notre destinée.

— Malheureuse enfant, reprit le prêtre, vous consentiriez à devenir la femme d'un bandit ?

*
**

Massio, à la tête de sa petite troupe, tenait campagne aux environs de Novi. Malgré leurs blessures, Barbone et ses compagnons avaient fini par reprendre leur service, mais les autorités étaient décidées à réprimer sévèrement ce que les journaux du temps appelaient : « la révolte de Spinetta ».

Au moment où le carbonarisme était à peine vaincu, le gouvernement italien voyait sans déplaisir se former des bandes de voleurs près desquelles trouvaient asile tous ceux qui avaient à craindre pour leurs opinions politiques. Devenus bandits par nécessité, les réfugiés finissaient par devenir maîtres en l'art de détrousser les passants. Les carabiniers leur donnaient la chasse de temps à autre par passe-temps et laissaient toujours fuir quelques menus pièces du gibier traqué. Ces expéditions contre les bandits servaient en effet de prétexte à des razzias politiques où les chefs des carbonari succombaient peu à peu.

Pia aimait les récits célébrant la résolution et la témérité des « montagnards ». La carrière de bandit lui semblait plus noble que le métier de maçon. D'ailleurs, tout le monde s'accordait à dire que Massio pratiquait

d'une manière superbe la profession de voleur. Il était doux et secourable aux petites gens, redouté des riches et des puissants. Il épargnait le sang de ses concitoyens, et ses prisonniers n'avaient qu'à se louer de leur villégiature forcée. C'est dire que le village de Spinetta citait volontiers Massio comme le plus illustre de ses enfants. Et d'aucuns qui avaient eu la curiosité de lui rendre visite sur ses domaines assuraient que jamais ils n'avaient vu plus imposant, plus aimable et plus généreux seigneur. C'était un galantuomo accompli !

Par contre, Barbone, encore souffrant de ses blessures, ne recevait qu'œillades injurieuses. Et les vieilles marmottaient tout bas des malédictions quand le pauvre carabinier passait devant leurs portes.

« Je reviendrai ! » avait dit Massio. Et pendant cinq mois, Pia avait attendu la venue mystérieuse de son cher bandit, négligeant de pousser le verrou de sa porte ou laissant sa fenêtre mi-close.

Tressaillant aux aboiements des chiens sur la grand'route, elle avait espéré bien des nuits le retour de son promis. Mais quand résonnait la cadence des sabots d'un cheval sur les cailloux de la petite place, elle n'ouvrait la porte que pour apercevoir Barbone, revenant de quelque course nocturne. Et Pia commençait à ne plus avoir confiance en l'étoile de Massio.

Qu'allait devenir le pauvre bandit pendant la saison où les fourrés n'ont plus de mystère, où les bois découvrent leurs gîtes, leurs retraites, leurs ravines comblées par la coulée de rouille des feuilles mortes ?

Un soir, debout devant une petite table chargée d'une assiettée de polenta et d'un plat d'olives, le curé de Spinetta disait ses grâces, après avoir clos son église et versé un peu d'huile consacrée dans la lampe de perpétuelle adoration ; le digne prêtre remerciait Dieu de la soirée de loisir qu'il voulait bien accorder à son serviteur. Assise au coin de l'âtre, sa vieille servante versait de la pâte azyme dans le moule à hosties.

Tout en répétant les signes de croix que faisait son maître, la paysanne maugréait :

— Mangez vite, monsieur le curé, votre souper se refroidit.



Le vieux prêtre allait obéir à sa cuisinière quand la porte s'entr'ouvrit doucement, comme sous la poussée de quelque chat familier.

— Bonjour, monsieur le curé ! dit la voix joyeuse de Massio.

En son costume de brigand d'opéra-comique, soie rouge et velours noir, avec ses mains blanches trop chargées de bagues et ses longs cheveux aux boucles luisantes, l'ancien maçon avait la mine chevaleresque d'un Fra Diavolo entrant en scène. Sur son

épaule reposait la crosse brunie d'une carabine anglaise. Des ciselures ornaient la double poignée de pistolets négligemment enfoncés dans la large ceinture rose étreignant la taille fine du bandit.

La servante, effrayée, tomba à genoux au coin de l'âtre ; et le curé regarda tristement son assiettée de polenta.

Alors, le chapeau bas, Massio se hâta de rassurer ses hôtes :

— Monsieur le curé, dit-il, souriant, je sais trop le respect dû à votre caractère pour venir à vous avec des intentions désavouables. Je me souviens d'ailleurs que vous m'avez fait faire ma première communion. Ne voyez donc en moi que le plus indigne de vos fidèles. Si j'ai pris la liberté d'interrompre votre repas, veuillez m'excuser. Quand vous aurez achevé votre souper, je vous demanderai simplement de continuer la cérémonie nuptiale si malencontreusement interrompue il y a quelques mois.

Puis ouvrant la porte, Massio s'écarta pour livrer passage à Pia, triomphante et encore toute émue de la surprise que lui avait causée le retour de son fiancé. Derrière la jeune fille parée de son manteau de velours à traîne venait le cortège blanc des filles d'honneur et l'escorte noire des bandits. On entendit autour du presbytère le bruissement de la foule, des paysans de Spinetta conviés à la noce.

Sachant l'inutilité de toute résis-

tance aux ordres de Massio, le curé demanda pourtant :

— Et les gendarmes ?

— Je les ai mis en prison, déclara Massio avec un large rire qui montra

nêtes gens sont un peu moins rares qu'en Piémont. Ici on n'en trouve pas plus que de figures sur le toit de l'église.

— Soit ! dit le prêtre. Je consens à



l'éclair blanc de ses dents à la flambee de l'âtre.

Et il ajouta :

— Je pense bien vous importuner pour la dernière fois, monsieur le curé ; dès demain, je quitte ma patrie. J'emmène Pia en France ou en Espagne, dans un pays enfin où les hon-

vous unir, espérant vous engager dans une vie plus exemplaire.

Alors Massio déposa douze pièces d'or près de l'assiettée de polenta, en déclarant qu'il ne demandait rien à crédit.

Quand il sortit du presbytère, le curé vit que toutes ses ouailles faisaient fête au bandit. Les maisons étaient d'or à la lueur des torches promenées par les ruelles. Des lampions rouges et verts alternaient leurs feux palpitants sur les entablements des fenêtres. Aux vivats succédaient le crépitement de la « bravade » que ne pouvait plus interdire le jaloux Barbone.

Précédant le cortège nuptial, trois joueurs de guitare et deux clarinettes avaient peine à faire entendre leur musiquette chevrotante.

À l'église, Massio obligea le bedeau à allumer toutes les bougies des lustres. Il paya royalement cette illumination féerique et envoya quatre de ses hommes à la recherche de la vieille dame, qui, aux fêtes solennelles, prenait place devant le petit harmonium pour accompagner le *Salutaris* ou le *Tantum ergo*. Les doigts tremblants, l'organiste de Spinetta dut répéter tant bien que mal les chants guerriers, alors populaires en Italie, pendant que le jeune couple s'avavançait lentement à travers la nef. Le brigand affectait les mines respectueuses et maniérées d'un souverain dont les gestes sont prévus par la minutieuse étiquette des cours. Pia était vraiment reine par la majesté de son allure, le calme de sa face et l'impérieuse clarté de ses grands yeux. Et ils étaient tous deux si beaux en leur marche triomphale, lui, d'audace et de force, elle, de grâce non apprêtée,

que tous les assistants rugirent un « Vivat » qui troubla fort le pauvre curé, composant Dieu sait avec quelle peine ! le discours qu'il devait prononcer en l'honneur du « terrible » époux.

*
**

L'allocution du vieux prêtre ne fut pas longue. Il redescendit rapidement les marches de l'autel pour regagner son presbytère. Il avait ôté en toute hâte ses vêtements sacerdotaux, négligeant même de les enfermer dans l'antique bahut, entre les sachets de camphre préparés par Angiolina, quand Massio parut à la porte de la sacristie.

— Je vous remercie, monsieur le curé, dit le bandit, souriant. En dépit du gouvernement, de Barbone et de tous les carabiniers du Piémont, me voilà enfin uni à ma chère Pia. Mais ce n'est pas tout ; j'attends de votre saint ministère un service d'une importance plus considérable encore.

— Je ne comprends pas, mon fils, répondit le curé, qui ne pouvait imposer à ses lèvres la convention du sourire.

— Voilà, dit résolument Massio. J'ai juré par le corps du Christ de ne point quitter cette église que vous n'avez solennellement procédé à un couronnement...

— Un sacre ! fit le curé, protestant par l'attitude de tout son être contre une prétention aussi inattendue.

— Oui ! affirma le bandit, un sacre ! Vous allez nous couronner, moi et mon épouse bien-aimée, Signora Pia Massio, empereur et impératrice de Spinetta !

— C'est une plaisanterie !

— Trêve de moquerie ! répondit le jeune homme ; et en présence de tous ses compagnons d'armes, groupés sur le seuil de la sacristie, Massio déclara fièrement :

— Jugez-vous Pia digne de porter la couronne ? Elle est au-dessus de toutes les femmes comme Dieu est au-dessus de tous les pauvres mortels. Le plus grand héros de tous les temps, l'Empereur dont le souverain regard voyait les âmes à travers leur enveloppe de chair, l'Empereur l'a embrassée au front ! Ce fut un baiser d'égal à égale. En matière de souveraineté, Napoléon est meilleur juge que vous, monsieur le curé !... Maintenant je dois avouer que je n'ai pas grand titre à faire valoir en faveur de mon couronnement. Mais ce que je n'ai pas fait, monsieur le curé, je le ferai. Je n'étais qu'un maçon : je me sens l'âme d'un chef, d'un roi... D'ailleurs, je vous paierai princièrement les frais de la cérémonie.

— *Eviva Massio !* cria la troupe du bandit.

— Mes enfants, répliqua le vieux prêtre dont les mains tremblaient, je ne suis qu'un pauvre curé de campagne. Je n'ai pas reçu pour mission de conférer les dignités mondaines. Autrefois, au séminaire, on ne m'ap-

prit point les rites à observer pour la consécration des grands de la terre. Mes maîtres pensaient avec raison que je ne serais jamais archevêque. Puis, notre église est si pauvre, que nous ne possédons ici ni huile consacrée, ni diadème impérial...

— Monsieur le curé, vous faites preuve de mauvais vouloir... Mais ce que je veux, je le veux bien. Et je ne quitterai pas l'église avant d'être couronné. Vous ne possédez pas d'huile consacrée, dites-vous. Je me contenterai volontiers de l'huile qui brûle dans la lampe du Très Saint Sacrement. Et quand aux couronnes, je les vois d'ici.

Alors, écartant la troupe de ses camarades étonnés, Massio grimpa sur une balustrade de l'église et s'empara de deux diadèmes en carton doré couronnant la tête poudreuse de deux vieux saints en bois. Il souffla la poussière de ces oripeaux, les épousseta avec sa manche de velours, puis les déposa fièrement sur la nappe de l'autel :

— A l'œuvre, curé ! Tout est prêt pour le sacre, maintenant.

Mais Pia, prosternée au pied du tabernacle, s'apercevant de la sacrilège déprédation commise par Massio, se jeta, suppliante, dans les bras de son mari.

— Qu'as-tu fait, Massio ? Rends leur parure aux saints du ciel, je t'en conjure : cela nous porterait malheur, vois-tu...

Alors le curé, se précipitant à travers la foule des bandits mis en belle humeur par l'exploit de leur chef, apparut sur le seuil de la sacristie, et les bras tendus vers le profanateur :

vers la petite grotte où repose l'hostie dans les rayonnements d'or de l'ostensoir, le vieux prêtre attendit courageusement le supplice que devait lui mériter son impérieuse malédiction.



— Maudit soit le sacrilège, l'impie qui ose dépouiller les saints apôtres, amis de Notre-Seigneur ! Tu as échappé, jusqu'à présent, à la justice des hommes, Massio ! Mais la colère de Dieu ne t'épargnera point.

Et les mains jointes, les yeux levés

Les brigands tressaillirent, émus par la mâle parole du vieillard qui, autrefois, leur avait enseigné le catéchisme.

Massio, lui-même, parut interdit.

Le prêtre quitta l'église profanée sans être inquiété par les bandits.

— Va-t'en ! Va-t'en ! misérable curé de paysans, cria Massio, avec un rire dédaigneux. On voit que tu ne sais pas comment on en use avec les grands. Je veux être empereur et je le serai malgré toi. Quand Napoléon posa sur sa tête la couronne d'Italie, il savait qu'un diadème est un trop pesant fardeau pour les mains tremblantes des chanteurs de messes. A l'exemple du grand Empereur, je vais donc procéder de mes propres mains à mon couronnement et à celui de ma chère Pia. Comme le vainqueur des peuples ceignant la couronne de fer, je dis : « Dieu me l'a donnée, malheur à qui la touche ! »

Il prit les deux couronnes, en fixa une sur ses longs cheveux noirs et déposa la seconde sur la tête inclinée de Pia. La jeune femme voulut fuir le contact du diadème volé aux saints et la parure de carton roula sur la marche de l'autel.

Par contre, Massio portait fièrement l'insigne de sa nouvelle dignité. La fausse couronne semblait avoir été forgée pour orner son front impérieux.

Aussitôt éclatèrent les cris de triomphe en l'honneur du couple impérial. Mais Pia, toujours agenoillée, ne prenait point garde aux exhortations de l'empereur de Spinetta, invitant sa femme à se composer un maintien plus conforme à la

nouvelle dignité dont elle était investie.

A la sortie de l'église, le crépitement de la « bravade » et les cris de joie accueillirent le cortège se rendant à l'auberge pour fêter le couronnement de Massio et de Pia.

Si les paysans de Spinetta ne manquèrent pas de faire honneur aux barriques de vin généreusement offertes par le brigand, ils furent moins bruyants qu'au début de cette fête improvisée. Tous désapprouvaient le sacrilège commis par Massio. Ils n'osaient pas contempler la couronne sainte que portait le nouvel empereur, et se confiaient, bouche contre oreille, les réflexions que leur suscitait la singulière attitude de Pia. Pâle, les yeux mi-clos, la jeune mariée semblait ne prêter aucune attention aux plaisanteries de Beppo, le fou qui lance des amandes aux jeunes filles et se moque des jeunes gens aux noces villageoises. Elle n'osait point tremper ses lèvres dans le verre de vin rouge posé devant elle. La couronne du vieux saint, en effleurant la tête de Pia, semblait métamorphoser en statue de marbre la nouvelle impératrice.

— Regarde Pia ! disait le barbier à son voisin de fête. Sa face est déjà ravagée par la fièvre du remords. Tout cela finira mal, voyez-vous ! Nous buvons le vin de Massio et le gaillard est capable de nous demander raison de l'offense que nous lui ferions en ne vidant pas assez souvent notre verre en son honneur. Mais j'espère

que la justice voudra bien considérer que nous n'agissons pas de plein gré.

*
**

Massio présidait la fête en homme qui ne se soucie guère des carabiniers. Il buvait peu et racontait à ses convives étonnés ses prouesses de bandit toujours heureux. Puis célébrant l'amour vécu dans ses libres montagnes, il entourait de son bras robuste la taille de sa bien-aimée sans prendre garde à l'impassibilité de Pia. Beppo lui fit remarquer à mi-voix la froideur de la femme épousée.

Le bandit emmena alors sa femme dans le jardin de l'auberge.

— Es-tu souffrante, ma Pia ? Les paroles de ce prêtre maudit peuvent-elles te faire craindre pour les jours qui viendront ? Rassure-toi. Demain nous quitterons l'Italie et nous irons à la conquête de la principauté lointaine dont tu seras la souveraine comme tu es déjà la reine de ton Massio.

Pia ne répondit pas.

Elle se réfugia toute tremblante dans les bras de son mari.

— Pauvre enfant, pensait le bandit, elle est affaiblie par les émotions de cette glorieuse journée.

Il lui prit la main et, sans se soucier de ses invités, l'entraîna douce-

ment vers la misérable cabane où devaient dormir les nouveaux souverains de Spinetta. Derrière eux, sonnait le grelot d'argent attaché au cou de Brusco, dernière escorte des triomphateurs.

*
**



Quand Massio s'éveilla, la lumière mauve de l'aurore éclairait l'intérieur de la chambre nuptiale. Le jeune homme, habitué par son existence de bandit à vite échapper aux liens invisibles du sommeil, s'aperçut que la place à côté de lui était vide.

Devant la fenêtre, assise sur une chaise de paille, Pia se contemplait dans une petite glace, cherchant à fixer sur sa tête la couronne de Massio. En chemise, le manteau de ses cheveux noirs éparpillés sur ses épaules nues, elle souriait au miroir et fredonnait le refrain d'une chanson de brigands. Dressé sur les pattes de derrière, Brusco regardait sa maîtresse de ses bons yeux tristes.

— Pia, s'écria Massio effrayé, pourquoi te lever si matin ? Qu'as-tu ? Que fais-tu à la fenêtre ? L'heure du départ n'est pas encore venue. Mes compagnons viendront nous éveiller quand il sera temps de gagner la montagne... Allons, quitte ta couronne et viens dormir. La route sera longue et tu n'as pas l'habitude de monter à cheval.

— Chut ! fit-elle d'un signe majestueux de la main. N'entends-tu pas ? Ils viennent ! Ils arrivent ! J'ai dû me faire belle pour recevoir leur hommage. Une impératrice doit porter le diadème quand elle se montre à son peuple. Mais cette maudite couronne ne veut pas tenir en place... Ah ! voilà qui va mieux. Qu'on m'apporte maintenant mon manteau, mon grand manteau de pourpre !

Massio fut sur pied d'un bond. Il se vêtit en toute hâte et accourut, tendant les bras, la voix caressante :

— Sois raisonnable, Pia ! Ecoute-moi, au nom de tous les saints...

La jeune femme se retourna lente-

ment vers lui, le considéra un instant, défiante, puis sourit :

— N'invoque pas les saints ! Nous ne pouvons pas compter sur eux. Ils sont nos ennemis depuis que tu leur as volé leurs couronnes.

Puis elle ajouta à mi-voix, lui souriant comme à un complice :

— Que veux-tu ? il le fallait bien. L'orfèvre n'avait pas acheté nos diadèmes. Puis les saints peuvent bien attendre un peu. Ils ne craignent pas les rhumes, les saints !

Et elle se mit à rire bruyamment, pendant que Brusco poussait de courts grognements plaintifs.

Massio se mit à genoux, étreignit Pia en ses bras, comme pour la défendre contre les idées désordonnées qui envahissaient sa raison :

— Oh ! mon Dieu, s'écria-t-il, Pia, tu rêves. Eveille-toi. Je suis Massio, ton pauvre mari qui souffre mille morts en entendant tes discours insensés. Viens, mon enfant, viens, ma femme, oublie toutes ces folies ! J'ai eu tort hier de me moquer de ce pauvre curé. Je suis coupable ! le seul coupable ! Ecoute-moi, Pia, regarde-moi avec tes bons yeux aimants et doux d'autrefois.

— Non, non, répliqua la jeune femme, dont les lèvres se plissèrent en une moue méprisante... Tu n'es qu'un imposteur ! L'empereur, mon époux, a reposé près de moi cette nuit. Il a dû partir dès le premier chant du coq pour combattre nos ennemis. Quand on est un grand de la

terre, on a des millions de jaloux. Mais mon vaillant empereur les terrassera tous, les foulera aux pieds. Oui, nous régnerons dans la paix et dans la joie. Nos peuples seront heureux. Et quand je traverserai mon village, montée sur un cheval blanc, je nommerai Brusco gouverneur de Spinetta... N'est-ce pas que la couronne me sied bien ? demanda-t-elle avec une coquetterie presque naturelle. Oh ! il y a encore quelques toiles d'araignées dans le creux du métal... Mais cela n'en vaut que mieux... cela prouve que nous sommes d'une très vieille maison... Chut ! fit-elle, voici nos ennemis !

Elle repoussa brusquement sa chaise, laissant choir le miroir qui se brisa en mille facettes, et, debout devant la fenêtre, elle regarda fixement du côté de la place de l'Église.

Derrière elle, Massio pleurait, accablé par la fatalité qui faisait de Pia la victime de ses fanfaronnades. Il essaya par de douces paroles, par des promesses enfantines, d'arracher la jeune femme à sa singulière contemplation. Mais Pia le repoussait de la main, semblant considérer un invisible spectacle.

— Ah ! ah ! fit soudain la pauvre folle. Les entends-tu maintenant !... Le cortège arrive !

Effectivement Massio entendit un bruit singulier qui ne rappelait guère le roulement de cavalerie en marche qu'attendait le brigand ; il crut perce-

voir un glissement de pas sur la route et se précipita dans une chambre adjacente d'où il put reconnaître une troupe de carabiniers se concertant pour envelopper la maison.

*
*
*

Barbone, délivré par quelque habitant de Spinetta, avait parcouru les bourgades voisines, recrutant les ennemis jurés de Massio.

Après avoir fait main basse sur les compagnons du brigand, encore alourdis par l'ivresse, les gens du roi avaient espéré surprendre Massio au logis nuptial.

— Pia, s'écria-t-il en prenant les armes, ce ne sont pas nos sujets qui arrivent... Nos persécuteurs espéraient nous faire prisonniers. Grâce à Dieu nous pouvons fuir par cette fenêtre et nous cacher dans les champs de maïs. Sous le ciel libre, je ne crains personne. Hâte-toi et je répons de tout.

— Je ne demande pas mieux de quitter cette maison pour regagner mon palais, mais où est mon équipage ? Une impératrice ne s'en va pas traversant les champs de maïs à pied.

— Pia, Pia, obéis-moi, si tu veux ma vie sauve. Dans trois minutes, il sera trop tard... trop tard ! Comprends-tu ! Regarde-moi, je suis Massio, le Massio que tu aimais tant...

Et il regardait avec énergie les yeux de la pauvre folle, voulant lui commu-

niquer sa volonté. Mais elle, le repoussant :

— Arrière, traître ! Tu es vendu à nos ennemis. Quand l'Empereur sera revenu, je...

— Que Dieu nous fasse miséricorde ! jura le bandit. Je vais partir sans toi, sans toi, ma chère femme,

mais, la porte de la maison s'ébranlait sous les coups de crosse des carabiniers :

— Massio ! Massio ! appelaient les carabiniers. Eveille-toi donc, empereur de Spinetta !

Un coup de feu mit fin aux raille-ries des soldats.

— Au meurtre ! Au meurtre ! crièrent les assaillants.

Persuadés que Massio, à l'abri des volets, faisait feu sur leur petite troupe, les carabiniers enfoncèrent la porte, se ruant dans les deux chambres de la maison.

Assise sur le lit, solennelle, les mains jointes, Pia sourit légèrement, en inclinant vers ses sujets son front ceint de la couronne de carton.

Les carabiniers restaient immobiles, silencieux et apitoyés, quand plusieurs de leurs camarades apportèrent le corps de Barbone, atteint par la balle de Massio.

On voulut déposer le blessé sur le lit nuptial, mais Barbone, reconnaissant la jeune fille, témoigna par un geste de répugnance et de dédain qu'il désirait ne pas mourir où avait reposé son ennemi. On l'étendit sur le carreau, aux pieds de la pauvre



mais je reviendrai... Et je t'aimerai tant que je te guérirai, ô ma Pia !

Il l'étreignit brusquement, baisant la bouche qui lui crachait à la face, baisant les ongles qui lui égratignaient le front.

*
**

Au moment où il s'élançait par la fenêtre ouverte sur le petit champ de

folle, qui assista, satisfaite et souriante, à l'agonie de cet ennemi vaincu.

Les habitants de Spinetta ne revirent jamais leur empereur. On apprit, par la vieille femme qui avait adopté la petite sœur de Pia, que l'audacieux bandit avait voulu revoir sa bien-aimée : monté sur un cheval dont les sabots étaient enveloppés de chiffons, il était venu, une nuit, demander à Pia de fuir le Piémont inhospitalier. La jeune femme l'avait reçu, souriante. Mais il dut renoncer à son projet quand Pia, geignant comme un enfant, échappa à ses embrassements pour se réfugier derrière la brave femme qui veillait sur elle. Et Massio s'en alla pleurant, après avoir laissé à la gardienne de la pauvre folle une bourse pleine d'or qui

servit à doter de nouvelles couronnes les saints autrefois dépouillés.

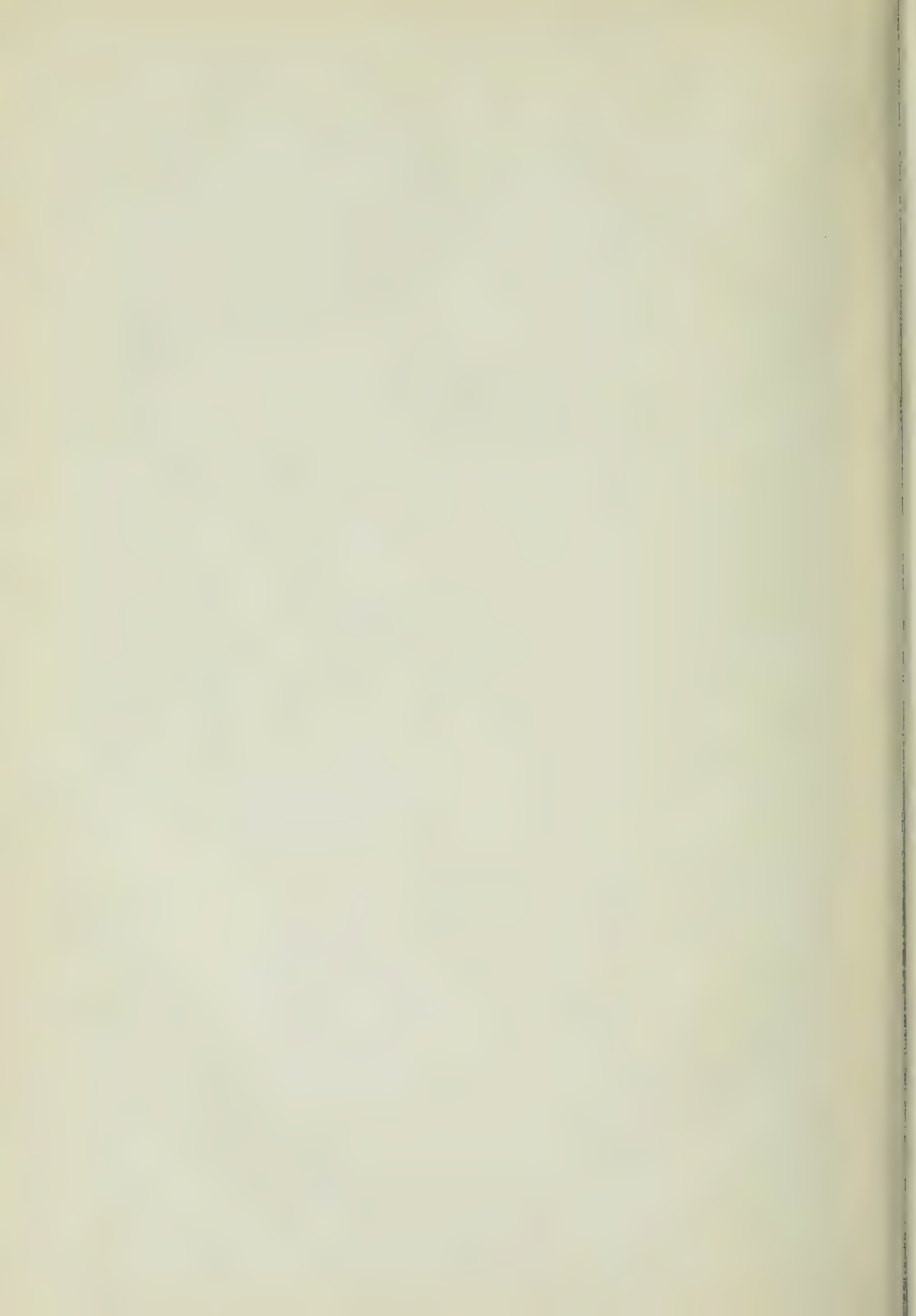
Que devint Massio ? Quelques habitants de Spinetta affirment que le brigand sacrilège devint, par la suite, un saint homme d'ermite.

Mais il ne faut pas trop ajouter foi à leurs dires. Quand un scélérat disparaît, on le soupçonne toujours d'avoir choisi la carrière d'anachorète.

Pendant quarante ans, on vit Pia, assise sur une chaise devant sa porte, majestueuse souveraine, les cheveux roulés en couronne sur son chef amaigri et crasseux ; elle inclinait le bâton de sa quenouille vers les mauvais petits garçons qui défilait devant elle en criant :

— Bonjour, impératrice de Spinetta !

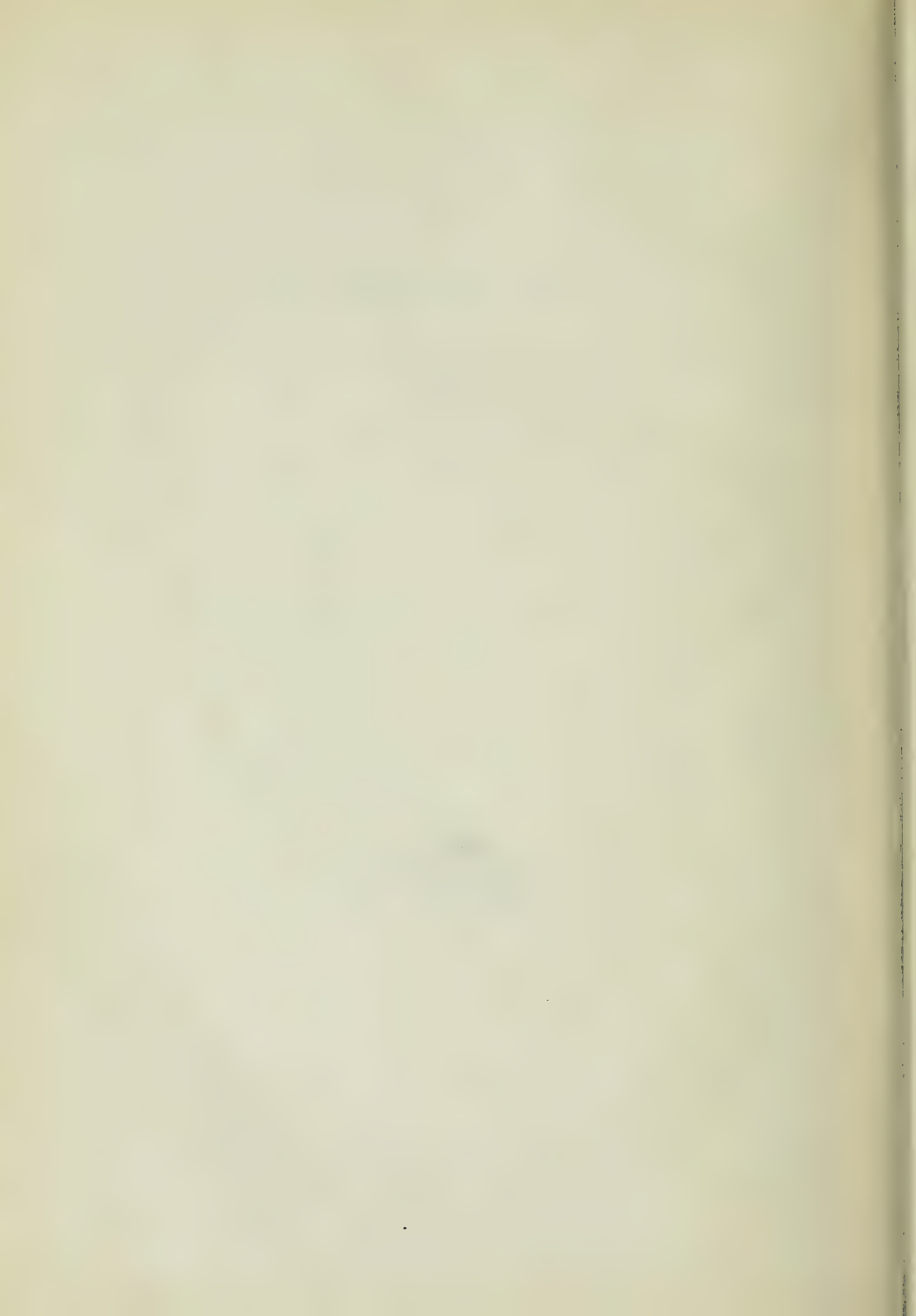




TABLE

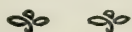
	Pages
L'ARRABBIATA.....	5
BARBAROSSA.....	29
LA FENICE.....	61
L'IMPÉRATRICE DE SPINETTA.....	93





COLLECTION ILLUSTRÉE A 95 CENTIMES

En reliure artistique, 1 fr. 50



Volumes parus :

ALPHONSE DAUDET

JEAN AICARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

GYP

GEORGES COURTELINE

GEORGES RODENBACH

CAMILLE LEMONNIER

GEORGES D'ESPARBÈS

JANE DE LA VAUDÈRE

PIERRE WOLFF

ANDRÉ THEURIET

CHARLES LEROY

CLAUDE LEMAITRE

PAUL HEYSE

(Prix Nobel 1910.)

TARTARIN DE TARASCON

Illustrations de G. DUTRIAC. — Un volume in-8°.

TATA

Illustrations de Suzanne MINIER. — Un volume in-8°.

LE FRIQUET

Illustrations de P. KAUFFMANN. — Un volume in-8°.

COCO, COCO ET TOTO

Illustrations de A. BARRÈRE. — Un volume in-8°.

BRUGES-LA-MORTE

Illustrations de Marin BALDO. — Un volume in-8°.

AMANTS JOYEUX

Illustrations de BIGOT-VALENTIN. — Un volume in-8°.

LE ROI

Illustrations de H. LANOS. — Un volume in-8°.

LE MYSTÈRE DE KAMA

Illustrations de Ch. ATAMIAN. — Un volume in-8°.

SACRÉ LÉONCE!

Illustrations de FABIANO. — Un volume in-8°.

MON ONCLE FLO

Illustrations de Ernest BOUARD. — Un volume in-8°.

LE COLONEL RAMOLLOT

Illustrations de A. VALLET. — Un volume in-8°.

CADET OUI-OUI

Illustrations de SIMONT. — Un volume in-8°.

L'AMOUR EN ITALIE

Illustrations de Marin BALDO. — Un volume in-8°.

A LA MÊME LIBRAIRIE

LES PIÈCES A SUCCÈS

Publication illustrée de simili-gravures, tirage de luxe sur papier couché

Prix de chaque fascicule grand in-8, 60 centimes.

La collection des « Pièces à Succès » ne contient en effet que des œuvres qui ont été jouées et qui ont bien mérité leur titre.

Dans ces Pièces, on a pu établir comme une sorte de classement. Certaines peuvent être représentées intégralement par de très jeunes gens dans des institutions, d'autres dans des salons, etc.

	Hommes Femmes			Hommes Femmes	
<i>Peuvent être jouées dans les institutions :</i>					
Le Gendarme est sans pitié	4	»	Caillotte	4	2
par Georges COURTELINE et NORÈS.			par H. de GORSSE et Ch. MEYREUIL		
Le Sacrement de Judas	4	1	Paroles en l'air	5	3
par LOUIS TIERCELIN.			par Pierre VEBER et L. ABRIC.		
Monsieur Badin	3	»	L'Extra-Lucide	4	1
par Georges COURTELINE.			par Georges COURTELINE.		
La Soirée Bourgeoise	2	1	Trop aimé	4	1
par FÉLIX GALIPAUX.			par XANROF.		
Le Commissaire est bon enfant	7	1	Le Portrait (1 acte en vers)	2	2
par G. COURTELINE et Jules LEVY.			par MILLANVOYE et CRESSONNOIS.		
Les Oubliettes	4	1	L'Ami de la Maison	3	2
par BONIS-CHARANGLÉ.			par Pierre VEBER.		
Capsule	2	1	Les Chaussons de Danse	2	2
par FÉLIX GALIPAUX.			par AUGUSTE GERMAIN.		
<i>Peuvent être jouées dans tous les salons, intégralement ou avec de légères modifications :</i>					
Silvérie	2	1	Dent pour dent	3	1
par Alph. ALLAIS et Tristan BERNARD			par H. KISTEMAËKERS.		
Mon tailleur	1	2	Pétin Mouillartbourga et Consorts	7	1
par Alfred CAPES.			par Georges COURTELINE		
Les Affaires étrangères	2	3	Grandeur et Servitude	5	1
par Jules LEVY.			par Jules CHANCEL.		
Le seul Bandit du Village	4	2	La Berrichonne	3	3
par Tristan BERNARD.			par Léo TRÉZENICK.		
La Visite	2	1	Un Verre d'eau dans une tempête	1	2
par Daniel RICHE.			par L. SCHNEIDER et A. SCIAMA.		
La Fortune du Pot	2	2	L'Affaire Champignon	7	2
par Jules LEVY et Léon ABRIC.			par G. COURTELINE et P. VEBER.		
Service du Roi	3	2	Le Pauvre Bougre et le Bon Génie	2	1
par Henri PAGAT.			par Alph. ALLAIS.		
L'Inroulable	1	2	Les Crapauds. La Grenouille	2	1
par Pierre WOLF.			par Léon ABRIC.		
<i>Conviennent plus spécialement aux théâtres libres :</i>					
Lui	2	2	Les Cigarettes	3	1
par Oscar MÉTÉNIER.			par Max MAUREY.		
La Cinquantaine	1	1	Nuits d'été	2	2
par Georges COURTELINE.			par Auguste GERMAIN.		
Le Ménage Rousseau	1	4	La Huche à pain (1 acte en vers).	5	2
par Léo TRÉZENIK.			par J. REDELSPERGER.		
En Famille	3	2	Si tu savais, ma chère	1	3
par Oscar MÉTÉNIER.			par Jules LEVY.		
Monsieur Adolphe	2	2	La Grenouille et le Capucin	2	1
par Ern. VOIS et Alin MONJARDIN.			par FRANC-NOHAIN.		
La Casserole	8	3	Le Coup de Minuit	2	3
par Oscar MÉTÉNIER.			par H. DELORME et FRANCIS GALLY.		
La Revanche de Dupontl'Anguille	10	3	Cher Maître	3	1
par Oscar MÉTÉNIER (Prix 1 fr. 20).			par XANROF.		
Une Manille	5	1	Ceux qu'on trompe	2	2
par ERNEST VOIS.			par GRENET-DANCOURT.		
			Un Bain qui chauffe	2	2
			par Pierre VEBER.		
			Blancheton, père et fils	14	4
			par G. COURTELINE et P. VEBER.		
			Un Début dans le Monde	1	5
			par MAX MAUREY et P. MATHIEU.		
			Pour la Gosse	3	3
			par Jules LEVY.		

Joli emboitage pour 25 pièces. Prix : 2 fr. 50

GEORGES COURTELINE

La Paix chez soi. Comédie en 1 acte	1 fr. 25
La Conversion d'Alceste. Comédie en un acte, en vers	1 fr. 25
Les Balances. Comédie en un acte	1 fr. 25
Lidoire. Tableau militaire en un acte	1 fr. 25

LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers.

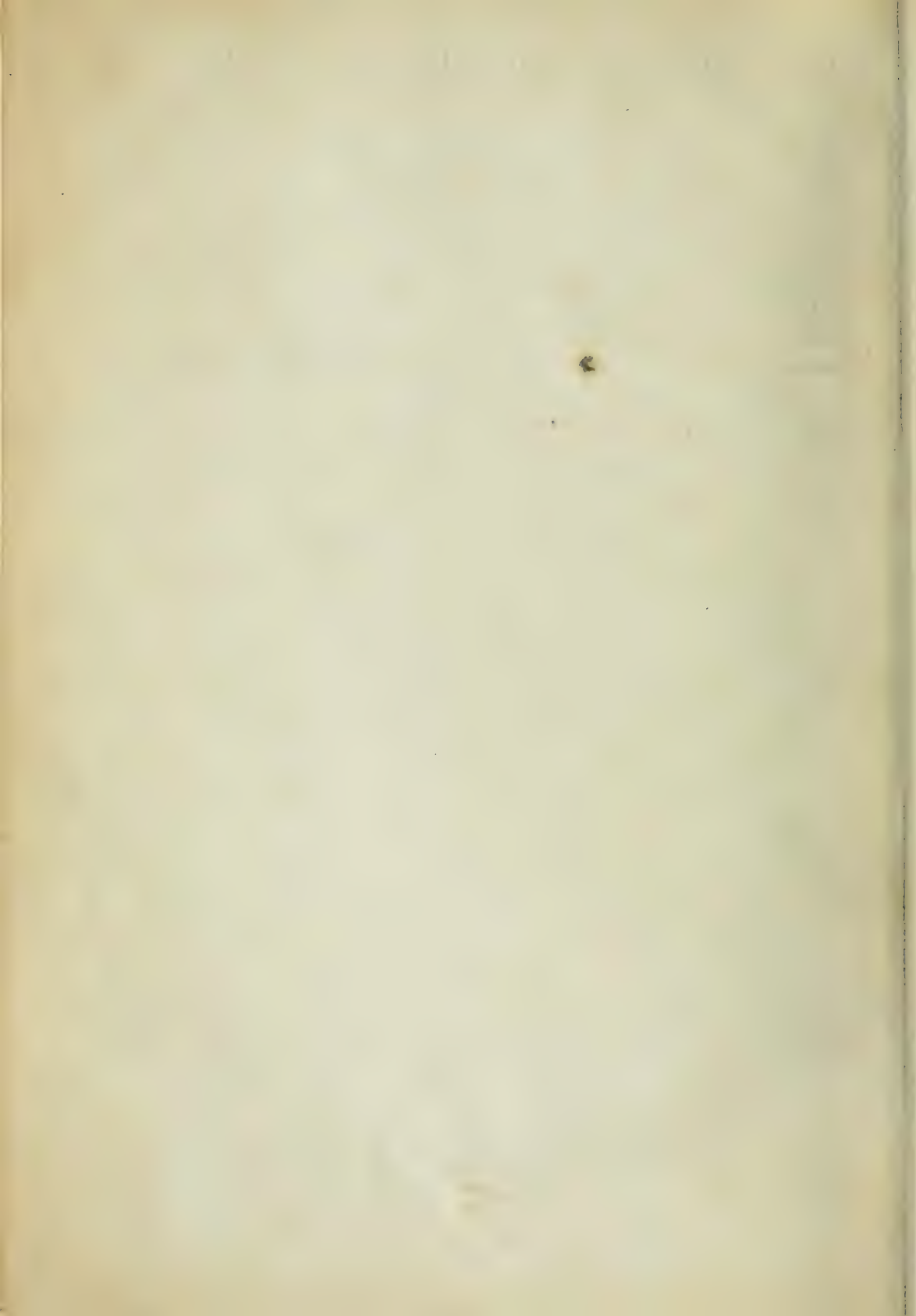


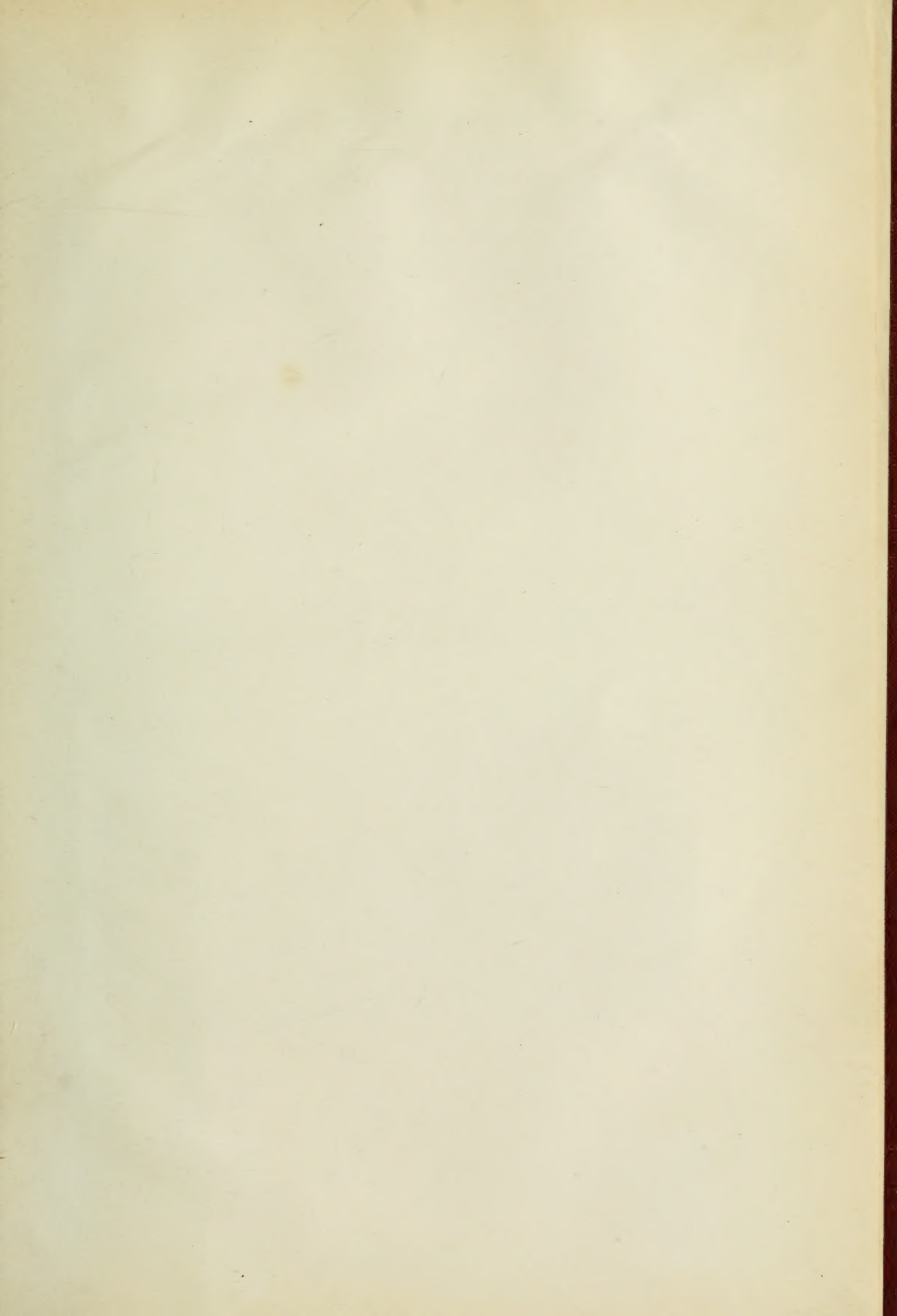
VOLUMES PARUS

- ARISTOPHANE, *Théâtre*, 2 vol.
BEAUMARCHAIS, *Théâtre*.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE,
Paul et Virginie.
BOCCACE, *Le Décaméron*, 2 vol.
BOILEAU, *Œuvres poétiques et en prose*.
BOSSUET, *Oraisons Funèbres*,
— *Discours sur l'Histoire universelle*.
BRANTOME, *Dames Galantes*.
CAMOENS, *Les Lusitades*.
CASANOVA (JACQUES), *Mémoires*,
6 vol.
CÉSAR, *Commentaires sur la Guerre des Gaules*.
CHATEAUBRIANT, *Atala, René ; Le Dernier des Abencérages*.
— *Génie du Christianisme*, 2 vol.
CORNEILLE, *Théâtre*, 2 vol.
DANTE, *La Divine Comédie*.
DESCARTES, *Discours de la Méthode, Méditations métaphysiques*.
DIDEROT, *La Religion ; Le Neveu de Rameau*.
ESCHYLE, *Théâtre*.
FÉNELON, *Télémaque*.
— *De l'Éducation des Filles*.
FOË (DANIEL de), *Robinson Crusoé*.
GËTHE, *Werther ; Faust ; Hermann et Dorothee*.
HOMÈRE, *Iliade*.
— *Odyssee*.
LA BRUYÈRE, *Caractères*.
LA FAYETTE, (M^{me} de), *Mémoires ; Princesse de Clèves*.
LA FONTAINE, *Fables*.
— *Contes*.
LA ROCHEFOUCAULT, *Maximes*.
LE SAGE, (A. -R.), *Histoire de Gil Blas de Santillane*, 2 vol.
LESSING, *Théâtre*.
MAISTRE (X. DE), *Œuvres*.
MALEBRANCHE, *Recherche de la Vérité*, 2 vol.
MARIVAUX, *Théâtre choisi*.
MOLIÈRE, *Théâtre*, 4 vol.
MONTAIGNE, *Essais*, 4 vol.
MONTESQUIEU, *Lettres Persanes*.
— *De l'Esprit des Loix*, 2 vol.
MUSSET (A. de.), *Premières Poésies 1329-1835*.
— *Poésies nouvelles, 1836-18352*.
— *Comédies et Proverbes*, 2 vol.
— *La Confession d'un Enfant du siècle*.
— *Contes*.
— *Nouvelles*.
— *Mélanges de littérature et de critique*.
— *Œuvres Posthumes*.
OVIDE, *Les Métamorphoses*.
PASCAL, *Pensées*.
— *Les Provinciales*.
RABELAIS, *Œuvres*, 2 vol.
RACINE, *Théâtre*, 2 vol.
ROUSSEAU (J.-J.), *Confessions*, 2 vol.
— *Julie ou la Nouvelle Héloïse*.
— *Du Contrat social*.
— *Emile, ou de l'Éducation*, 2 vol.
SCHILLER, *Les Brigands ; Marie-Stuart, Guillaume-Tell*.
SCOTT (WALTER), *Ivanhoe*, 2 vol.
— *La Jolie fille de Perth*, 2 vol.
SÉVIGNÉ (M^{me} de), *Lettres choisies*.
SOPHOCLE, *Théâtre*.
SPINOZA, *Éthique*.
STAEL (M^{me} de), *De l'Allemagne*, 2 vol.
STENDHAL, *La Chartreuse de Parme*.
SUÉTONE, *Les douze Césars*.
VILLON (FRANÇOIS), *Œuvres*.
VIRGILE, *L'Énéide*.
VOLTAIRE *Dictionnaire philosophique*.
— *Histoire de Charles XII*.
— *Siècle de Louis XIV*, 2 vol.
WISEMAN (C^{nal}) *Fabiola*.

Chaque volume, format in-18 jésus.

Prix : broché, 95 cent., relié toile pleine, 1 fr. 75.





**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

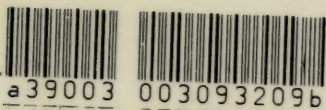
**The Library
University of Ottawa**

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

--	--	--	--	--

DF



CE PT 2356
A33T5 1910
COO HEYSE, PAUL. AMOUR EN ITA
ACC# 1284178

